This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HC 2098 V

1. G. 18.

BOSTON
MEDICAL LIBRARY
8 THE FENWAY

PLUS FORT QUE LE MAL

6721

BOSTON MEDICAL
JAN 28 1908
LIBRARY

G. ESPÉ DE METZ

Plus Fort que le Mal

Essai sur le Mal innomable

PIÈCE EN QUATRE ACTES

Etiam si.....

Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation très strictement réservés, en tous pays, sans exception.

LIBRARY.
SURGEON GENERAL'S OFFICE.

OCT 14 1907

PARIS
A. MALOINE, EDITEUR
25-27, Rue de l'Ecole de Médecine, 25-27.

1907

Copyright by A. MALOINE — 1906

1.4.18.

En donnant ces pages à l'éditeur, je n'ai, en aucune façon, la prétention de soumettre au public une œuvre littéraire, encore moins une pièce de théâtre. " Plus fort que le mal " — *il est superflu de l'indiquer — n'a pas été écrit pour être joué ; mes occupations m'éloignent de toute littérature, je n'ai rien d'un homme de lettres.*

Ce que j'ai voulu c'est exposer sous une forme qui me parait expressive des arguments dignes de retenir l'attention des gens qui réfléchissent. Si je réussis à obtenir un peu plus de justice pour des malheureux, si je contribue à ébranler un préjugé absurde et cruel, je me tiendrai pour satisfait. Et si le public m'accorde quelque faveur je livrerai d'autres batailles... ; espé-

rons que les découvertes d'un nouveau Jenner rendront bientôt inutile d'avoir engagé cette première.

Encore un mot. Ce petit ouvrage a été conçu dans tous ses détails voilà bien des années. Je me suis imposé d'ignorer la pièce de M. Brieux; je sais qu'elle est du mérite le plus rare.

S'il se trouve — ce qui est fort improbable — des rencontres de situations ou de mots entre le chef-d'œuvre dû à la plume du célèbre écrivain et ce modeste essai, je prie M. Brieux de n'en accuser que le hasard.

ESPÉ.

Genova, 1er Juin 1906.

PERSONNAGES

Le docteur JACQUES BEYRNEDOTTE, chirurgien en chef de la marine.

Le vicomte RENÉ KAIRFER DE RAINNEFONS.

JEAN DESFLAËRTS, ingénieur.

PAUL DE PONTCONTROGUY.

YVES, marin.

Mme JACQUES BEYRNEDOTTE.

HÉLÈNE BEYRNEDOTTE.

ANNA.

La scène est en France, de nos jours, sur les bords du golfe de Biscaye, à Sportville.

Erratum

Page 140 : au lieu de JEAN lire RENÉ.

PREMIER ACTE

BOSTON MEDICAL
JAN 28 1908
LIBRARY

Plus fort que le mal

(Essai sur le mal innomable)

PREMIER ACTE

Un salon chez le docteur Beyrnedotte. Ameublement élégant d'un bourgeois aisé de province. Sur le coté droit de la scène une porte ouvrant sur le cabinet de consultation du docteur. A l'arrière-plan une porte et deux fenêtres donnant toutes trois sur un jardin.

SCÈNE I.

Paul de Pontcontroguy, René Kairfer de Rainnefons, Jean Desflaërts.

PAUL

Vous voici dans la place. Messieurs, n'accusez pas mon zèle. A dix heures vous me rencontrez, vous ne me connaissez pas, vous me demandez l'adresse d'un médecin. A dix heures et quart je

vous introduis chez le docteur Jacques Beyrnedotte, chirurgien en chef de la marine, homme d'un grand savoir et de caractère élevé et généreux ; un savant, Messieurs, un vrai savant dévoué et.... grincheux.

JEAN

Nous vous avons, Monsieur, mille obligations ; notre désir de consulter un médecin ne pouvait être plus rapidement exaucé et nous serions ingrats si nous ne reconnaissions que nulle entremise ne pouvait être plus gracieuse, plus cordiale que la vôtre. Vous vous êtes intéressé à de simples passants ; ces inconnus vous remercient vivement. Je ne doute pas que, grâce à vous, nous ne trouvions, auprès du docteur Beyrnedotte, l'aide et les conseils dont nous avons besoin, même si le bon docteur est un peu... Comment avez-vous dit... bourru ?

PAUL

Oh ! le docteur n'est pas un méchant homme. Très dévoué à ses obligations militaires, il consacre à sa famille les moments de repos qu'il passe à Sportville, entre deux campagnes. Ces

expéditions incessantes ont fatigué sans l'user son corps robuste de Vendéen de la vieille roche. Mais il est devenu irritable, violent, disons le mot, désagréable. Il n'exerce pas, mais il ne refuse jamais ses soins à quiconque lui parait digne de pitié ou d'intérêt. Il soigne les miséreux, les pauvres, les affligés, les délaissés ou... les passants.... comme vous. Il est désintéressé. Il guérit par amour de l'art.... ou pour l'amour du Bon-Dieu.

RENÉ

Le portrait que vous nous faites du docteur m'inspire de l'admiration et du respect. Mais ne serons-nous pas égoïstes en dérobant à cet homme de bien un temps qu'il consacre d'habitude aux malheureux, en le privant d'un repos que la fréquence de ses voyages lointains doit lui rendre précieux ?

PAUL

Mon Dieu, Monsieur, je ne vous garantis ni un accueil cordial ni même un accueil bienveillant du docteur. Les savants ont des manies ; il faut les leur pardonner. Vous m'avez demandé un bon médecin ; le docteur Beyrnedotte est le

meilleur de la contrée. Croyez-vous au hasard ? C'est un grand maître ; il n'est pas bon de s'insurger contre lui. Il a voulu notre rencontre. Nous nous ignorions ; vous aviez besoin d'être secourus. La villa du plus habile des praticiens est à deux pas, je vous y conduis. Messieurs, profitez de l'aubaine. Si le docteur est d'humeur chagrine, il deviendra plus traitable au vu de votre mine et à l'exposé de vos raisons. Il est bon, il s'adoucira. Vous exprimez des regrets, il en sera touché. Vous vous quitterez enchantés, lui, d'avoir fait une bonne action, vous, de connaître un grand cœur et un galant homme. Vous aurez reçu les soins qui vous sont indispensables. Ecoutez mon conseil ; Messieurs, suivez votre destin ; c'est lui qui vous amène — et, puisque qu'il m'a valu de vous servir, permettez moi, en égoïste, d'en user à mon tour. Séjournerez-vous à Sportville ?

(*René et Jean font un geste qui témoigne de leur indécision*).

Messieurs il faut y séjourner. C'est un endroit délicieux. Ville exquise ; l'Océan et ses fureurs, des cercles où l'on perd toujours, où l'on ne gagne jamais ; des courses où se tuent des jockeys ;

de la musique, de la passable, de la détestable, de l'exécrable, de la plus exécrable encore que l'exécrable ; des fêtes, des bals, des batailles de fleurs et des confettis ; de jolies femmes et de vilains chevaux, des hommes fort laids ; des Anglais, des Russes, des Allemands, des Suédois, des Norvégiens, des Yankees, quelques Français, trois Turcs et un Chinois ; des cafés luxueux où l'on boit de fort mauvaise choses ; des restaurants où l'on en mange d'exquises à des prix fabuleux ; des étuves qui portent le nom de Casinos et des théâtres où se donnent d'interminables entr'actes ; de la poussière et des autos ; une société qui ne reconnaît d'autre lois que sa fantaisie, d'autre dieu que le plaisir, société élégante, à la fois mondaine, demi-mondaine et moins que demi-mondaine, société hétérogène, hétéroclite et hétérodoxe qui ne songe qu'à jouir de la vie et dont votre serviteur, Messieurs, n'est pas le moindre boute-en-train. Ce sera pour moi un plaisir charmant de guider vos pas à Sportville et pour peu que vous aimiez le tennis, le foot-ball, l'escrime, la canne, le bâton, le yachting, l'aviron, le golf, les garden-party, les chasses à pied et à courre, la bécane, le moto, l'auto, la boxe, le jiu-jitsiu et une cinquantaine d'autres

sports dont aucun n'a de secret pour moi, rappelez-vous, Messieurs, que vous ne trouverez pas de compagnon et d'initiateur plus parfaitement dévoué que Paul de Pontcontroguy.

JEAN, *souriant.*

Nous sommes fort touchés, Monsieur de Pontcontroguy, de vos offres aimables et nous vous prions de croire à notre reconnaissance. En ce moment les sports sont sans charmes pour nous; peut-être leur reviendrons-nous... un peu. Nous nous souviendrons alors de vous, comme du plus séduisant et du plus aimable des ciceronnes.

PAUL

Eh bien, Messieurs, je vous dis "A bientôt" — et je me sauve. Je bavarderais volontiers jusqu'à demain. J'aime tant bavarder! Mais je vous romps la tête — et je ne me soucie pas de me rencontrer avec votre terrible docteur. Au revoir, Messieurs, au revoir.

RENÉ et JEAN

Au revoir, Monsieur, et merci.

SCÈNE II.

René, Jean.

RENÉ

Gentil garçon ce Paul de Pontcontroguy, empressé, aimable et de manières fort gracieuses ; mais de cervelle.... point.

JEAN

Je le crains ; mais, quel qu'il soit, je lui serai toujours reconnaissant du service qu'il t'a rendu. Voila deux ans, mon cher René, que pour te décider à soigner ta santé délabrée, j'emploie, sans te convaincre, les arguments les plus décisifs. Et ce matin, sous l'influence, sans doute, du beau pays que nous traversons, par lassitude peut-être, subitement, tu consens. J'avise un passant ; il nous renseigne. Nous voici chez un médecin ; tu es sauvé.

RENÉ, *avec accablement.*

Que m'importe ! Ma volonté est affaiblie à un point tel que je n'ai pas le moindre désir d'être

tiré de mon état. Tout m'est indifférent ; aucun objet, aucun être ne peut vaincre cette tristesse profonde qui me fait voir le monde infiniment morne, vide, indigne qu'on lui prête un intérêt quelconque ; la vie n'est pour moi, désormais, qu'une agitation désagréable et stérile. Je n'aime plus rien ni personne.

JEAN

Pas même moi ?

RENÉ

La politesse, la reconnaissance devraient dicter ma réponse. Je préfère te dire la vérité. Tu as été, tu es pour moi l'ami le meilleur, le plus attentif, le plus patient, le plus dévoué ; cependant mon affection pour toi se ressent de l'état douloureux dont je souffre et je ne puis mieux comparer ma situation qu'à celle d'un prisonnier qui se mourrait dans un cachot obscur et ne le voudrait point quitter, même s'il en avait la faculté. Tu vois cependant, mon bon Jean, que je t'aime encore assez pour céder à tes conseils, puisque je me suis décidé à te suivre chez ce médecin. Sans toi je ne sais ce que je ferais ;

peut-être me coucherais-je sur le chemin en attendant la mort..., peut-être, si elle tardait... l'aiderais-je à venir.

JEAN

C'est l'effet d'une anémie profonde, René, qui te fait déraisonner ainsi et tu subis maintenant les conséquences déplorables de l'entêtement absurde que tu as mis à ne pas écouter mes avis obstinés, à refuser de soigner l'affection dont tu es atteint depuis deux ans et qui te mine lentement. Mais patience ; dans quelques instants tu vas entendre un homme respecté et expert ; il relèvera ton courage, affermira ta volonté défaillante, et lorsqu'il t'aura montré le chemin qui, à l'aide des soins convenables, mène rapidement à la guérison....

RENÉ

La guérison ! Y crois-tu ? Ne te souviens-tu pas de l'absurde accident qui a marqué le cours de ma jeunesse, que l'on se plaisait à citer en exemple parce que, contrairement à celle de beaucoup de mes semblables, elle était laborieuse et sage ? Ne sais-tu pas que ma maladie est inguérissable,

qu'elle marque d'une trace indélébile les malheureux qui en sont atteints et que les hommes la disent honteuse....

JEAN

C'est que les hommes sont hypocrites, René. Ils honorent et plaignent des malades dont les excès ont usé l'organisme, détruit les poumons, affaibli le système nerveux et cependant, des excès que ces malades ont commis, rien n'a d'avantage contribué à altérer leur santé que ce qui a été la cause même de ton mal, à toi qui n'as pas fait d'excès. Le bon docteur que nous allons consulter t'expliquera mieux que moi ces choses que j'ai étudiées à ton intention et que je suis assuré de bien connaître. Il te montrera la guérison possible; il ouvrira ton âme à l'espérance; il te promettra, pour un avenir assez rapproché, le retour à tout ce que la vie à de bon, au travail, à la joie, à l'amour...

RENÉ

Je ne crois pas que le docteur soit aussi consolant que tu me le promettes. Je suis bien malade, Jean. Tout à sombré, vois-tu. Privé de

mes parents, ta bonne et persévérante amitié a échappé seule au naufrage de tous mes espoirs, à la disparition de tous mes plaisirs et de toutes mes affections. J'ai perdu le goût du travail, du travail que je proclamais saint, car je pensais qu'il suffit parfois à faire la vie forte et heureuse. J'ai délaissé les livres ; les nouvelles du jour auxquelles les hommes les plus indifférents s'intéressent toujours quelque peu, n'ont plus éveillé en moi la plus petite curiosité. Les voyages m'ont lassé ; les pays parcourus m'ont ennuyé ; nulle part ne s'est fixée mon attention. Ni la beauté de Naples, ni les merveilles de l'Algérie, ni les froides splendeurs de la Norvège, ni l'agitation enfiévrée des grandes villes américaines, ni la tranquille sévérité des paysages de l'Ecosse n'ont réussi à me défaire de cette lassitude accablée qui me fait voir choses et gens comme au travers d'un voile de deuil. Tout ce qui m'enthousiasmait, tout ce que j'admirais, tout ce qui faisait vibrer mon âme, avide du Beau, désormais n'a plus le moindre attrait à mes yeux. Quand je me suis senti impassible et triste devant les chefs-d'œuvre de Michel-Ange et devant les statues et les temples des Grecs ; quand aux heures où, vides de fidèles, leurs nefs

altières écrasent l'homme du sentiment de l'infini, les cathédrales gothiques n'ont plus empli mon cœur de mystère et d'émoi ; quand j'ai cessé de frémir aux accents prodigieux de Wagner, de tressaillir aux phrases d'un Meyerbeer, d'aimer avec Gounod, de pleurer avec Mascagni et de sourire, parfois, avec Rossini ; quand les notes divines de Mozart sont restées sans charmes pour moi, j'ai compris que tout était fini, que tout espoir m'était interdit et, n'aimant plus rien ni personne, j'ai répété le mot d'une grande dame de l'ancien temps " Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus ".

JEAN

Mon pauvre René ! Crois-moi et laisse-moi te le répéter ; l'anémie seule est la cause de cet état d'esprit. Elle n'est pas le mal lui-même ; elle en est la conséquence et, quand le traitement aura vaincu le mal....

RENÉ *qui, pendant que Jean parlait, s'est distraitement approché d'une fenêtre.*

Oh ! quel admirable spectacle, que c'est beau ! Regarde Jean.

(René regarde avidement par la fenêtre, comme plongé dans une sorte d'extase).

JEAN

qui s'est un peu rapproché de l'autre fenêtre.

Oui, j'en conviens volontiers, c'est joli ; sous un ciel idéalement bleu, un amas de vieilles maisons grises, couvertes de tuiles rouges et qui semblent se serrer les unes contre les autres; des ruelles tortueuses; des fenêtres étroites auxquelles pendent des guenilles; plus loin l'Océan; une plage de sable blanc le long de laquelle s'alignent, tels des soldats à la revue, d'horribles hôtels modernes et, semblable à leur colonel, un casino dont l'architecture banale parait témoigner que l'homme, par l'effet d'une conception hardie de la valeur des contrastes, a voulu que la laideur de son œuvre rendit la nature plus belle encore et davantage séduisante.

RENÉ

Qui te parle de ces bicoques ? Regarde, Jean, regarde. Là, dans ce massif de verdure. Comme elle est belle ! Regarde. Montée sur une chaise de jardin, elle coupe avec adresse des brindilles qu'elle jette dans le tablier de la brave femme qui se tient auprès d'elle, sans doute quelque servante vieillie dans la famille et qu'elle doit

aimer, car de temps à autre, interrompant sa cueillette, elle se penche affectueusement vers elle et lui sourit avec amitié. Quelles admirables proportions et quelle pureté de lignes ! Vois la délicatesse de ses mains et de ses petits poignets que chaque effort contracte par un mouvement très fort et que l'on sent réfléchi ; admire la coupe de ce buste dont le dessin rappelle celui que les Grecs prêtaient aux plus belles de leurs déesses ; les gestes qu'elle fait en accuse, sous l'étoffe qui se tend, les contours onduleux. La taille libre et souple domine une longue jupe qui tombe, avec une grâce vraiment majestueuse, sur un bout du pied, menu mais non ridiculement exigu. Regarde surtout cette belle tête qui surplombe une gorge aux chairs fermes et saines. Oh ! regarde ; elle lève les yeux et les tourne vers la maison ; c'est une merveilleuse révélation d'une âme bonne et droite. Le profil est royal ; une bouche volontaire mais que le sourire permet de comparer à une jolie fleur entr'ouverte ; un nez fin et charmant ; puis, sous les flots d'une avalanche de cheveux châtains, un front large qui indique son courage et la lucidité de son intelligence comme ses beaux yeux montrent la bonté de son cœur. Ce n'est pas la douceur apaisée et

mystérieuse de la Joconde, ce n'est pas l'éclat plantureux des vierges de Rubens, ni la grâce raphaëlique de celles des grands maîtres italiens et ce n'est pas surtout la mignardise d'une poupée à la Watteau; c'est une belle, une pure, une admirable française ; c'est une plante resplendissante et vivace du vieux sol de nos Pères; jamais il n'a produit, jamais aucune terre n'a produit de créature plus harmonieusement belle ; jamais d'un homme et d'une femme n'est sortie une âme plus claire, plus forte et plus douce.

JEAN

Ce doit être la fille du docteur. Elle est admirable.

RENÉ

Oh ! vois, vois donc ; d'un mouvement subit et gracieux elle a sauté à terre ; elle regarde de notre côté, elle s'approche, elle vient.

(Il porte les mains à son cœur comme si, dominé par l'émotion, il ne pouvait en contenir les battements).

Oh ! Jean, voila deux ans que mon cœur n'a battu pour quoi que ce soit et c'est toi qui, en m'amenant ici, m'as valu la plus forte émotion

de ma vie entière. Je n'oublierai jamais cette radieuse matinée.

JEAN

La voici.

SCENE III.

Hélène Beyrnedotte, René, Jean.

HÉLÈNE

Je vous prie, Messieurs, d'excuser mon père de tarder quelque peu à venir. Mon pauvre papa est très occupé ; il met en ce moment la dernière main aux préparatifs d'un voyage, d'un long voyage, fort long et que beaucoup d'écueils risquent de rendre périlleux. Bien de fois il dut nous quitter ainsi pour aller dans une partie éloignée du monde ; jamais séparation ne nous fut plus dure que celle qui, pour de longs mois, va nous l'enlever de nouveau. Mon pauvre père ! L'heure du repos était venue pour lui ; nous pensions, maman et moi, être désormais à l'abri des angoisses que nous causa toujours chacun de ses départs. Hélas ! victime de son dévouement, il n'a pas voulu refuser de partir une fois

encore, — une dernière fois. Demain il rejoint Brest; après demain il s'embarque sur le "*Saint-Sauveur*" pour le Pôle Nord.

RENÉ et JEAN

Pour le Pôle Nord ?

HÉLÈNE

Oui Messieurs, pour le Pôle. Sans doute vous avez entendu parler de ce navire le "*Nordenskjöld*" qui, paré du nom du plus illustre des héros de ces pays de héros que sont la Suède et la Norvège, tenta, l'an passé, de franchir les limites de la grande banquise et de ravir à la nature un secret, nécessaire, paraît-il, au bonheur de l'humanité, indispensable à sa légitime curiosité de connaître son domaine. Les jours ont passé; du "*Nordenskjöld*" pas de nouvelles. A-t-il sombré en quelque cataclysme ? Le navire, effondré dans un gouffre ou brisé par les icebergs, a-t-il laissé, sur une terre glacée, son équipage exténué et mourant ? Un comité d'explorateurs français s'est formé pour tenter de secourir, s'ils existent encore, les malheureux abandonnés. Le "*Saint-Sauveur*" fut équipé

en vue de la campagne projetée et le commandement en fut confié à un officier de marine, le capitaine de vaisseau Cloat du Cloatlogan. C'est un ami de mon père, auquel il demanda de diriger le service médical de l'expédition. Mon père fut touché de cette proposition comme d'un honneur et il accepta comme on accepte d'accomplir un devoir.

RENÉ

Nous sommes confus, Mademoiselle, de l'indiscrétion que nous avons commise, en venant troubler le marin héroïque qu'est le docteur Beyrnedotte, au moment où il s'apprête à remplir une mission glorieuse. Notre excuse est dans l'ignorance où nous étions de ce que vous venez de nous révéler. Nous sommes bien coupables de ne pas nous être mieux informés; du fond du cœur, Mademoiselle, nous vous demandons pardon.

(René et Jean font mine de se retirer).

HÉLÈNE

Oh! je vous en prie, Messieurs, ne vous en allez pas. Mon père ne me pardonnerait pas de ne

pas vous avoir retenus. Pour le docteur Beyrnedotte le malade est sacré ; nous devons le recevoir comme si Dieu lui-même nous l'avait envoyé et quiconque doit-être accueilli, qui franchit le seuil de notre maison pour réclamer des soins. C'est une règle inflexible à laquelle, en quelque circonstance que ce soit, mon père ne tolère aucun manquement.

Non, Messieurs, si je vous ai parlé du départ prochain du docteur, ce n'est pas pour vous éloigner de lui. Et, certes, je vous devrais des excuses si, par le récit déplacé de choses qu'il ne vous importe pas de connaître, j'avais pu vous donner à penser que votre présence nous occasionne quelque contrariété. J'ai, pour agir comme je l'ai fait, des raisons que je vous exposerai en toute confiance, si vous me promettez de me prêter attention.

(Jean et René s'inclinent).

Je ne vous parlerai pas longuement des mérites de mon père. C'est la droiture, la bonté et l'honneur incarnés. C'est sans doute l'intelligence la plus vaste, le cœur le meilleur, le caractère le plus élevé et le plus ferme que vous rencontrerez jamais. Nul n'a plus de savoir et nul ne mérite davantage votre confiance ; conservez

précieusement le souvenir des paroles qu'il vous dira ; suivez à la lettre les conseils qu'il vous donnera et faites-en la règle même de votre conduite à venir ; aucune voix ne mérite davantage l'attention et le respect que celle de ce père chéri et vénéré. Si je vous ai révélé notre chagrin, Messieurs, et conté nos ennuis, c'est parce qu'il m'a semblé que je devais, à vous qui ne le connaissez pas, un enseignement qui paraîtrait superflu à d'autres qu'à des étrangers, car il n'est aucun des habitants de ce pays qui n'aime et n'admire le docteur Beyrnedotte. Habitué à la rude franchise des camps, mon père ne sait pas... comme certains... envelopper de paroles douces et réconfortantes les avis salutaires. Il parle sans ménagements. Qui redoute la vérité doit le fuir. Enfin, Messieurs, que vous dirais-je ? Fatigué, surmené, préoccupé, mon père..., mon pauvre père... supporte de plus en plus difficilement ce qui chagrine ou contrarie son esprit. Il advient qu'il s'impatiente pour des motifs de peu d'importance ; depuis quelques jours, — depuis qu'approche la date de ce maudit voyage, — son humeur est encore plus sombre, son caractère plus ombrageux. Je vous en prie, Messieurs, n'irritez pas cet homme dont le cœur est

si grand et que l'anémie, résultat de nombreuses campagnes, les soucis, les privations subies au loin, l'âge font souvent d'apparence... dure. Oh ! je vous le demande, Messieurs, soyez patients. Ne prêtez pas attention à la forme qui sera peut-être sans douceur. Songez à ces fruits délicieux dont la rudesse de l'écorce rend plus désirable encore la chair délicate. La pulpe savoureuse ne vaut-elle pas d'insignifiantes blessures à la main ?

JEAN

Quelles que soient les paroles du docteur, Mademoiselle, nous les écouterons avec le respect que des jeunes gens comme nous doivent à un savant de son âge. Ce qu'il nous dira, — que ce nous soit ou non agréable à entendre, — nous l'accueillerons avec une extrême reconnaissance. S'il est tout-à-fait, tout-à-fait... sévère, *(gaiement)* nous penserons à la châtaigne exquise et le souvenir des mots touchants, que vous venez de prononcer, nous empêchera de sentir les petites piqures du bout des doigts.

HÉLÈNE

Je vous en prie, n'est-ce pas, Messieurs ? Il est si bon, mon père, si incomparablement bon.

Je compte sur votre parole ? Vous ne vous fâcherez pas ? Vous ne le fâcherez pas ?

(*Signes d'assentiment de René et de Jean*).

Je vous en remercie de tout cœur. Je cours le prévenir.

(*Elle se sauve*).

SCÈNE IV.

René, Jean.

RENÉ

Quelle vision exquise ! Jamais le spectacle de la beauté, unie à la bonté et à l'esprit, n'ont soulevé mon cœur d'une pareille émotion.

JEAN

Si désagréable que s'annonce la consultation, tu penses sans doute comme moi, mon cher René, que le charme de la fille nous vaudra de trouver légères les pires vivacités du père.

RENÉ

Chut. Le voici.

SCÈNE V.

Le docteur Beyrnedotte, René, Jean.

LE DOCTEUR, *assez brusquement.*

Bonjour, Messieurs, que voulez-vous de moi ?

JEAN

Vous consulter, Monsieur le Docteur. Mais laissez nous d'abord nous excuser de notre étourderie. Nous sommes venus à vous, sans connaître les circonstances qui doivent vous rendre fort pénible d'être dérangé en ce moment. Mlle Beyrnedotte nous a appris votre départ. Si nous vous importunons le moins du monde....

LE DOCTEUR, *avec impatience.*

Laissons cela, Monsieur. Ne sais-je pas mieux que vous que je dois partir demain ? Quel besoin vous talonnede me le rappeler ? Encore une fois, Messieurs, qu'attendez-vous de moi ?

JEAN

Mon ami seul est malade. *(Le Docteur regarde Jean avec attention).* Il ne s'est jamais soigné.

Profondément anémié, il se décide enfin à recourir aux soins qui lui sont indispensables. Le mal dont il souffre est celui que, seul, le silence discret du cabinet d'un médecin permet....

LE DOCTEUR

Hé! ne le vois-je pas? *(Il s'approche de René et examine sa tête et ses cheveux).* Il porte sur la tête, dans les cheveux, des traces qui peuvent échapper aux regards des profanes mais non à ceux d'un praticien vieilli sous le harnais. *(A René)* Votre cas est très clair, Monsieur; la débauche a imprimé sur votre organisme les empreintes tenaces d'une affection dont vous devez à tout jamais abandonner l'espoir de guérir. N'est-ce pas pitié de voir, souillée à jamais, une vie que vos parents vous avaient transmise pure et ne ressentez-vous pas de honte, Monsieur?

JEAN

Oh! docteur. Comment pouvez-vous parler ainsi? Comment à un pauvre malade, affaibli et désespéré, avez-vous le triste courage de refuser, tout au moins, les banales consolations que l'on accorde à tous ceux qui souffrent? Peut-être

devrait-il à quelques paroles réconfortantes de pouvoir lutter victorieusement contre l'accablement qui l'opprime. Si votre opinion est telle que vous venez de nous la dire, pourquoi n'en pas atténuer les termes et ne pas apporter à son expression les adoucissements que la pitié, qui est au fond de votre cœur, vous permettrait certainement de trouver légitimes ?

LE DOCTEUR

Je ne crois qu'à la vérité. Je ne respecte qu'elle. Je ne sers qu'elle. Que d'autres, charlatans éhontés, avides de plaire à une clientèle désireuse d'être trompée ou spéculateurs sans vergogne, habiles à gruger un public crédule, mentent et répandent à tout venant les germes délétères de leurs promesses fallacieuses ! Qu'ils exploitent la sottise de leurs contemporains, qu'ils se rient des préceptes salutaires qui préservent les sociétés et en empêchent la corruption, qu'ils bafouent les lois de la morale et les préceptes divins, que, par bassesse, par cupidité, par ignorance, ils flattent, cajolent, séduisent, qu'ils endorment les scrupules et les remords les plus justifiés ; je ne suis pas de ces gens là, Monsieur, je les méprise (*avec force*), je

les hais. Votre ami, par sa conduite folle et perverse, s'est retranché du nombre de ceux qui ont pour mission de donner la vie, comme ils l'ont reçue, le jour où il furent conçus. Voilà mon opinion ; elle est fondée sur quarante années d'expérience et sur une notion élevée et inflexible du devoir. Qui donc oserait se flatter de me la faire abandonner ? Pensez-vous que, pour vous plaire, j'aille renier mes principes ou cacher par d'hypocrites concessions de nobles convictions ? J'ai près de soixante ans, Messieurs, dont trente-cinq passés au service de l'Etat. J'ai navigué sur toutes les mers, voyagé en tous lieux du monde, vécu sous toutes les latitudes. Sous les tropiques comme sur les mers glacées de l'Islande, partout où le sort m'a conduit, à terre, à bord, j'ai exercé ma profession avec dévouement, sans jamais manquer à aucune de ses exigences. J'ai soigné, guéri ou vu mourir des hommes de toutes les races et de tous les pays. Sous les plis du drapeau de ma patrie, j'ai combattu en Italie, en France pendant la dernière guerre, aux colonies ; j'ai assisté à dix-sept engagements et j'ai été blessé trois fois en pansant les blessés sous le feu de l'ennemi. Ma vie sans tâche est toute de fidélité, de droiture et d'honneur. N'ayant jamais rien demandé

à personne, ne voulant rien devoir à qui que ce soit, il n'est pas un homme au monde devant lequel j'ai tu ou dissimulé ce que je savais être vrai. (*A René*) : Il serait plaisant de commencer à mentir pour apaiser les chagrins d'un malade de votre espèce. Non, Messieurs, n'attendez de moi rien de semblable. Arrière les subterfuges misérables, les arguties sournoises, les mensonges répugnants. Si vous vous y complaisez, brisons là et laissez-moi en paix. Vous ne saurez de moi que (*il appuie*) ce qui est ; vous n'apprendrez de moi que votre devoir. Je n'écoute d'autre voix que celle de ma conscience, je ne reconnais d'autre maître que Dieu.

RENÉ

Ce que vous venez d'exprimer, docteur, avec tant de chaleur, loin de m'éloigner de vous, me rend plus désireux encore de vous entendre. Excusez mon ami. La profonde affection qu'il me porte l'a entraîné à vous contredire. Je ne l'en approuve point. Loin de fuir le devoir, je me soumettrai aveuglément à celui, quel qu'il soit, que vous me tracerez. Voyez en moi un malade respectueux et entièrement soumis, pour lequel vos conseils seront des ordres.

LE DOCTEUR

qui, chaque fois que Jean ou René parlent, donne des signes d'impatience.

En ce cas, venez et passons dans mon cabinet.

RENÉ

à Jean, vers lequel il se tourne pour lui demander de l'accompagner.

Jean ?

(*Jean, indécis, reste immobile ne sachant s'il doit demeurer ou les suivre*).

(*Au Docteur*) : C'est mon meilleur ami, docteur. Je n'ai pas de secrets pour lui et, jusqu'à ce jour, ce fut mon seul médecin.

LE DOCTEUR

à Jean avec impatience.

Entrez, Monsieur. L'exemple déplorable de votre compagnon vous sera peut-être salutaire.

(*Ils entrent tous trois dans le cabinet de consultation*).

SCÈNE VI.

Hélène, Anna

(*Elles ouvrent la porte avec précaution, regardent si le salon est vide et entrent, portant des brassées de fleurs*).

HÉLÈNE

Personne. Entrons, ma bonne Anna. Sans doute, ces deux Messieurs sont enfermés avec papa, dans son cabinet de consultation. Là, mettons des fleurs partout et disposons-les avec goût. Pendant que ma bonne mère fleurit la salle à manger, nous allons transformer le salon en parterre. Il faut que pour cette dernière journée les yeux de mon père ne s'arrêtent que sur des fleurs ; — il faut aussi que son regard ne rencontre que des visages souriants.

(*Pendant toute cette scène Hélène et Anna vont et viennent, ornant le salon des fleurs qu'elles ont apportées, s'arrêtant parfois lorsque la conversation s'anime*).

Penses-tu que cette consultation durera longtemps ?

ANNA

Ma foi, ma petite Hélène, je n'en sais rien. As-tu hâte de la voir finir ?

HÉLÈNE

Oui, et si je pouvais l'abréger je le ferais volontiers. Sais-tu pourquoi ?

ANNA

Bien sur que non. Comment veux-tu que je le devine ?

HÉLÈNE

Eh bien, voici. Tu sais cette femme, la femme Simon, dont mon père a soigné un enfant l'hiver passé...

ANNA

Oui, le petit avait une pleurésie. Il était au plus mal et le docteur s'est donné bien de la peine. Sans compter qu'il a guéri autrefois la mère de son ivrognerie et que vous avez empêché toute la nichée de mourir de faim. Son enfant n'est plus malade ; ne pourrait-elle pas nous laisser tranquille ? Que nous veut-elle encore ?

HÉLÈNE

Je vais te le dire, ma bonne Anna. Cette femme a appris le départ de mon père. Alors elle amène son dernier-né pour qu'il le voie avant de s'en aller. Elle est très pressée, la pauvre femme. Tu te souviens que nous lui avons trouvé de l'ouvrage, à la campagne. Si elle tarde, elle manquera le train qui lui permet de retourner chez le fermier qui l'emploie ; elle se trouvera obligée de s'en aller à pied et elle perdra sa journée.

ANNA

Mais le petit est guéri.

HÉLENE

Oui, Anna, il est guéri ; mais tu sais ce qu'est mon père pour tous ces pauvres gens. Ils le considèrent comme un ange. Elle s'imagine, la bonne femme, que, si papa examine son nourrisson, ce sera pour le bébé comme une bénédiction qui le protégera du mal à venir. Ne trouves-tu pas cela bien touchant, Anna ?

(*Anna hausse les épaules ; Hélène ne prête pas attention à ce geste*).

HÉLÈNE

après un moment de silence.

Crois-tu que ces deux jeunes gens soient bien malades ? Ils me sont sympathiques ; ils ont l'air intelligent et doux. Ne les as-tu pas remarqués lorsqu'ils ont traversé le jardin ?

ANNA

Ma foi, non, Mademoiselle, je ne les ai pas remarqués. Je ne regarde guère tous ces mendiants de consultation. Il en entre tellement, de tous poils et de toutes les couleurs, dans cette maison du Bon-Dieu, que je ne perds plus mon temps à considérer la forme de leur nez et la longueur de leurs oreilles.

HÉLÈNE, *riant.*

Mais leur nez et leurs oreilles ne sont pas toujours aussi vilains que tu le crois, Anna. Je t'assure que ces jeunes gens ont bonne mine et leurs manières témoignent qu'ils sont bien élevés et délicats.

ANNA

Délicats, des gens qui viennent déranger un docteur la veille de son départ pour le bout du

monde ! Dis plutôt que ce sont des chemineaux et des aventuriers. Si j'étais ici la maîtresse, j'aurais tôt fait de fermer la porte à leur nez, à leur joli nez et à leurs belles oreilles et de les jeter dans la rue, eux et toutes leurs maladies.

HÉLÈNE

qui, occupée de ses fleurs, n'a pas écouté Anna.

Je ne crois pas qu'ils soient malades tous les deux. Le plus jeune seul doit l'être. Il m'a paru intéressant avec ses grands yeux noirs d'artiste et son visage si pâle, si pâle. Dis-moi, Anna, quelle peut-être sa maladie ?

ANNA

(Elle laisse retomber les bras en signe d'étonnement).

Ah bien ! par exemple. En voilà une question ! *(Hélène rit)* Puisque je ne l'ai même pas vu ton malade au teint pâle. Demande à ton père de te dire ce qu'il a. Moi je n'en sais rien et cela m'est bien égal. Je me moque bien de lui.

HÉLÈNE

Moi pas ; — et je souhaite qu'il soit vite guéri. (*En a-parte*) Est-il réellement bien malade ?

(*A Anna*) Tu sais que les docteurs ne disent jamais ce dont leurs malades sont atteints et papa ne serait pas content, si je le questionnais à ce sujet. (*Après un silence*) Je voudrais qu'il n'y eût plus de malades du tout, nulle part, ma grande Anna.

(*Elle saute au cou d'Anna et l'embrasse*).

ANNA, *se dégageant doucement*.

Pas de malades ! Pas de malades ! Alors que deviendraient Monsieur le docteur et Mademoiselle sa fille ? Mais c'est votre vie à vous deux, les malades. Vous avez ça dans le sang ; c'est une maladie comme une autre et pire que beaucoup d'autres. Ah ! tu nous amusais bien, Hélène, quand tu étais petite. A peine te tenais-tu sur tes deux jambes qu'il te fallait autour de toi, un tas de bêtes souffrantes que tu réchauffais, que tu caressais, que tu entourais des soins les plus extravagants. Il ne se trouvait pas aux alentours de la maison un chat moitié mort ou un petit chien galeux que Mademoiselle ne le prit sous sa protection, ne le couchât dans son lit et ne le comblât de gâteries et de cajoleries. Quand la bête guérissait c'était un client de plus pour

la famille et, quand elle crevait, c'était des larmes, des désespoirs, des chagrins qui n'en finissaient pas.

HÉLÈNE

N'est-il pas naturel d'aimer davantage ceux qui souffrent que ceux qui sont bien portants ? Et toi même, ma bonne Anna, ne te tourmentais-tu pas du moindre de mes bobos et n'était-ce pas sourtout, quand ces bobos te donnaient de l'inquiétude, que tu m'aimais le mieux et que tu me dorlotais le plus ?

ANNA

Ce n'est pas la même chose. Toi, je t'ai nourrie de mon lait. Je t'aime comme si tu étais ma fille et, quand tu souffres, je souffre plus que toi de ton propre mal. Ceux que je ne connais pas ne m'intéressent pas et je trouve que le métier de soigner les passants n'est ni agréable ni ragoutant.

HÉLÈNE

Tais-toi, Anna ; ne dis pas ce que tu ne penses pas. Toi qui es si bonne, tu sens comme moi, dans le fond de ton cœur, une pitié infinie pour les malades. Nous devons les plaindre et les aimer,

ma bonne Anna. Bien des fois, la nuit, je m'éveille et, profondément attristée, je pense aux malheureux auxquels la douleur enlève la joie de vivre. Si tu savais de quelle soif de dévouement je me sens altérée à l'idée de toutes les affreuses misères qui, dans le monde entier, accablent tant de gens.

ANNA

Il y a des misères méritées, ma petite Hélène. Il ne faut pas pleurer sur elles.

HÉLÈNE

Méritée ou non, la souffrance est sacrée. N'est-ce pas un orgueil diabolique que juger son prochain et déclarer légitime le mal dont il pâtit ? Il ne faut pas faire de distinctions entre les malheureux, Anna. Tous ont droit à notre affection. Comme j'aime les consoler, leur parler, adoucir leurs peines ! Souvent, baignée de larmes, je demande à Dieu de soulager quelque infirme et de m'éprouver, moi qui ne connais que le bonheur.

ANNA

Tu est une sainte, et ton père aussi est un saint. Mais avec votre manière de faire, à tous

deux, ton saint bonhomme de père sera bientôt cloué dans son lit. A force de soigner les autres, il finira par se rendre lui-même malade pour de bon. Et Dieu sait qu'il n'est pas agréable, quand il ne va pas bien. Si je n'étais à son service depuis trente ans, si je ne t'avais élevée et si je ne vous aimais tous comme je vous aime, je le planterais là, lui et sa colère perpétuelle.

HÉLÈNE

Ne parle pas ainsi, Anna, tu me fais trop de peine. Je suis cruellement tourmentée de l'humeur chagrine de papa. Je ne cesse d'y songer et, par mille petits artifices, j'essaie d'écarter de lui les moindres sujets de contrariété. *(Tristement)* Je n'y réussis guère.

ANNA

Ton père se fatigue trop et c'est à cause de cet excès de fatigue qu'il a perdu sa belle gaieté de jadis. Ne vois-tu pas que l'homme le plus résistant ne tarderait pas à succomber s'il devait, chaque jour, faire tout ce que fait le docteur Beyrnedotte? Monsieur le Docteur vient à Sportville pour prendre du repos. Il est joli le

repos ! (1) Avant le lever du soleil, ding, ding, la sonnette nous réveille. Je me précipite. Vite ; c'est un malade qui frissonne et n'aura pas de tranquillité avant d'avoir vu Monsieur le Docteur. Monsieur le Docteur se lève précipitamment ; il s'habille à la hâte ; il court au loin ; ding, ding, le fils du père Jacques a mal aux dents, il réclame Monsieur le Docteur. Monsieur le docteur se met à table ; ding, ding, c'est la fillette de l'instituteur qui s'est foulé le poignet. On reprend le déjeuner interrompu ; ding, ding, ding, Monsieur le Curé a la colique. A deux heures, grande consultation ; il en arrive de tous les coins du pays ; il en vient de la Rochelle ; il en vient de Bordeaux ; je crois même qu'il en vient d'Espagne ; c'est un ramassis de traînards de grandes routes (2), sales, mal polis et puants ; tous ces loqueteux grouillent dans l'antichambre et la remplissent de vermine ; trois heures durant, ils étourdissent Monsieur le docteur du récit varié et souvent mensonger de leurs maux. Mais la sonnette n'attend pas que le dernier

(1) *Variante :* Il est singulier le repos !

(2) *Variante :* C'est un ramassis de trainards de grandes routes, mal polis et malpropres ; tous ces loqueteux grouillent dans l'antichambre ; trois heures durant, etc.

manchot soit pansé et que le dernier cul-de-jatte ait passé la porte; ding, ding, un travailleur vient de se couper avec une faux. En avant la trousse et la boîte aux antiseptiques. Vite, vite, on part. On revient; ding, ding, le fils de Monsieur le Clerc d'huissier s'aperçoit, à l'instant, que, depuis le matin, il souffre cruellement de la gorge. On veut dîner; ding, ding, ding, ding, ding, ding, le marchand de tabac s'est pincé les doigts dans une porte; la cuisinière de la villa voisine s'est brûlé en prenant la marmite sans précautions; le jardinier a mal aux cheveux; le père François a bu; il est saoul (1) et casse tout dans sa maison. Et quand, trop heureux de n'avoir pas été dérangé pour un mulet fourbu ou pour un cheval qui a les jambes enflées, harassé, exténué, furieux, Monsieur le Docteur se met au lit, après avoir soigné tous ces gens qui l'appellent sans répit parce que les visites ne leur coûtent rien, ding, ding, ding, ding, — ding, ding, ding, ding — ding, ding, ding, — ding, ding, ding, ding, ding, ding, ding, la cruelle sonnette carillonne jusqu'au moment où elle casse. « Monsieur le Docteur,

(1) *Variante:* Il est ivre.

vite, debout ! dépêchez-vous ! » Cris, désespoirs, lamentations, hurlements ; c'est la femme du gendarme qui accouche (1).

(*Pendant cette tirade, à laquelle elle a paru ne prêter aucune attention, Hélène n'a pas cessé de disposer des fleurs sur la cheminée et sur les tables*).

Voyons, est-ce raisonnable ? Est-ce que, la veille de son départ, Monsieur le Docteur ne devrait pas fumer tranquillement sa pipe au jardin, entre sa femme et sa fille, pendant que ce garnement d'Yves ferait les paquets, au lieu de s'enfermer avec deux godelureaux, échappés on ne sait d'où, qui viennent chez lui pour ne pas payer la consultation.

BOSTON MEDICAL LIBRARY JAN 28 1908

★HÉLÈNE, *sur un ton amical.*

Tais-toi, Anna ! Je te défends de médire de ces jeunes gens. *(Après un moment de silence et presqu'en a-parte)* Comme la consultation dure longtemps ! Est-il vraiment bien malade ? Il paraissait avoir beaucoup souffert. Je voudrais bien voir gaie et souriante cette physionomie, si expressive et si douce.....

(1) *Variante :* Cris, désespoirs, lamentations, hurlements ; la femme du gendarme a une attaque de nerfs.

ANNA

Hélène, ma fille, quand ton père sera revenu, il faudra changer tout cela. C'est très beau, la pitié pour les malheureux, mais comme dit le proverbe : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. » Soigne ton père ; il en a plus besoin que ses malades. Au lieu de t'apitoyer sur le sort des inconnus, occupe-toi d'abord des tiens ; aujourd'hui de tes parents, demain de tes enfants et de ton mari.

HÉLÈNE, *un peu interdite*

Mon mari ! Crois-tu que je sois près d'être mariée ?

ANNA

Dame ! cela viendra bien un jour ou l'autre. Tu ne veux pas coiffer sainte Catherine, n'est-ce pas ? Et quand Monsieur le docteur et Madame Beyrnedotte t'auront choisi un bon jeune homme, bien gentil et sage comme une image.....

HÉLÈNE

Mes parents l'agréeront, Anna ; mais c'est moi qui le choisirai.

ANNA

Ouais ! Mademoiselle se croit sans doute plus sensée que son papa et que sa maman.

HÉLÈNE

Ma bonne Anna, ce n'est ni papa ni maman qui se marieront et, pour sages que je les tienne, je crois que mon avis vaut mieux que le leur dans une affaire qui m'intéresse beaucoup plus qu'eux. Non, mon Anna, j'écouterai leurs conseils avec la déférence que j'ai toujours eue, que jaurai toujours pour ces bons parents que je chéris tendrement. Mais je choisirai moi-même mon mari et je l'aimerai bien, je t'en réponds.

ANNA

Tu es assez têtue pour faire ce que tu dis. Je n'ai jamais vu têtes plus dures que celle de ton père et que la tienne. Sais-tu que beaucoup de femmes se sont trompées et que tu as chance de faire comme elles ?

HÉLÈNE

Quand je donne mon affection à quelqu'un c'est qu'il la mérite. Je ne me tromperai pas,

Anna. C'est moi qui l'élirai, te dis-je ; c'est moi seule qui le choisirai ; c'est moi qui lui demanderai d'être sa femme.

ANNA

Hé bien, voilà qui est rassurant. Ce sera comme pour les chiens que tu recueillais quand ils étaient moitié crevés (1). S'il passe sur le chemin quelque vagabond bien galeux.....

(*Hélène se précipite auprès d'Anna et, d'une main, lui ferme gentiment la bouche*).

HÉLÈNE

Tais-toi ! Oh tais-toi ! Je ne veux pas que, même sans que nous le connaissions ni l'une ni l'autre, tu dises du mal de celui qui sera mon mari.

ANNA

Alors tu crois qu'il ne cachera pas ses défauts et que tu seras assez délurée pour les dépister ? Il y a des hommes bien malins, Hélène. Tu croiras épouser une perle et tu tomberas sur une méchante bête.

HÉLÈNE

S'il est méchant, je serai bonne pour lui et il deviendra moins méchant.

(1) *Variante*: Quand ils étaient moitié morts.

ANNA

Et s'il est malade ?

HÉLÈNE

Oh ! Alors je l'aimerai encore plus. Tu vas rire, Anna. Ecoute. Je voudrais que mon mari fut un peu malade ; je l'en chérirais davantage et j'éprouverais de la douceur à le soigner.

ANNA

Folle. Va, tu es toujours la même et tu ne changeras pas. (*Elle embrasse Hélène*).

(*La porte du cabinet de consultation s'ouvre. Jean et René, suivis du Docteur, sortent en causant*).

SCÈNE VII.

Hélène, Anna, Le Docteur, René, Jean.

LE DOCTEUR *à René*

Ne vous écartez d'aucune des prescriptions que je vous ai faites. Suivez exactement le traitement que je vous ai indiqué. Le papier, que je viens de

vous remettre et que vous devrez garder et consulter (*Il appuie*) toute votre vie, vous en rappellera les obligations. (*Apercevant Hélène et Anna*) Que faites-vous ici ?

HÉLÈNE

Mon père, cette femme, que les gens du pays appellent la femme Simon, est là, impatiente de vous voir. L'heure du train qu'elle doit prendre approche. Vous ne voudrez pas le lui faire manquer, n'est-ce pas, mon bon père ? Elle vous apporte son dernier-né. Ne refusez pas de le voir, je vous en prie, papa. Ces Messieurs vous pardonneront de les quitter un instant. Une fois de plus cette brave femme vous bénira.

(*Le Docteur sort, l'air mécontent*).

SCÈNE VIII.

Hélène, Anna, René, Jean.

JEAN

Mademoiselle, la consultation s'est fort bien passée. Nous avons respectueusement écouté le Docteur. J'espère qu'il n'est pas mécontent de nous. En tous cas nous ne l'avons pas irrité.

RENÉ

Je n'oublierai jamais, Mademoiselle, les paroles du docteur et ce jour marquera dans ma vie une date inoubliable. J'étais venu affaibli, malheureux, désespéré. Votre père m'a indiqué clairement mon devoir. Pour l'accomplir, je retrouverai mes forces et mon courage. Ma reconnaissance pour lui durera autant que moi.

HÉLÈNE

Si vous saviez, Monsieur, combien il m'est agréable de vous entendre parler ainsi ! J'en suis plus touchée et plus heureuse que je ne puis l'exprimer.

(*La porte s'ouvre ; le docteur paraît*).

SCÈNE IX

Hélène, Anna, René, Jean, le Docteur.

LE DOCTEUR *continuant de parler, sur la porte, à quelqu'un qui se trouve hors du salon.*

(*Brutalement*) Faites-la taire et cessez de me rompre la tête. Qu'on ne me dérange plus pour

des sottises de ce genre. C'est se moquer de moi et abuser de ma patience que venir me conter pareilles niaiseries. Renvoyez cette femme et, si elle revient, chassez-la.

(*Il repousse violemment la porte, qui se ferme en claquant très fort*).

(*Apercevant Hélène, durement*). Va-t'en.

HÉLÈNE

Oh ! papa.

LE DOCTEUR *à Hélène, encore plus durement.*

Va-t'en.

(*Hélène porte les mains à ses yeux et sort, suivie d'Anna*).

SCÈNE X.

Le Docteur, René, Jean.

LE DOCTEUR

Vous voilà fixé sur votre traitement, Monsieur. Suivez-le ; il vous rendra toutes vos forces. Maintenant je vais vous répéter, pour que vous

ne l'oubliez pas, ce qu'il importe que vous sachiez. Abandonnez à tout jamais l'espoir d'une guérison définitive. Si longue que soit votre vie, si insignifiantes que vous paraissent les affections banales dont vous pouvez être atteint, si légers que soient les accidents qui vous peuvent advenir, — qu'il s'agisse d'un rhume ou d'une entorse, — avouez à votre médecin la nature du poison qui imprègne votre corps ; révélez-lui hardiment votre tare ; confessez sans réticences les diverses manifestations du mal qui seront survenues. Faire autrement serait d'une extrême imprudence ; je ne vous y engage point.

JEAN

Mais mon ami ne peut-il pas guérir ? N'a-t-on pas vu, Docteur, de ces sortes de malades arriver à l'âge le plus avancé et mourir de vieillesse, sans qu'aucune de ces manifestations graves, que vous redoutez pour lui, se soit produite ?

LE DOCTEUR

Les accidents les plus redoutables peuvent n'apparaître qu'à une période très éloignée de celle du début de la maladie. Trente, quarante,

cinquante années s'écoulent parfois avant leur éclosion. Les gens dont vous me parlez sont morts avant cette éclosion, voilà tout. Ils ont vécu très vieux ; s'ils avaient vécu davantage le mal ne les eut pas épargnés.

JEAN

Cependant il est admis, Docteur, qu'une dose nouvelle du venin ne pénètre un organisme que si cet organisme s'est entièrement débarrassé de celle qu'il contenait déjà. Or, il est avéré qu'une seule et même personne a pu, à des intervalles lointains, être frappée de deux atteintes consécutives. La seconde ne s'est évidemment produite qu'après la guérison de la première. On cite des exemples formels de cas...

LE DOCTEUR

On cite ! on cite ! Hé, Monsieur, que l'on cite tout ce que l'on voudra. Je n'ai jamais rencontré, moi, de ces cas exceptionnels. Jamais je n'ai pu affirmer la guérison définitive. Elle est plaisante cette consolation, que vous offrez à vos protégés, de n'avoir la certitude de s'être trouvés guéris que le jour où ils seront assurés

d'être à nouveau malades. Que m'importe vos citations et vos arguments misérables de théoriciens trop subtils ! Vous voulez la vérité ? Votre ami ne guérira pas. La voilà, cette vérité que, dût son courage trembler, je lui dois entière et sans réticences.

RENÉ

Je ne tremble pas du tout.

LE DOCTEUR

(A René) Soignez-vous pour vivre, Monsieur. Soit. Mais gardez votre mal pour vous seul. Puisque vous vous dites honnête homme, soyez-le suffisamment pour éviter de faire partager, par un mariage qui serait infâme, vos souffrances, vos angoisses et la honte dont elle serait innocente, à quelque saine et pure jeune femme, qui aurait fait la sottise de vous prendre pour époux. Traître à ceux dont vous continuez la lignée puisque vous avez déçu l'espoir qui s'attache à tout homme, lorsqu'il vient au monde, de le voir persister au delà de la mort par ceux auxquels il donnera le jour ; — révolté aux yeux de Dieu, puisque vous avez perdu le droit de transmettre la vie pour avoir

transgressé ses préceptes ; — criminel au regard de la Patrie, de la Société tout entière, puisque, privé du devoir de procréer, vous n'êtes plus pour Elles qu'un danger dont, seule, peut les protéger votre volonté ferme et repentante de ne pas répandre le mal qui fait de vous un inutile et un réprouvé ; — irrévocablement, — comme s'impose une décision suprême et sans appel, — le célibat doit s'imposer à votre loyauté : — et le malheur qu'il implique, pour tout homme, jeune et capable d'aimer, va retomber sur vous, comme le couvercle de plomb sur le cercueil d'un mort.

RENÉ

Je sais mon devoir, Monsieur. Je l'accomplirai.

JEAN

Excusez-moi, Docteur, et ne m'en veuillez pas, de grâce, si je vous présente encore une objection. Vous ordonnez le célibat à mon ami. Vous considérez le célibat, dans son cas, comme la sauvegarde de la société.

LE DOCTEUR

Oui, Monsieur.

JEAN

Pardonnez-moi de n'être pas de votre avis. Voulez-vous me permettre une comparaison ? Peut-être vous paraîtra-t-elle risquée. Elle a le mérite de rendre exactement ma pensée. Supposez que dans un petit sachet, on enferme, au contact l'une de l'autre, deux pommes, l'une saine, l'autre gâtée. Celle-ci va gâter celle-là, n'est-il pas vrai ?

LE DOCTEUR

Sans doute.

JEAN

Supposez maintenant que, dans un grand panier rempli de pommes, on jette une pomme gâtée ; cette pomme gâtée ne risque-t-elle pas de gâter beaucoup de pommes et même toutes les pommes du panier ?

LE DOCTEUR, *avec impatience.*

Je ne vous comprends pas, Monsieur.

JEAN

Laissez-moi m'expliquer. Les deux pommes, isolées dans le petit sachet, c'est le mari et la

femme. La pomme gâtée, dans le grand panier de pommes, c'est le célibataire qui....

LE DOCTEUR

Assez, Monsieur. Trêve à vos comparaisons déplacées et à vos plaisanteries de cabaret. (*Après un instant de silence ; s'animant encore davantage*). Et que m'importe, à moi, les pommes du grand panier ? N'étaient-elles pas, presque toutes, corrompues, déjà ?

JEAN

A Dieu ne plaise que je compare une chaste vierge aux êtres flétris que vous accablez sans doute de votre mépris, mais ces femmes flétries, flétries par le célibataire taré, dites-moi, ne peuvent-elles, à leur tour, souiller des êtres sains et n'est-ce point souvent, plutôt par l'effet d'une occurrence malheureuse, d'un hasard désastreux, que par celui d'une habituelle inconduite, que de nobles jeunes gens — comme mon ami — leur doivent d'avoir vu chanceler leur santé ?

LE DOCTEUR

Cela prouve, Monsieur, qu'il faut toujours se passer de leur fréquentation.

JEAN

Il est donc nécessaire, Docteur, que les jeunes gens ne sortent de l'enfance que pour affronter le mariage ?

LE DOCTEUR

Oui, Monsieur, et il en serait ainsi, si notre société impie n'avait renié son Dieu.

JEAN

Je ne veux pas disputer avec vous à ce sujet, Docteur; mais, de grâce, encore une question. Pourquoi est-il indispensable de vouer, pour toujours, au célibat, un homme robuste dont l'organisme vivace fait présager, contre le poison qui l'imprègne, une lutte énergique et peut-être victorieuse ? Le mal ne cesse-t-il pas rapidement d'être contagieux ?

LE DOCTEUR

Il cesse d'être contagieux, Monsieur; il ne cesse pas d'être héréditaire. Je vous l'ai dit, je le répète : Qui l'a contracté se retranche de ceux qui sont aptes à donner la vie. Quand une pomme est gâtée, — puisque pomme il y a, — il faut la jeter pour qu'elle ne gâte pas d'autres pommes.

On ne doit jamais mettre de pommes gâtées au contact de pommes saines. Que la pomme gâtée mijote toute seule dans sa pourriture. Qu'importe le sort d'un homme? C'est la société qui matériellement — et moralement, Monsieur, — mérite d'être protégée.

JEAN

Ainsi vous imposez à mon avis le célibat..... absolu.

LE DOCTEUR

Oui, Monsieur, le célibat absolu comme vous dites. Car si c'est une infamie de faire de la vie souillée prématurément, souillée dès avant la naissance, c'en est une plus grande encore peut-être, par crainte de la vie à venir, de tuer la vie, avant même que la vie ne soit née. (A).

JEAN

Je ne puis croire à la nécessité de condamner un malade à un isolement aussi rigoureux, de refuser à une créature vivante le droit de prétendre à cette réunion, que la nature, — Dieu si vous le voulez, — en faisant l'homme et la femme différents l'un de l'autre, ont voulu

explicitement donner comme le but évident des tendances les plus profondes, des désirs les plus ardents de leurs êtres dissemblables. Non. Si terrible fut-elle, si sombres que soient les couleurs sous lesquelles vous nous la représentiez, il n'est pas de maladie qui vaille au malade le supplice de s'insurger contre la nature ou contre le Dieu que vous adorez. Celui qui, même coupable...

LE DOCTEUR *avec colère.*

Silence, Monsieur. Je n'écouterai pas plus longtemps vos arguments subversifs. L'orgueil insensé, qui égare les gens de votre génération, leur donne à penser que le monde entier est fait pour leurs caprices et pour leurs fantaisies, que les règles les plus sacrées doivent céder à leurs exigences répugnantes, que les têtes les plus vénérables doivent se pencher avec recueillement à l'exposé impudent de leurs secrets les plus honteux. Qu'est-ce qu'un homme dans l'Univers ? Un atome ridicule et vain. Qu'est votre ami ? Moins qu'un homme, moins que rien. Vous le trouvez intéressant ? Moi, non. *(A René).* Vous vous dites travailleur, Monsieur ? Soit. Travailllez. Que le bien soit le but

de votre labeur et, peut-être, un jour, quelque estime pourra-t-elle vous être accordée. Mais n'oubliez jamais que vous devez vous considérer comme retranché du nombre des hommes, que vous êtes une force perdue, une force mauvaise, corrompue et perverse, qu'il vaut mieux n'exister pas que de porter en soi les germes pernicieux d'un mal méprisé et qu'elle serait juste, la loi réclamée par de bons esprits, qui, en permettant de mettre dans l'impossibilité..... matérielle *(Il appuie sur le mot* matérielle*)* de nuire (B) tous ceux qui sont dans votre cas, supprimerait le péril le plus souvent insoupçonné, que, d'un moment à l'autre, la faiblesse de leur volonté ou l'influence de conseils pernicieux, comme le sont ceux de votre ami, peuvent rendre redoutable. Je vous ai soigné parcequ'il était de mon devoir de le faire ; mais n'attendez pas de moi une pitié déplacée pour une infortune méritée et ne me demandez pas de prêter plus longtemps une oreille complaisante à des sophismes ignominieux.

RENÉ

Pardonnez à mon ami, Docteur. Jean m'aime tellement qu'il prend mes propres souffrances

plus à cœur que moi-même et il s'est tant occupé de mon mal, qu'il a fini par se croire plus docteur qu'un docteur. Je vous comprends et je vous approuve. Par l'effet d'une contradiction que d'aucuns trouveraient singulière, votre parole, loin d'affaiblir ma volonté, l'a relevée et fortifiée. Vous avez raison, Docteur ; je lutterai, je me rendrai utile à mes semblables ; le bien, que je m'efforcerai de faire, me soutiendra et je lui devrai peut-être des joies, inconnues de ceux qui ne souffrent pas. La vie me vaudra encore des consolations et les satisfactions de cœur peuvent ne m'être pas refusées. Je serai un frère pour toi, Jean, et pour ta femme, quand tu seras marié ; tes enfants auront en moi un second père.

(*Il tend la main à Jean qui, préoccupé et mécontent, la prend distraitement*).

LE DOCTEUR

Préparez-vous à l'expiation et que votre ami ne se mette pas entre votre conscience et vous.

JEAN, *au docteur*.

Excusez-moi de vous avoir fâché ; je ne pense pas comme vous, Docteur. Mais il serait vain de ne pas clore un débat, que nous devons à

votre bonté d'avoir prolongé au delà des limites que nous imposait la discrétion. Je vous remercie de votre patience, — tout en me réservant de conseiller mon ami.

LE DOCTEUR *avec beaucoup d'irritation.*

Je ne vous demande pas de comptes. Vous ferez ce qu'il vous plaira. Mentez, volez, assassinez si le cœur vous en dit. Que puis-je à cela ?

RENÉ

Docteur n'écoutez pas un ami égaré par une affection trop ardente. Croyez-moi le plus obéissant des malades. Je vous remercie de toute mon âme, — oh ! oui, — de toute mon âme. Permettez-moi de vous exprimer le respect, l'affection, l'admiration que j'éprouve pour vous. Je n'oublierai jamais la reconnaissance que je vous dois.

LE DOCTEUR

Je ne me soucie pas de votre reconnaissance, Monsieur. Attachez-vous à suivre mes conseils; voilà tout ce que je réclame de vous.

RENÉ

(*Il tire un portefeuille de sa poche*).

Docteur, vous devez avoir parmi vos malades

de pauvres gens qui ont besoin d'être secourus. Permettez-moi...

(*Il présente un billet de banque au docteur*).

LE DOCTEUR, *assez durement.*

Je ne permets pas, Monsieur. Je ne fais pas de charités pour le compte d'autrui.

RENÉ

Excusez-moi, Monsieur, je n'avais pas l'intention de vous froisser.

LE DOCTEUR

Vous ne me devez rien. Je vous ai donné mes soins comme je les donne à toute créature humaine lorsqu'elle les réclame. Je n'éprouve pour vous aucune sorte d'intérêt et n'ai que faire de vos protestations affectueuses et de vos dons. Je ne vous connais pas et ne veux pas savoir qui vous êtes. Passez votre chemin. Je désire ne jamais vous revoir.

RENÉ, *tristement, puis avec une certaine solennité.*

De tout ce que vous nous avez dit, docteur, ceci nous est le plus pénible. Mon ami et moi

ressentons amèrement la singularité douloureuse de la situation que nous fait la dureté de vos dernières paroles ; en même temps s'augmente l'amertume des regrets que nous éprouvons pour vous avoir dérangé à un moment inopportun. Puisque vous l'ordonnez, nous nous efforcerons de ne jamais paraître devant vous. Mais les circonstances se jouent parfois de la volonté des hommes et les desseins les plus arrêtés peuvent céder à des considérations imprévues. En quelque circonstance que ce soit, souvenez-vous, Monsieur, que vous pouvez compter sur le dévouement reconnaissant du Vicomte René Kairfer de Rainnefons.

JEAN

Et sur celle de son ami, l'ingénieur Jean Desflaërts.

LE DOCTEUR *qui a écouté René et Jean avec impatience.*

Au revoir, Messieurs.

JEAN et RENÉ

Au revoir, Docteur.

SCÈNE XI.

Le Docteur puis *Hélène.*

(Resté seul, le docteur fait le tour du salon et passe, à plusieurs reprises, la main sur son front comme s'il voulait écarter un poids gênant. La porte s'ouvre lentement; Hélène paraît.)

HÉLÈNE

Mon père, mon bon père, pourquoi m'avez-vous chassée aussi durement ? Ai-je mal fait, père chéri ? (*Le Docteur ne répond pas*). Non ? Alors pourquoi cet air sévère, pourquoi ne souriez-vous pas à votre petite Hélène, qui vous adore. Oh, mon père, vous ne m'aimez donc plus ? (*Elle met ses deux mains sur les épaules du Docteur*). Mon bon petit père, je voudrais tant vous voir sourire ! Oh ! si vous saviez combien vous me faites de peine ! Si vous compreniez, mon bon papa chéri, quelle douleur nous causent votre front soucieux et votre humeur chagrine. Maman pleure en vous voyant si triste. Nos bons serviteurs eux-mêmes, Anna et Yves,

se désolent d'ignorer pourquoi vous êtes sombre et préoccupé. Mais c'est votre fille chérie, mon père, qui souffre le plus cruellement ; ne savez-vous pas que, de tous au monde, c'est elle qui vous aime le plus ? Dis, ne le sais-tu pas, père adoré.

(*Elle veut l'embrasser ; il se penche un peu vers elle; elle l'embrasse ; il se dégage assez doucement*).

Oh, mon père, soyez bon pour votre petite fille ; chassez cet air morose que je ne puis voir sans que mon cœur batte douloureusement. Mon père, mon bon père ; te souviens-tu comme tu l'aimais jadis ton Hélène, ta grande Hélène, qui te suivait sans cesse, écoutant son père chéri comme on écoute un Maître respecté, l'adorant comme on adore un Dieu, l'aimant comme les mots ne peuvent exprimer que l'on aime ? Te souviens-tu comme j'étais contente lorsque tu m'emmenais avec toi, m'enseignant, de ton art sacré, mille choses utiles à connaître. Comme tu étais bon pour les malades, comme tu étais patient, comme tu les rassurais, comme tu les consolais, comme tu savais leur faire avouer leurs petites et leurs grandes misères, leurs chagrins, leurs espoirs!

Et combien j'étais heureuse d'apprendre de toi la vérité, mon père; avec quel enthousiasme je m'habituais, guidée par toi, à discerner l'ordre éternel des lois dans le chaos de l'univers et comme ces secrets de la nature et de la vie, que l'on cache aux jeunes filles, j'étais fière et touchée que ta confiance en moi me permit de les apprendre de toi, mon père. Mes yeux, ouverts aux splendeurs de la création, se levaient religieusement vers l'infini et la divine majesté du Créateur emplissait mon âme d'une émotion sainte.

Quel admirable Maître tu étais! Te souviens-tu de mes premières répugnances à la vue des plaies et de l'horreur instinctive qui me faisait fuir, lorsque le sang coulait d'une blessure? Pour te satisfaire, mon père, j'eus tôt fait d'apprendre à maîtriser mes nerfs et dès lors j'éprouvai la douceur de panser les malheureux. Tu m'expliquais toute chose clairement; ta parole se gravait en mon esprit avide de l'entendre et la bonté de ton cœur, facilement apitoyé, passait dans le mien. J'étais ton disciple et ton camarade. Le bonheur que nous vaut chacun de tes retours se doublait pour nous deux, — n'est-ce pas mon père? — de la joie profonde de cheminer

de pair, à la recherche du bien à faire. En ce temps là, mon père, tu souriais à ta fille.

(*Elle pose les deux mains sur les épaules de son père ; elle lui sourit et cherche à l'égayer*).

Et te souviens-tu quand j'étais petite, toute petite et que tu revenais de tes voyages lointains, comme nous étions heureux et gais ? Inlassable, ta patience n'était jamais en défaut pour distraire ta fillette ; tu ne savais que faire pour la divertir; tu jouais avec moi, t'amusais de mes amusements, prenant joyeusement ta part de tous mes plaisirs enfantins. Souvent je grimpais sur tes genoux et, blottie dans tes bras, je tirais les longs favoris que tu portais à cette époque; tu me contais alors de belles histoires que, voyant combien elles m'enchantaient, ton ingéniosité n'était pas en peine de varier ou d'inventer. Te souviens-tu comme tu charmais ma petite âme, émerveillée des prodiges racontés ? Ton ardente affection trouvait toujours avec perspicacité les mots qu'il fallait pour me ravir, pour m'égayer ou pour m'attendrir et quand tu évoquais les régions étranges des pays chauds, comme on frémit au souffle d'un inconnu plein de mystères, ta voix adorée me faisait frissonner délicieusement. Et te souviens-tu comme je battais

des mains lorsque, pour me plaire, tu imaginais de ces récits où singes, lions ou serpents parlaient et agissaient comme s'ils eussent été doués de la raison humaine ? Te souviens-tu, dis, père, te souviens-tu ? Te souviens-tu de l'histoire du tigre et du chacal, de celle de l'ours et du vautour ? Et celle de la panthère, et celle du crocodile ? Te rappelles-tu celle du léopard qui avait pris le dos de l'hippopotame pour un navire de guerre et celle du singe et de l'éléphant ? Le singe taquin s'était moqué de l'éléphant; l'éléphant poursuit le singe ; le singe grimpe sur un cocotier ; l'éléphant dresse vers le singe une trompe menaçante, le singe se saisit de la trompe ; il en fait un nœud solide, étroitement fixé au tronc du cocotier, et l'éléphant prisonnier est obligé de demander grâce. Te souviens-tu, mon père, te souviens-tu ?

(*Pendant cette partie du récit, Hélène, les mains sur les épaules de son père, n'a cessé de lui sourire pour l'égayer et pour le faire sourire à son tour. Le Docteur reste froid, fermé, dur. Hélène éclate en sanglots et se jette en pleurant dans les bras de son père*).

Oh ! mon père, mon père, mon père ! Comme tu es méchant, comme tu es dur ! (*Elle pleure*).

Mon père, mon père chéri ! Ne souriras-tu jamais plus à ta fille ? As-tu cessé de m'aimer, mon père ? Mon père, aie pitié de nous. Oh ! je t'en prie, je t'en supplie ! Mon père, mon père, si tu savais comme tu me fais mal !

LE DOCTEUR, *assez doucement.*

Pardonne-moi Hélène. Je sens parfois en moi comme la poussée d'une force qui m'étreint, domine ma volonté et dicte mes paroles. Le jeune malade que je viens d'examiner m'a profondément irrité.

HÉLÈNE

(Elle essuie ses larmes, passe son bras autour du cou du Docteur et ramène le bras du Docteur autour de sa propre taille).

Vous lui avez donné le moyen de guérir n'est-ce pas papa ? Il avait l'air si triste en venant.

LE DOCTEUR, *frappant du pied avec colère.*

Mais tu ne sais pas de quelle maladie abjecte il est atteint. Si je pensais que, se berçant d'espérances insensées, un misérable de cette sorte osât jamais lever vers toi.....

(En parlant il serre avec force le bras de sa fille).

HÉLÈNE

à laquelle la douleur arrache un cri.

Aïe. Oh, papa, vous m'avez fait mal.

LE DOCTEUR

Oui, j'ai serré trop fort.

HÉLÈNE

Ne pensons plus aux malades. Ne pensons à rien de ce qui peut vous contrarier, mon père. Chassez les pensées désolantes qui assombrissent votre regard. Vois, nous avons mis des fleurs partout pour réjouir ta vue, pour que leurs jolies couleurs et leurs parfums délicats te rendent plus joyeux. L'heure du déjeuner est venue. Viens retrouver ma bonne mère, veux-tu ? Venez mon père et passons, dans la douceur confiante d'une tendre intimité, notre dernier jour de bonheur. (*Elle l'entraîne*).

Le rideau est baissé.

DEUXIÈME ACTE

DEUXIÈME ACTE

Près de Sportville, un chemin désert au bord de la mer. Des rochers.

SCÈNE I.

Madame Beyrnedotte, Hélène.

HÉLÈNE

Comme vous êtes vaillante, chère maman. Vous marchez si allègrement que j'ai, presque, de la peine à vous suivre. Déjà plus de la moitié de notre promenade est faite et vous paraissez ne ressentir aucune fatigue. N'allons-nous pas, comme nous le faisons chaque jour, nous arrêter auprès de ces rochers et prendre quelques instants de repos, en devisant à l'abri des fâcheux ?

MADAME BEYRNEDOTTE

Volontiers. (*Elles s'asseyent sur une roche*). Je suis plus lasse que je n'en ai l'air, Hélène. Je

me sens aujourd'hui fatiguée et triste comme si l'ombre funeste d'un pressentiment avait, dès mon réveil, commencé de peser sur moi. Je suis inquiète et j'ai les nerfs douloureux.

HÉLÈNE

Rassurez-vous, bonne maman. Il ne faut pas croire aux pressentiments. Tous les songes ne sont que des mensonges, ne le savez-vous pas ? Qui, plus que moi, pourrait ressentir le contact secret d'un malheur lointain, avant que le malheur soit connu. Depuis le départ de mon père, jamais, chère mère, je ne fus rassurée comme je le suis en ce jour. Ne croyez-vous pas que cette heureuse disposition de mon esprit doive détruire l'effet de celle qui tourmente le vôtre ? La nouvelle reçue hier ne nous donne-t-elle pas le meilleur espoir ? L'équipage d'un baleinier, réfugié dans le port le plus lointain de la Norvège, a déclaré avoir vu et reconnu le *Saint-Sauveur*, qu'un coup de mer seul l'empêcha d'aborder. Tout semblait aller bien à bord et le navire ne paraissait pas avoir souffert de sa dangereuse campagne. Il faisait route vers le Sud. Il a donc terminé sa mission à l'époque prévue. Puisse-t-il l'avoir accomplie avec succès

et ramener les malheureux Suédois ! Bientôt, demain peut-être, un autre télégramme complètera les premiers renseignements et, dans l'ivresse joyeuse de l'attente du plus ravissant des bonheurs, nous n'aurons plus qu'à nous préparer à recevoir le plus aimé et le meilleur des pères.

MADAME BEYRNEDOTTE

Puisse-t-il nous revenir rasséréné. Il était bien fatigué, bien irritable, Hélène, lorsqu'il s'en est allé.

HÉLÈNE

Oui, maman, et chaque jour je me repens, comme d'une faute, de n'avoir pas suivi les conseils d'Anna et de n'avoir pas réussi à le persuader de ménager ses forces, car il se donnait sans compter à tous les malheureux. Désormais nous veillerons mieux sur son repos. Peut-être l'oisiveté forcée qu'impose le séjour dans les régions polaires, la tranquillité morne des immensités silencieuses, l'ont-elles apaisé et calmé. Comme il va être heureux de retrouver, dans le cadre affectionné où les joies passées nous emplirent des mêmes émotions, des cœurs aimants qui ne battront que pour lui. Nous écarterons de sa

route tout ce qui pourrait blesser ou offusquer son regard, nous épargnerons à son corps les plus petites fatigues, à son âme l'ombre même des moindres préoccupations.

MADAME BEYRNEDOTTE

Tu oublies, Hélène, que, dès son arrivée, l'aveu du rêve, que tu n'as confié qu'à ta mère, va le peiner et que tu trouveras peut-être en lui le plus grand des obstacles au bonheur que tu espères. Te souviens-tu, Hélène, du propos terrible que ton père, le jour même de son départ, nous tint sur M. Kairfer ?

HÉLÈNE

Oui, maman, et bien qu'alors M. Kairfer ne fut pas encore notre ami, les paroles de mon père me blessèrent comme la brûlure d'un fer rouge.

MADAME BEYRNEDOTTE

Les objections, que fera ton père, à une union qu'il estimait dangereuse, seront sans doute des plus graves et des plus légitimes. Il faut les prévoir, mon enfant, et ne pas t'abandonner à des illusions trop confiantes.

HÉLÈNE

Ma chère maman, je vous aime et je vous respecte autant qu'on peut aimer et respecter une mère chérie. J'aime mon père si profondément qu'un de ses sourires ou le froncement de ses sourcils font la joie ou la tristesse de chacun des jours que je passe à ses côtés. Les conseils qu'il me donnera je les écouterai avec l'attention soumise que je dois au père vénéré, qui fut mon bon Maître, qui fut mon seul Maître. Mais j'ai trop profité de ses leçons pour ne pas savoir ce que la dignité de ma vie réclame de ma franchise, ce que mon bonheur à venir exige de mon courage. A ses raisons j'opposerai les miennes. Nulle feinte, nulle dissimulation ne seront entre mon père et moi. S'il me révèle ce que la femme ne devra pas ignorer de l'époux, je lui dirai ce que la jeune fille sait du fiancé.

MADAME BEYRNEDOTTE

M. Kairfer n'est pas ton fiancé, Hélène.

HÉLÈNE *souriant.*

Non, maman, mais j'ai espoir qu'il le deviendra et je sais que je ne serai la femme de nul autre. J'ai d'abord éprouvé pour lui, ma mère,

un intérêt très vif ; la douceur de ses beaux yeux noirs dont l'expression intelligente trahissait une douleur cachée et l'élégante simplicité de ses manières affinées m'impressionnaient étrangement. Puis, j'ai trouvé dans sa compagnie un charme indéfinissable et profond qui me faisait souhaiter sa présence. J'ai senti, dans mon cœur, s'épanouir un sentiment que je n'avais jamais éprouvé et qui, désormais, me remplit de bonheur et de confiance. Il m'a semblé que le ciel était en moi, ma mère, quand j'ai compris qu'il m'aimait. Vous fûtes ma première, ma seule confidente, mère chérie. Ne devait-il pas en être ainsi ? (*Avec une émotion douce et grave*) Pourquoi vous le cacherai-je ? Je l'aime ; je l'aime profondément ; mon cœur est à lui et ma vie, s'il le veut, lui sera dévouée. Le voudra-t-il ? Oh ! je le crois. Nulle parole, nul regard de lui n'ont jamais trahi le moindre oubli de ce que sa délicatesse exige qu'il me doive, mais la sympathie mystérieuse des âmes qui se cherchent a fait vibrer nos cœurs d'un même émoi. S'il nous a annoncé son départ prochain pour les contrées les plus éloignées, pour les Indes et pour la Perse, c'est que les scrupules respectables que la sévérité de mon père ont éveillé

dans son esprit loyal font, à ses yeux, le devoir sacré d'un homme d'honneur d'une séparation à tout jamais définitive.

MADAME BEYRNEDOTTE

Je suis moins savante que toi, ma chère fille et je ne puis discerner avec exactitude, qui de toi ou de ton père, a raison. Je n'ai pas, comme toi, appris de lui ce dont on dénie le plus souvent aux femmes le droit de s'occuper. Mais je ne suis pas sans expérience, car l'expérience vient de la vie et, malgré nous, des choses s'imposent à notre attention que nous eussions souhaité ne jamais connaître. Je crains que le sentiment ne domine ton sens, d'habitude droit, et je redoute que tu ne juges avec légéreté et ne te décides avec trop de précipitation. Ton père est un savant, Hélène ; il sait avec précision ce que tu ne peux entrevoir que vaguement.

HÉLÈNE

La science a des bornes, ma mère. Si les merveilles, que nous valent ses progrès, reculent. à des limites indéfinies, les horizons qu'elle révèle à nos espoirs et à nos ambitions, ce n'est

encore qu'une pauvre science, qui ne doit prétendre ni s'insurger contre la raison, ni détruire les droits sacrés de chacun des êtres vivants au bonheur, ni, par des prétentions trop hardies, ajouter aux préceptes divins. Vous êtes croyante, ma mère. J'ai l'âme profondément religieuse de mon père. En voulant le mal, Dieu a voulu la soumission de sa créature aux maux inéluctables. Il n'a pas établi entre les maux les distinctions dont l'orgueil des savants et la méchanceté des hommes s'efforcent de faire des règles inviolables. Dieu a ordonné à la femme de suivre son époux et de lui obéir; il n'a pas retranché du nombre de ceux, qui doivent être des époux, des malheureux, auxquels, pas plus qu'aux autres, il ne refuse les bienfaits de sa bonté et de sa justice. Dieu n'a pas imprimé sur de nobles fronts les signes d'une réprobation que, plus sévères que lui, des docteurs voudraient pouvoir y inscrire. Dieu ne fait pas ainsi les réprouvés. Il ne repousse pas les âmes saines comme on rejette des fruits corrompus. Sa volonté sacrée n'apporte pas à l'union sainte d'un homme et d'une femme l'entrave, qu'une restriction singulière et mal justifiée, permet à une science faillible et vaine d'imposer. Je crois en Dieu,

ma mère et, dans la plénitude de ma foi, je lui consacre notre amour comme le plus pur qui soit.

MADAME BEYRNEDOTTE

Je connais trop, ma chère enfant, la fermeté indomptable du caractère, que tu tiens de ton père, pour espérer que ta résolution faiblisse. Aussi n'est-ce pas sans appréhension que je prévois le choc de vos deux volontés tenaces. La lutte sera longue, Hélène, et redoutable pour toi, mon enfant, pour ton père et pour moi.

HÉLÈNE

Oh ! je prierai tant mon bon père ! S'il résiste à mes arguments il ne résistera pas à mes prières et à mes larmes. Je le supplierai ; j'entourerai sa chère tête blanche de mes bras calins ; je l'embrasserai ; j'implorerai. Ne cèdera-t-il pas à sa fille lorsqu'il la verra en pleurs à ses genoux ? Et vous, bonne maman, ne m'aiderez-vous pas ? Ne viendrez-vous pas au secours de votre petite Hélène dans cette lutte pour son bonheur, pour notre bonheur à tous trois,— car vous serez bien tristes, papa et vous, si je ne suis pas heureuse.

MADAME BEYRNEDOTTE

Je reconnais que M. Kairfer est un homme accompli et j'éprouve pour lui de la sympathie et de l'affection. Mais je dois te donner, ma chère Hélène, les avis que la prudence et la raison inspirent à mon cœur de mère. C'est un devoir auquel je n'ai pas failli, auquel je ne faillirai pas davantage à l'avenir. J'estime, toutefois, que tu as le droit de rester seule maîtresse de tes destinées. Lorsque plus de temps se sera écoulé, lorsque tu auras entendu et pesé les raisons, que, désireux de t'éviter le malheur, nous devrons te soumettre sans ménagements, lorsqu'enfin nous aurons fait tout ce qu'il est en notre pouvoir de faire pour te guider et t'éclairer, alors, ma chère enfant, à ce moment, si tu persistes dans tes desseins, si ta détermination est demeurée inébranlable, oui, je t'aiderai et à nous deux, espérons-le, Hélène, nous ferons fléchir la volonté de ton père.

HÉLÈNE

Que vous êtes bonne, chère maman ! Comme je vous aime et comme je vous remercie.

(*Elle embrasse sa mère*).

MADAME BEYRNEDOTTE

Peut-être suis-je trop faible. Mais, si je laisse à tes rêves, mon enfant, la promesse assurée d'un secours dévoué mais encore lointain, je pense que M. Kairfer agit sagement en s'éloignant de nous et, de cela, je ne puis que l'approuver.

HÉLÈNE

Qu'il s'éloigne, ma mère ; peut-être est-il préférable qu'il en soit ainsi. Mais qu'il ne parte pas pour ne plus revenir ou bien qu'il sache, avant de s'en aller, que si j'amais plus je ne dois le revoir, joie et bonheur à jamais ne seront plus pour moi. Doit-il me quitter, ignorant le secret que je ne puis pas dire ? L'avenir auquel il se croit interdit de rêver, quelques mots de vous, ma mère, peuvent le lui laisser entrevoir et ce qu'il m'est défendu d'exprimer, ne pouvez-vous, mère chérie, le donner à entendre à lui — ou à son ami Jean ?

MADAME BEYRNEDOTTE

Continuons notre promenade, Hélène. Nous ne manquerons pas de rencontrer ces Messieurs. Je ferai part explicitement à M. Kairfer de notre

désir de le revoir, sinon au moment même du retour de ton père, du moins dans les jours qui suivront.

HÉLÈNE

Vous êtes la meilleure des mères.

(*Elles continuent leur promenade et disparaissent.*)

SCÈNE II.

René, Jean.

JEAN

Arrêtons-nous, mon cher René. Si ces dames ne sont pas encore passées, elles ne tarderont pas à venir et si elles nous ont précédés, comme il n'existe, pour s'en retourner, aucun autre chemin, nous...

RENÉ

Qui s'est dirigé vers le fond de la scène et a regardé dans la direction prise par Hélène et par sa mère.

Je les aperçois, un peu plus loin, sur la plage.

JEAN

Parfait. La rencontre est certaine. Mais ne veux-tu pas, mon ami, que nous causions encore un peu, avant que tu ne leur signifies ton irrévocable résolution de partir dès demain et pour toujours... pour bien longtemps... pour... jusqu'à ton retour.

RENÉ

Ne plaisante pas, Jean ; le désir que j'ai de demeurer auprès d'elles s'insurge trop contre ma volonté pour que tu ajoutes à ma douleur et à mes angoisses. Comment, toi, le meilleur et le plus sage des conseillers, peux-tu prendre aujourd'hui le parti de la faiblesse et te faire l'avocat du diable ? Pourquoi ne m'as-tu pas arraché à ce séjour dangereux ? Pourquoi m'avoir encouragé à séjourner à Sportville ? Tu as oublié ton rôle de Mentor et c'est Télémaque qui donne des leçons à son maître. Non, René, je ne dois plus t'écouter. Mon honneur, mon devoir me l'ordonnent ; je partirai. Et, puisqu'en dépit des penchants les plus impérieux de mon âme, au mépris de la plus atroce des souffrances, il faut que je m'arrache aux promesses du paradis entrevu, Jean, mon bon Jean, toi, le plus dévoué

des amis et le plus affectionné des frères, toi auquel je dois la vie puisque tu m'as empêché de succomber au désespoir, qui me terrassait, lorsque j'étais si malade et que, dans ma folie, je refusais toute espèce de soins, toi, l'être aimant et loyal, oublie le malheureux qui s'en ira au loin bien loin, cacher à tous les yeux son inguérissable douleur ; oublie-le, Jean, et ce bonheur, qui n'était pas fait pour moi, cueille-le hardiment et sans remords, car personne au monde ne le mérite davantage. Elle est belle et bonne et digne de ton amour. Mon cher Jean... vous serez heureux... et, parfois... (*Il s'arrête, dominé par l'émotion ; puis, avec violence*) Mais de quelle boue le cœur de l'homme est-il donc souillé pour que, n'ayant pas le droit de prétendre à sa main, il m'en coûte plus de penser qu'elle puisse être à mon ami très aimé, qu'à quelqu'inconnu, qui la rendrait peut-être malheureuse. Excuse cet égoïsme féroce et lâche, que je devrais te cacher et n'accepte de mon affection...

JEAN

Rassure-toi, mon cher René. Tu n'es ni féroce ni lâche et ton cœur n'est pas de boue. Ecarte de ton esprit des pensées désolantes. Ta

psychologie est trop subtile, René, et l'excès de finesse dans l'analyse de toi-même te conduit à des conclusions déconcertantes. Hélène ne sera ni à un inconnu ni à moi et cela, mon bel ami, pour deux raisons.

RENÉ

Lesquelles, Jean ?

JEAN

La première est que tu l'aimes.

RENÉ

Qui, passionnément. Jamais je n'ai aimé ainsi ; c'est un sentiment doux et fort qui me domine tout entier ; il ne m'inspire point de trouble ; il ne m'agite ni ne m'affole. Il est reposant et pur, mais il est tellement puissant qu'il imprégne chacune des fibres de mon être. Il paraît aussi indispensable à mon cœur que l'air à mes poumons ; il me semble que je ne pourrais pas plus vivre sans lui que je ne puis me passer de respirer. Je l'aime comme on aime d'un amour sans traverses la fiancé confiante ; je l'aime comme on doit aimer, d'une affection sereine, l'épouse loyale et aimante ; je l'aime comme on aime la compagne dont la main frêle et ferme

soutient, dans le chemin de la vie, la main de celui qu'elle a élu pour en franchir avec lui les obstacles ; je l'aime comme on aime la Bonté et je l'admire comme on admire le Beau. Cet amour, dont je ne puis exprimer le charme et le pouvoir, a le calme des eaux d'un beau lac tranquille ; il est paisible et, bien que je ne lui devrai que la peine infinie d'un regret incessant, — puisqu'il m'est interdit, hélas ! d'attendre de lui autre chose que la tristesse poignante du souvenir, — cet amour si profond ne me cause pas d'incertitude et je ne lui dois pas d'anxiété.

JEAN

C'est que ton amour est partagé et que tu te sens aimé.

RENÉ

Tu crois qu'elle m'aime ?

JEAN

Oui, mon ami, elle t'aime. Elle t'aime parce que tu es bon, parce que ta nature délicate et sincère rend plus précieuses les qualités rares de ton intelligence souple et claire. Elle t'aime surtout parce que tu as souffert et parce qu'elle t'a vu malheureux. Elle t'aime, j'en réponds ; — et sans qu'un mot ou qu'un regard en aient rien

décelé, — l'intérêt affectueux qu'elle te porte et le plaisir qu'elle éprouve à te voir sont des signes évidents, dont seuls les yeux d'un amoureux n'osent point reconnaître le véritable sens. Elle t'aime, René, et elle n'aimera jamais que toi.

RENÉ

Ce que tu me dis devrait me combler de joie et, cependant, je n'en éprouve que chagrin et remords. Que j'aime et que je souffre, qu'importe ? Que suis-je ? A quelle pitié ai-je droit ? Puis-je oublier la condamnation sans appel portée contre moi par son père ? Mais qu'elle doive souffrir à cause de moi, ceci est injuste et cruel. Et c'est toi, Jean, qui en me retenant auprès d'elle, en m'empêchant de m'éloigner avant que le mal ne fut, a laissé le mal se faire. C'est mal, Jean, et, pour la première fois, tu as été un pauvre conseiller.

JEAN

C'est que je suis convaincu, cher ami, que l'amour que vous éprouvez l'un pour l'autre, fera votre bonheur à tous deux.

RENÉ

Tu oublies la sévérité du docteur. Ce serait folie de rêver qu'il consentira jamais à cette

union et ne crois-tu pas que la seule pensée que tu la juges possible suffirait à exaspérer sa colère ?

JEAN [1]

Il calmera ses fureurs, mon cher René. Sa fille et moi l'y aiderons. N'es-tu pas entièrement guéri ? Vit-on jamais jeune homme plus alerte et mieux portant ? Le traitement que t'imposa l'irascible docteur et la facile observance des règles de l'hygiène t'ont fait une santé parfaite ; c'est merveille d'admirer ton endurance et ta vigueur ; dans ceux des sports, qui nécessitent le plus de souplesse et de force, tu tiens en échec Paul de Pontcontroguy lui-même.

RENÉ

Il est vrai que je n'eus jamais autant d'entrain ; il semble ne rien subsister de ce qui m'avait abattu.

JEAN

Alors qu'importe la venue aléatoire de dangers qui peut-être ne seront jamais. Faut-il cesser de vivre par crainte de ce que la vie peut

(1) Voir page 215 la variante qui abrège quelque peu les longues dissertations de Jean.

réserver de fâcheux ? Devons-nous, comme des gazelles apeurées que le moindre bruit met en fuite, nous dérober aux obstacles prévus, auxquels nous ne devrons sans doute jamais qu'une gêne insignifiante, alors que d'autres dangers, auxquels nous ne pensons pas ou que nous croyons fermement ne jamais devoir advenir, peuvent subitement surgir et nous terrasser. D'ailleurs, bien des médecins ne pensent pas comme le docteur Beyrnedotte ; j'en ai consulté beaucoup à ton intention, mon cher Jean et j'ai eu aussi de malades, soumis pour la même cause au même régime que toi, des confidences et des aveux. Parfois, en embrassant les têtes brunes ou blondes de beaux enfants robustes et charmants, je pensais que l'insouciance des papas ou plutôt la sage tolérance de la plupart des praticiens avaient maintes fois corrigé avec bonheur la trop grande rigueur d'un préjugé cruel et qu'il eut été bien regrettable que d'aussi jolis petits êtres ne fussent pas. Tu étais seul contre ton mal ; vous serez deux pour lutter. Sans doute, malgré mon affection pour toi, je t'eus détourné d'un mariage qu'une précipitation funeste ou l'insuffisante préoccupation des suites désastreuses d'un contage possible eussent pu

rendre trop hâtif ou intempestif. Le bon état de ta santé, ton assiduité à suivre les prescriptions du docteur, la confiance que j'ai en ta docilité à ne pas t'écarter à l'avenir des préceptes auxquels il est de ton devoir (*Il appuie sur les mots :* il est de ton devoir) de conformer ta conduite, m'autorisent à te conseiller hardiment une union qui t'enchante et qui assurera ton bonheur.

RENÉ

Souviens-toi, Jean ; le mal cesse d'être contagieux, il ne cesse pas d'être héréditaire.

JEAN

Héréditaire ! hérédité ! Voilà de jolis mots pour masquer l'obscurité des phénomènes et les ignorances des gens de science.

RENÉ

Comment. Tu ne crois pas à l'hérédité ?

JEAN

Si j'y crois ? J'y crois, mon cher ami, comme je crois à ma propre existence. Si j'y crois ! J'y crois tellement que je me représente une lignée d'êtres humains comme une longue chaîne dont

il n'est pas de maillon qui ne doive, à ceux qui ont été faits avant lui, ses moindres qualités et ses moindres défauts. Si je crois à l'hérédité? Mais il n'est pas d'homme, à mes yeux, qui ne lègue, à ceux qui naissent de lui, tout ce que ses habitudes, ses vertus ou ses vices ont, à son insu, développé en lui de perfections ou de déformations. Je pense qu'il n'est pas de menus faits d'une existence, si minimes fussent-ils, qui, par l'effet insoupçonné des forces cachées en elle, ne se répercutent indéfiniment sur les existences, qui sortent d'elle. Je crois qu'il n'est rien de ce qu'un homme pense, dit ou fait qui ne contribue à faire penser, parler ou agir ceux dont il fera souche. Je crois que tout homme doit à ceux qui l'ont précédé et dont il est issu d'être ce qu'il est. Il n'est aucun de nous qui ne résume en lui les héroïsmes et les faiblesses, les aptitudes et les tares d'une longue série d'ascendants qui, soumis aux mêmes lois que nous, furent victimes de passions identiques. Comme ils ont lutté, souffert et résisté, nous luttons, souffrons et résistons; nous succombons comme ils ont succombé. La vie que nous tenons d'eux, c'est leur vie même qui, prolongée par delà leur mort, tantôt vaincue par le mal et tantôt maîtresse de

lui, continue un combat qui durera autant que l'humanité. Qui oserait dire ce qui est dans un homme ou dans une femme ? Des énergies sommeillent mystérieusement au plus profond de chacun des êtres vivants ; inconnues de lui, parfois le choc des circonstances les éveille et les ressuscite à nos regards étonnés. Un criminel naît de parents honnêtes ; un honnête homme de parents criminels. Une difformité, oubliée depuis des générations, reparaît chez un nouveau-né. Les maux ne meurent pas ; ils se prolongent dans la substance de l'espèce ; leur influence secrète domine et pousse, au gré des événements, comme de pitoyables fantoches, les marionnettes ridicules et orgueilleuses que nous sommes. La sagesse humaine peut atténuer l'effet des maux héréditaires, la prudence la plus attentive peut ne pas les écarter, les précautions les plus minutieuses ne pas les empêcher d'éclore ; les pires folies ne les font pas apparaître avec certitude. Si notre raison nous commande d'employer toutes nos forces à les dominer, nous ne devons pas oublier qu'ils ne cessent pas d'être en nous ! Dans la suite des temps, au cours des siècles écoulés, il n'est pas une famille qui n'ait subi les atteintes des pires maladies ; il n'est pas une

tumeur dont n'ait pâti certains de nos ancêtres ; il n'est pas de poison qui n'en n'ait souillé et imprégné d'autres. En naissant, tout homme porte, en quelqu'un de ses organes, l'ébauche de la lésion dont, — à défaut d'accidents qui le briseront par hasard, — il mourra, après un temps si long parfois, que sa longévité deviendra une cause d'étonnement et d'envie. Tous, nous avons en nous les germes latents des fléaux héréditaires. Et la pure jeune fille que tu aimes recèle peut-être en son corps charmant plus d'atavisme dangereux que tes enfants ne te devront d'hérédité redoutable. (C).

Oh ! je sais bien qu'on a proposé d'appliquer à l'homme les méthodes qui, par l'effet de croisements judicieux, permettent d'obtenir de bons chevaux de courses, de fins limiers ardents à la chasse, des béliers aux facultés exceptionnelles. Ainsi, par le choix habile d'époux doués des qualités physiques les plus évidentes, voudrait-on créer une race d'hommes parfaitement belle et forte et sans doute.... idéalement bête, car les avantages de l'esprit sont d'essence trop subtile pour être appréciés convenablement par les promoteurs de cette œuvre que leur outrecuidance proclame philanthropique. Gageons que, sous l'in-

fluence des lois qui régissent la réapparition des caractères ancestraux, il ne tarderait pas à sortir du groupe sélectionné quelque avorton bien laid et plein de talent. La nature aurait tôt fait de se jouer de la niaise tentative de ces novateurs piteux dont l'ostracisme farouche tenterait, par des mesures savamment concertées, au moyen d'entraves légales, d'enlever aux chétifs, aux héréditaires, aux malingres, à tous ceux qui paraissent n'être pas de santé parfaite, la faculté d'être des hommes. Qui donc oserait doser la quantité de mal qui est en nous ? Pourquoi repousser tel qui paraît malade et dont les enfants seront de belle venue et agréer tel autre dont la robustesse voile, d'apparences rassurantes, de ces défauts cachés, que les investigations les plus choquantes des savants sont impuissantes à déceler. Quel orgueil et quelle folie que s'insurger contre la loi naturelle de la multiplication des êtres. Notre patrie compte-t-elle trop de défenseurs ? Quel médecin signerait sans se déshonorer à ses propres yeux, ce certificat d'aptitude au mariage, que, pour le triomphe des perversités et pour la mort de la race, d'aucuns ont préconisé et dont le projet sourit à la crédulité d'ignorants, dupés par des cuistres mal barbouillés de science ?

Le mal est en nous, René. Si pure et si sainte soit-elle, il n'est pas un mal, qui, à l'un des moments de l'existence d'une famille, n'ait imprimé sur elle une trace parfois indélébile. La prodigieuse vitalité de la cellule vivante semble absorber, éteindre, dévorer le mal ; souvent il subsiste, pareil au feu qui couve sous la cendre. Trois, quatre, dix générations sont épargnées et voilà que la malformation oubliée, la tare que l'on croyait anéantie, soudainement, reparaissent. Il en va de même chez les animaux, il en est de même pour les plantes.

Dernièrement, dans la capitale de l'un des grands pays de l'Europe, je rencontrai un jeune homme que sa naissance destine à régner. C'est un superbe jouvenceau, alerte, robuste, rompu à tous les sports et dont l'entrain infatigable se joue des épreuves de la vie militaire. On vante son endurance et l'on cite des traits de sa bravoure et de sa force. Sa vive intelligence fait l'admiration des hommes d'état ; la bonté de son cœur est connue de tous. Il promet d'être un homme accompli ; il est doux, élégant et fin comme toi, René, et, comme toi, il serait loyal si, destiné à devenir un grand politique, on ne le dressait attentivement au mensonge et à la four-

berie. C'est un des êtres les plus séduisants qui se puisse voir ; c'est un plaisir d'admirer l'aisance et la grâce de ses mouvements, la douceur pénétrante de ses yeux clairvoyants. Peu de créatures sont aussi belles, aussi vigoureuses, aussi saines ; et cependant, René, au cours de l'histoire, minutieusement enregistrée par les chroniqueurs, de ses ancêtres princiers que de débauchés, que de criminels, que de malfaiteurs, que de..... malades ont terni, de l'éclat fâcheux de leur mémoire exécrée ou..... honnie, les fastes de l'altière lignée. Ces criminels, ces débauchés, ces... malades ont fait cet admirable enfant, René.

RENÉ

Bah ! quelques grands seigneurs et, peut-être, des valets ont aidé à la tâche.

JEAN

Peste, mon ami René, je ne te savais pas irrévérencieux à ce point et je ne croyais pas que tu fisses, aussi allègrement, bon marché du respect que l'on accorde aux bergers de ces troupeaux, toujours bêlants et toujours grugés, que sont les peuples. Mais, dis-moi, les grands seigneurs et les valets qui firent chanceler, tu l'affirmes, la

vertu de tant de nobles dames, penses-tu qu'ils furent exempts des vices et des... tares que l'on reconnût à leurs maîtres ?

Le mal est universel, René, et l'égoïste qui prétend n'en pas prendre sa part, n'en préserve pas ses enfants. Le mal est en nous ; il est en chacun de nous et chacun de nous doit, à la fois, l'accepter avec résignation et le combattre avec vaillance. On prétend le chasser ? Qu'au prix d'une séquestration ignominieuse, on parvienne, pour préserver le plus grand nombre, à le parquer en quelques uns ; il gagnera en force ce qu'il aura perdu en étendue ; puis, tôt ou tard, il franchira les fragiles barrières que la prévoyance impuissante des hommes lui aura opposées ; il se répandra comme une traînée de poudre et ses effets seront d'autant plus pernicieux que l'organisme humain sera déshabitué de lui. Ton mal, René, ce mal dont on ne prononce pas le nom, ce mal dont on parle — quand on ose en parler — avec le secours prudent de termes voilés ou convenus, sais-tu que ce mal va déclinant ? Des fléaux héréditaires, dont je viens de te rappeler l'influence occulte et parfois soudainement mortelle, sais-tu qu'aucun ne s'est comme lui affaibli au cours des

siècles ? Sais-tu qu'il ne ressemble pas aux autres, qu'il n'en est pas dont nous puissions mieux déceler la présence, surveiller l'évolution et prévenir les suites ? Sais-tu que les remèdes ont sur lui un empire singulier ? Des maux que nous portons en nous, sans même connaître qu'ils sont en nous, sais-tu que la plupart sont autrement redoutables, qu'ils occasionnent des désordres plus étendus, le sais-tu ?

J'ai connu un homme qui ne t'eut pas donné sa fille, René ; le sot prit pour gendre un rhumatisant dont le cœur en piètre état ne tarda pas à faiblir et qui succomba à des œdèmes répugnants, laissant des enfants chétifs. Une femme qui n'eut pas voulu de toi pour mari, épousa un homme de santé resplendissante ; c'était un cancéreux ; son estomac se prit à refuser les aliments ; il mourut de faim. Semblables à des aveugles qui se heurtent aux arbres d'un chemin, nous subissons, et sans même pouvoir discerner de quelles causes elles proviennent, le choc des calamités ancestrales. La faiblesse de notre esprit nous fait craindre un mal, que des soins attentifs permettent généralement de contenir et de rendre bénin et nous ne nous inquiétons pas des prédispositions les plus

fâcheuses que, sans le savoir, nous apportons en naissant.

Laisse-moi le dire encore : nulle maladie, plus que celle dont tu es atteint, ne doit encourager nos espoirs ; par une heureuse singularité, qui fait d'elle une exception, elle a épuisé lentement ses forces sur les générations qu'elle a successivement touchées et dont aucune n'échappa entièrement à son venin. D'autres maux héréditaires nous laissent désarmés et impuissants ; nul n'est assuré de se soustraire à leurs atteintes ; inaccessibles aux plus puissants de nos procédés d'observation, ils sommeillent sournoisement dans la profondeur de nos organes et les malheurs, que nous leur devons, fondent sur nous à l'improviste. Loin de s'atténuer, ils reparaissent dans l'espèce toujours semblables à eux-mêmes. Il en est, mon cher René, dont l'apparition sonne inévitablement le glas de celui qui en est porteur ; ils ne laissent pas d'espoir ; aucun traitement ne permet d'en retarder l'évolution fatale ; il s'en trouve de si atrocement douloureux que l'homme le plus cruel et le plus endurci hésite à les souhaiter au pire de ses ennemis. Crois-moi, René, nos moyens d'action contre ton mal sont des plus efficaces ; de siècle en siècle, il faiblit et

perd de son acuité ; les observations consignées par les médecins des temps passés en font foi avec la dernière évidence. Ses atteintes, le plus souvent maitrisées, sont de moins en moins dangereuses, de moins en moins virulentes. Nous devons cet allègement de souffrances aux luttes que lui firent subir ceux qui vinrent avant nous dans la vie ; nous le devons à leurs efforts pour aider aux résistances infinies de la nature humaine ; nous le devons à la vie elle-même, qui ne cessant de réagir contre les éléments qui la diminuent et qui l'oppriment, n'oppose à nulle maladie, plus qu'à celle qui fait ton tourment, la puissance éternelle de ses vertus réparatrices. Comme un fleuve se charge, à la traversée d'une ville, de scories qu'il engloutit, dissout, charrie et rejette parfois au loin jusqu'à ce que, régénérées par la lumière et par l'air, ses eaux, moins pures cependant qu'à leur source, ne conservent plus que des vestiges inoffensifs des déchets, qui les avaient corrompues,— de même la vie, par les âges, au travers des générations, amasse puis élimine, détruit lentement, par des efforts successifs et souvent discontinus, le poison dont, par le seul fait qu'elle est, elle n'a pu éviter la souillure. Inlas-

sables, les activités secrètes de nos organes mènent, pour anéantir le venin, un combat incessant. Sur la trame inusable de cette même force qui, de l'ancêtre le plus reculé au rejeton le plus lointain, anime tous les êtres d'une même descendance, chacun laisse la marque d'une influence d'autant plus bienfaisante qu'il a fait preuve de plus de courage et de ténacité. L'homme n'est qu'un moment de la vie de sa race, son énergie un temps de la bataille. Le poison, qui est dans tes veines, se trouve, à dose infinitésimale parfois, dans celle de tous les hommes. Va, il n'a guère épargné de sangs. Qu'elle soit de sang royal, de sang noble ou de sang roturier, quelle créature serait assez dénuée de raison pour prétendre que nul des siens ne lui a payé quelque tribut depuis l'époque lointaine où, tellement oublié qu'ils le tinrent pour nouveau, il fondit sur nos Pères qui, moins timorés que nous, l'accueillirent par des couplets et par des épigrammes. Aux désastres d'antan ont fait suite des accidents de moindre gravité. Le mal et la vie ont fini par aller de pair. La vie a usé le mal. Ce mal, dont tu crains les conséquences pour ceux qui naîtront de toi, sera un jour vaincu. Il s'efface jusqu'à dispa-

raître. Parfois il ne subsiste en nous que suffisamment pour nous préserver de lui-même. On l'ignore et il protège. On s'en croit exempt et c'est à lui qu'on doit l'immunité. Si d'aucuns, plus heureux que toi, demeurent indemnes de ce mal méprisé ; si d'autres — et peut-être es-tu du nombre — sont, en quelque mesure, garantis des désordres qu'il peut occasionner, c'est que ses attaques sont moins violentes qu'elles le furent jadis et c'est aussi parce que la souillure des ancêtres a enlevé aux descendants la faculté d'être souillés. Redoutable aux aïeux il n'est plus, pour les arrières petits-enfants, qu'un inconvénient léger et supportable ; peut-être même leur vaut-il un avantage, puisque, par un effet comparable à celui de la vaccination, il paraît les sauver parfois d'une atteinte nouvelle. Le mal du passé garde du mal à venir.

RENÉ

A t'en croire, Jean, il serait d'un bon père de famille de contracter cette maladie puisqu'au dépens de sa propre santé il en préserverait ses descendants. Avoue que l'intérêt que tu me portes influence ton raisonnement et qu'il te rend paradoxal.

JEAN

Paradoxal ! Voilà le mot horrible prononcé. Je ne l'attendais pas sur tes lèvres, René, car il est celui des envieux et des sots. Je te le pardonne parce que tu es amoureux et parce que des scrupules excessifs te font considérer comme un devoir de parler contre ton intérêt. Qu'importe les opinions des hommes ? A quelles erreurs ridicules n'ont-ils pas donné créance ? Sur cent hommes, quelques-uns seulement, — quatre ou cinq peut-être, — sont capables de penser par eux-mêmes. Les autres, troupeau docile et stupide, acceptent volontiers les opinions toutes faites, fussent-elles inexactes ; elles sont commodes ; elles remplacent l'observation et le raisonnement ; elles paraissent des idées, ce sont souvent des fantômes ; elles sont puissantes parce qu'il est plus aisé de les adopter que de s'en faire de personnelles et d'exactes. Le faux baigne le vrai et rien n'est plus rare que le sens critique ; l'homme qui en est dénué pêche au hasard, dans l'immensité des connaissances communes des vérités, et des erreurs qu'il fait siennes ; il croit avoir des pensées, il vit de celles des autres. Ainsi ressemble-t-il à certains qui préfèrent à l'amour d'une belle

les caresses que tout passant peut acheter. Tu es de culture trop étendue et de sens trop subtil pour qu'il me soit nécessaire de te rappeler ce que mérite la haine imbécile du vulgaire pour tout ce à quoi son esprit n'est pas habitué. Il poursuit avec acharnement quiconque, dans l'intérêt de ses semblables, entr'ouvre, à leurs yeux myopes, le trésor des conquêtes nouvelles. Les sarcasmes jaloux flagellent, impitoyables, le sasavant, le philosophe, l'inventeur, le poète, l'homme de bien. Combien de ceux-ci sont tombés sur la route meurtris, sinon martyrisés, pour avoir voulu ajouter à la science et au bonheur des hommes. Le cas de Galilée n'est-t-il pas, à la fois, un exemple à jamais mémorable de l'éternelle dignité, de l'audace infatigable de la pensée humaine et le témoignage le plus exécrable de l'éternelle bassesse de l'humanité. Toute œuvre nouvelle, toute idée originale sont, à leur éclosion, traitées de paradoxales ; elles ne parviennent à s'imposer qu'au prix des sacrifices les plus pénibles, après des batailles acharnées, en dépit d'hostilités tantôt lâches et tantôt cinglantes. La haine et l'envie sont la rançon que la sotise prélève sur le talent. Mais calomnies et persécutions n'ont qu'un temps. La vérité finit par

triompher. D'abord paradoxale, la conception neuve, libérée des entraves qu'on lui opposait, dégagée du ridicule sous lequel on cherchait à l'étouffer, demeure victorieuse et conquiert le monde. Le paradoxe est le crime du jour et la vérité du lendemain.

Quelle croyance, dis-moi, mérite davantage le mépris que cette croyance, commune aux gens de nos pays, qui fait d'un mal immérité le synonyme de honte et d'infamie? Si la honte doit échoir à quiconque a couru le risque de le contracter, dis-moi, combien méritent d'être épargnés? Et, parmi ceux qui jugent sévèrement d'infortunés malades, combien ne doivent pas à leur vertu d'avoir été protégés et combien d'autres, que leurs excès destinaient à être ses victimes les plus pitoyables, sont devenus, préservés par leur chance, les plus rigoristes des censeurs? Dans quel esprit de mauvais prêtre ou de laïc sournois est née l'idée infâme qu'un mal peut-être honteux et quels masques hypocrites jetèrent en pâture à l'insondable pharisaïsme des foules, le sophisme avilissant, plus honteux mille fois que la faute qu'il prétend flétrir?

Si la faute fait le mal et si la honte doit s'attacher au mal venu de la faute, si toute faiblesse

mérite la honte, soit ; honnissons chacunes d'elles; fermons nos cœurs à la pitié. Honte au gourmand qui mange trop et dilate son estomac. Honte au buveur qui rend ses artères semblables à des tuyaux de métal. Honte aux débauchés dont les orgies, souvent secrètes, affaiblissent le système nerveux et détériorent le cœur ou les poumons. Honte au travailleur lui-même qui, dans le but grossier d'augmenter ses richesses ou son influence, surmène son cerveau et ses yeux, devient chauve pour avoir trop pensé et, parce qu'il a laissé en friche ses richesses musculaires, succombe à la neurasthénie. Honte encore à l'héréditaire qui, né de parents paresseux et corrompus, apporte en venant au monde, l'aptitude aux fautes de ceux qui l'engendrèrent. Honte à tous, honte à toutes les faiblesses, honte à tous les péchés, à toutes les fautes, à toutes les tares, à tous les excès. Honte à la moindre des malformations, car est-il de malformation qui ne reconnaisse pour cause plus ou moins lointaine un excès ou une faute ? Mais non pas honte seulement pour le mal auquel s'expose dans leur jeunesse, l'immense majorité des hommes ; non pas honte pour une maladie à laquelle aucune créature humaine ne peut avoir l'absolue certitude d'échapper puisque le

contact banal d'un objet quelconque peut la donner au plus innocent des enfants, à la plus chaste des femmes. Il est de grandes dames, parmi les plus hautaines et les plus méprisantes, dont elle imprègne l'organisme, — sans qu'elles s'en doutent..... Parfois, il serait bien difficile de discerner si la source à laquelle certaines l'ont puisée était, ou non... impure.

Impuissants à doser le mal, incapables d'en connaître l'origine avec précision, ignorants des intentions et des actes de nos semblables, faisons mieux que flétrir des malades ; répudions hardiment l'orgueil insensé qui nous aveugle et condamnons plutôt la honte que ce à quoi la méchanceté des hommes prétend l'attacher. Bannissons, sans hésiter, tout ce qui peut fermer notre esprit à la justice et à la bonté. Honte à la honte elle-même et que maudit soit l'anathème qui, semant partout discordes et suspicions, scelle le secret douloureux sur la bouche du fils ou de l'époux malades et les prive des soins et du reconfort dont ils ont besoin.

Bonnes gens qui ne savez pas et qui croyez sur la foi de gens qui ne savent pas plus que vous ; bonnes gens, trompés par des savants pleins de trop de vanité et dupés par des hypocrites sans

entrailles, ne vous mêlez pas de juger vos frères. Savez-vous ce que, vous-mêmes, vous valez, de quelles fautes l'intérêt ou le besoin peuvent vous rendre coupables et quels poisons latents dorment en vous? Avant d'accabler les misérables, calculez vos propres faiblesses, avant de jauger votre voisin, vérifiez vos mesures et ne pesez pas ses mérites au poids de vos erreurs, de votre ignorance et de vos préjugés!

RENÉ

Il faut compter avec les préjugés, mon cher Jean. Ils ont un crédit dont le sage ne doit pas dédaigner la force.

JEAN

Les préjugés! Te souviens-tu de nos promenades dans cette radieuse Algérie dont, comme moi, tu admirais tantôt les immensités vides et baignées de lumière, tantôt les rudes montagnes pleines d'inconnu et tantôt les sites pittoresques semés de gourbis sombres, de minarets coquets et de maisons plates, éclatantes de blancheur? Te souviens-tu de ces tribus qui, à la façon des

Anciens, nous accueillaient comme des envoyés de Dieu, car, pour les musulmans, l'hôte est divin et le respect qu'on lui témoigne est un hommage sacré. Il était de ces tribus que ton mal a touché et nul de ceux qui les composaient n'y avait échappé. Tous, femmes, enfants, vieillards ou guerriers pleins de force en portaient des marques non équivoques. Les lésions de ces gens sont parfois si étendues et si profondes qu'elles étonnent les médecins venus d'Europe ; ce n'est que dans de vieilles chroniques, écrites depuis plusieurs siècles, qu'il s'en trouve dépeintes d'aussi graves. Nous eussions bien étonné ces Arabes, René, si nous leur avions dit que les Européens tiennent pour méprisable la maladie qui les ronge. Eux ne s'en préoccupent pas ; elle ne dérange pas leurs projets de mariage. Croyants très convaincus, ils aiment le Coran ; leur vie en est comme un reflet, comme une émanation. Pas plus que l'Evangile, pas plus qu'aucun autre code religieux, le Coran n'inculque le mépris de ton mal. Confiants dans la sagesse d'Allah, les musulmans vivent et meurent imprégnés du poison dont la force accumulée des générations aura raison, à la longue ; leurs descendants finiront par le dévorer ; les soins que l'on donne

désormais aux indigènes, les enseignements dont on commence à les éclairer ne seront pas sans les aider. En attendant ils sont heureux. Ils profitent avec sagesse des bienfaits de la vie. Ils passent sur terre, sachant mieux que nous, retenir le bonheur. Ils ne sont pas exempts de préjugés. Comme à nous, il leur advient de juger avec légèreté. L'affection dont tu souffres, René, souviens-toi comment ils la nomment. Elle n'est pas infamante à leurs yeux ; nulle idée de honte ne s'attache à elle. Ils la considèrent comme honorable. Ils l'appellent le mal royal, la maladie du Sultan. Les préjugés, René, expirent à la frontière des Etats. Ne pas les combattre est un manque d'énergie, leur sacrifier son bonheur, une lâcheté.

Vienne donc celui qui combattra le préjugé qui se dresse contre toi. Travailleur modeste, personnellement désintéressé dans le débat, peut-être sans talent et sans forces, nous pardonnerons à sa maladresse par égard pour son courage ; dans la mesure de notre pouvoir, dans la sphère de notre influence, nous le soutiendrons ; nous mènerons avec lui le bon combat ; nous l'aiderons. Avec lui, nous tâcherons de répandre les vérités que chacun doit connaître et que les femmes

elles-mêmes ne peuvent ignorer, sans risquer de faillir à leurs devoirs d'épouses, à leurs devoirs de mères.

Les femmes, — quand elles savent, — sont courageuses et fortes ; elles pardonnent, elles luttent et l'on assure que le préjugé maudit a sur leur esprit un empire moindre que sur celui des hommes. Mieux que le nôtre, leur cœur s'ouvre au besoin pieux de secourir et de consoler. Ton mal n'est qu'un mal entre tous les autres. Il en est tant ! Pourquoi celui-là seul n'éveillerait-il que colère et dégoût ? Pourquoi, seul de tous, n'obtiendrait-il pas de pitié ? Ne sommes-nous pas tous des hommes, pétris de la même matière, doués des mêmes instincts, soumis aux mêmes fléaux ? Un lien puissant ne nous unit-il pas les uns aux autres dans la joie et dans le malheur ? Devant le spectacle de la mort, après les deuils inattendus contre lesquels notre raison se révolte, en présence des catastrophes qui parfois fauchent, entières, d'innocentes populations — ou seulement en face de la souffrance d'un jeune enfant, auquel un mal immérité fait verser ses premiers pleurs, ne subissons-nous pas, tous de même, la révélation angoissante de notre commune et pitoyable faiblesse ?

Semblables aux autres hommes, exposés à toutes leurs épreuves, n'éprouvons-nous pas d'attachement pour eux ? Leurs peines ne sont-elles pas les nôtres ? Leurs misères ne nous arrachent-elles pas de gémissements et leurs douleurs de cris ? Les maux sont sur nous. A tour de rôle, tous, nous sommes frappés. Le mal est incessant ; il est éternel. Jouets du sort, notre ressource la plus précieuse et la plus douce est d'opposer au mal, au mal infini, au mal inlassable, au mal inéluctable, le faisceau étroitement noué de nos espérances confondues, de nos souffrances mêlées, de nos mains solidement unies. Que l'ostracisme qui prétend te frapper soit à jamais honni ! Prenons courageusement du mal la part qui nous échoit. N'aggravons pas, par notre égoïsme, les maux héréditaires et n'insultons pas au droit d'une solidarité sainte en leur abandonnant, pour nous en préserver, quelques-uns de nos frères. Arrière les sottes jalousies et les mépris insultants; arrière le préjugé néfaste et gros de périls à venir. Que les hommes puisent, dans l'affection des hommes, le courage de souffrir et de se résigner ; que les moins éprouvés, que les plus vertueux donnent l'exemple de la bonté et de la justice. Nous ne savons pas s'il existe un Dieu; nous

ne savons pas si nous avons une âme ; nous ne savons pas si la mort ne détruit pas entièrement tout ce qui est en nous de pensée et de conscience et si le mystère de la tombe cache autre chose que le vide et l'épouvante d'un néant éternel, mais, tous, nous sentons la douceur d'aimer nos frères. Que l'on appelle cela fraternité, altruisme ou de toute autre façon, qu'importe ! Nous devons satisfaire au penchant qui nous attire vers nos semblables comme nous satisfaisons à notre faim et à notre soif. Par les chemins obscurs et semés d'embûches nous devons aller, compagnons dévoués et charitables, en prenant notre lot dans les misères de tous et le soulagement qui leur vient de nos sacrifices fait le charme le plus doux et le plus consolant du voyage, plein de dangers, qu'on appelle la vie.

RENÉ

Plus que la crainte de désastres hypothétiques et lointains, plus que celle d'un préjugé sans doute trop sévère, le respect que je me dois s'élève contre mon amour. Jusqu'à mon dernier souffle, ne restâ-t-il que cela de bon en moi, le sentiment de l'honneur ne cessera de me régir. Ma loyauté

ne s'éteindra qu'avec ma vie. Jamais, entends-tu, jamais, la flétrissure dont je suis marqué fut-elle imméritée, jamais, je ne donnerai à celle que j'aurais jugé digne d'être ma femme, au lieu de l'époux qu'elle croirait sans tâche, le réprouvé que je suis. Jamais je ne conduirai à l'autel une enfant, ignorante de ce qui est, ignorante de ce dont je ne puis l'avertir. Jamais, jamais, sans m'avilir, sans devenir à mes propres yeux le plus misérable des hommes, jamais, je ne mettrai dans les mains félonnes d'un fiancé sans franchise et sans délicatesse, la main innocente d'une jeune fille qui ne sait pas mon mal et ne peut le savoir.

JEAN

Hélène sait ton mal.

RENÉ

Oh ! Jean.

JEAN

Hélène sait ton mal. Entre elle et moi, vois-tu, sans qu'il soit besoin de mots pour nous comprendre, sans que rien ait été dit qui la puisse expliquer, une entente tacite ne laisse point de

mystères. Cette faculté de deviner les pensées l'un de l'autre, nous la devons à l'ardente affection que, l'un et l'autre, nous te portons. Hélène n'est pas de ces poupées mondaines, à cervelle d'oiseau, dont la banalité des flirts réticents émoustille d'agaceries perverses des curiosités trop précoces ; ce n'est pas non plus un de ces mannequins étriqués et rigides, comme en font tant de couvents, qui dissimulent une âme pleine de secrets sous les dehors mensongers d'une bégueulerie dévotieuse. C'est une intelligence noble, un esprit droit qui discerne, sans fausse honte et sans effroi, ce que la vie présente de bon et de néfaste à des yeux largement et franchement ouverts ; c'est un cœur accessible à toutes les pitiés, sensible à toutes les douleurs. Aux côtés de son père elle a connu bien des maux, pansé bien des plaies, entrevu bien des misères. Elle t'aime ; elle est intelligente autant que bonne, perspicace autant qu'aimante. Elle ignorerait ce que son affection pour toi lui fait certainement envisager comme un devoir de connaître ! De ses souvenirs, de ses lectures, des enseignements du docteur Beyrnedotte elle n'aurait rien retenu ? J'en ai la certitude, René, je le sais, je le sens ; Hélène sait ton mal. Sans que

rien de vil, sans que rien de fâcheux ait, si peu que ce soit, effleuré l'esprit de cette vierge adorable, (1) elle sait de toi plus que tu n'en sais toi-même; l'instinct de son cœur affectueux a, dès longtemps, trouvé les vérités salutaires qui ont échappé à toute la science de son père.

RENÉ

Ecoute, Jean, si tu ne t'abuses pas... Puisque tu me parles ainsi... Si tu crois vraiment qu'Hélène pourra apprendre et pardonner... Puisque toi, l'ami raisonnable et dévoué, tu estimes que le bonheur auquel toute mon âme aspire n'est pas chimérique, qu'il ne m'est pas interdit de l'atteindre, je ferai, pour le conquérir, tout ce qu'il m'est possible de tenter sans manquer à la prudence, sans forfaire à l'honneur et à la loyauté. Je m'éloignerai, René, et pour longtemps. Au retour, si Hélène ne m'a pas oublié...

JEAN

Elle ne t'oubliera pas ; elle est de celles qui ne se reprennent pas quand elle se sont données.

(1) *Variante :* Ait, si peu que ce soit, effleuré l'esprit chaste de cette vierge, elle sait de toi, etc.

RENÉ

Eh bien, s'il en est ainsi, si elle est demeurée fidèle à mon souvenir, si elle m'aime, Jean... quand je reviendrai, toi, mon bon Jean, toi qui trouves les mots nécessaires pour expliquer ce qu'il est si difficile d'expliquer, toi, le meilleur des frères et le plus habile des avocats, je te chargerai de fléchir son père. Et puisque tu prétends qu'elle et toi vous vous entendez si bien, à elle aussi tu parleras, Jean, et si... sachant... ayant compris... elle consent, eh bien, Jean...

JEAN

Eh bien ?

RENÉ

Eh bien, je te dois la vie ; je te devrai le bonheur.

JEAN

Espère, René ; l'avenir prouvera que je t'ai bien conseillé. Dans quelques mois, lorsque...

(On entend la corne d'une bicyclette).

Mais, qu'est ceci ? Il me semble reconnaître la silhouette désinvolte de Paul de Pontcontroguy.

RENÉ

C'est bien lui. Il nous a vus, Il vient à toutes pédales. Que nous veut-il ?

Paul de Pontcontreguy arrive à bicyclette ; il saute en bas de sa machine et se dirige vers les deux amis.

SCÈNE III.

René, Jean, Paul.

PAUL *haletant.*

Ah, Messieurs ! Bonjour. Vous savez la nouvelle ? Non ? C'est étonnant. Elle vient d'arriver. Elle révolutionne le cours et la plage. La ville en est pleine. Les gazettes publient des éditions spéciales.

RENÉ et JEAN.

Qu'est-ce donc ?

PAUL

Le *Saint-Sauveur*, Messieurs... le *Saint-Sauveur*... le *Saint-Sauveur* revient ; dans quelques jours il sera à Brest.

RENÉ, *anxieusement.*

Le docteur Beyrnedotte ?

PAUL

Non, Messieurs. Hélas ! C'est affreux ! Pas de docteur. Resté là-bas, dans les glaces. Perdu. Mort comme les malheureux Suédois. Son cadavre et celui d'Yves, son fidèle marin, tombés dans le fond d'un gouffre. Leurs vêtements seuls retrouvés. Quel horrible malheur ! J'ai demandé où étaient ces dames. Elles ne savent pas. Elles font leur promenade habituelle. Je vole sur leurs traces. Il ne faut pas qu'elles apprennent par le hurlement des crieurs de journaux ou par la compassion indiscrète d'un passant. Je cours les prévenir... oh! avec des ménagements.

(Il saute sur sa bicyclette et va, à toute vitesse, dans la direction prise par Hélène et par sa mère.)

RENÉ

Arrêtons-le, Jean. Arrêtons-le. Cet insensé va les tuer.

RENÉ et JEAN *appelant.*

Holà ! Hé ! Hé! Hohé ! M. de Pontcontroguy. Pontcontroguy. Holà ! Arrêtez-vous ! Halte ! Halte ! Arrêtez !

JEAN

Autant tenter d'arrêter un cheval dans le plein élan de son galop ou la tempête dans une pleine dénudée.

(Ils se portent vers le fond de la scène et suivent Paul du regard.)

RENÉ

Regarde ; il les rejoint ; il leur parle. Hélène étend les bras. Ah ! mon Dieu! elle tombe.

JEAN

Vite, vite. Courons.

(Ils disparaissent en courant).

SCÈNE IV.

René, Jean et Paul reviennent portant Hélène inanimée. Madame Beyrnedotte en pleurs les suit.

Madame Beyrnedotte, René, Jean et Paul.

JEAN

Doucement. Etendons-la sur le sol. *(Ils étendent Hélène sur le sol).* La tête basse. Encore

plus basse. *(A René)* Ne vois-tu pas que le sang n'arrive plus au cerveau et que son visage est tout pâle? Il faut mettre la tête un peu plus bas que le reste du corps.

MADAME BEYRNEDOTTE, *agenouillée près d'Hélène.*

(Levant les bras vers le ciel.) Mon Dieu, ne prenez pas, dans la même journée, mon mari et ma fille.

JEAN

Soyez sans crainte, Madame. C'est un simple évanouissement que quelques soins vont dissiper.

RENÉ, *à Paul.*

Misérable! voilà votre œuvre. Allez vite et ramenez du secours.

(Paul saute sur sa machine et disparait.)

JEAN

Pauvre enfant! Il est cruel de la tirer de cet état d'inconscience et de lui rendre la faculté de souffrir. Pourtant nous ne pouvons la laisser ainsi. Il faut faire cesser cette syncope qui, en se prolongeant, pourrait devenir dangereuse. Aide-moi, René. Nous allons recourir à des pra-

tiques dont il serait criminel de ne pas savoir faire usage.

RENÉ

Tu la sauveras, Jean. Je t'en supplie.

JEAN

Aide-moi. Délaçons-là. (*Ils la délacent*). Maintenant fais comme moi. (*Ils s'agenouillent tous deux, chacun d'un côté d'Hélène*). Imite tous mes mouvements. Prends un de ses bras. Bien. Appuie-le sur son corps comme je fais de mon côté. Très bien. Elève-le au-dessus de sa tête, lentement, en même temps que moi, par un mouvement large, très ample. Très bien. Faisons maintenant le mouvement inverse et ramenons les bras sur la poitrine. Règle-toi bien sur moi. Parfait. Recommençons. (*Ils continuent de pratiquer la respiration artificielle*). Encore. Encore. Pas trop vite. Pas trop vite. Il faut que cette respiration artificielle s'effectue selon le rythme normal de la respiration paisible d'un homme au repos. Bien. Pas si vite. Plus doucement encore. Sois sans inquiétude. Ce que nous faisons remédie parfaitement à l'absence d'un médecin. D'ailleurs si cette méthode reste sans effets, nous en emploierons une autre, tout aussi simple et

qu'il est tout aussi indispensable de connaître : après avoir ouvert sa bouche avec précaution nous ferons, toujours avec lenteur, des tractions rythmées de la langue.

RENÉ

Je t'admire de savoir ces choses ; je t'en aime davantage et t'en suis profondément reconnaissant.

JEAN

Aucun homme de cœur ne doit ignorer ces procédés. Il suffit, pour les apprendre, de quelques minutes d'attention et tu vois qu'ils permettent de secourir ses semblables et quelquefois de leur sauver la vie. Cette fois nous n'aurons fait qu'aider légèrement la nature. Vois, la respiration reprend doucement. Arrêtons-nous, René. (*Jean se relève, puis il se baisse de nouveau et tâte le pouls d'Hélène*). Le pouls est revenu, un peu faible encore, mais régulier. Ce malaise était sans gravité. Le corps a ployé sous le poids du chagrin, mais, comme il est jeune et sain, il n'a pas tardé à réagir. (*Il tâte de nouveau le pouls d'Hélène ; à René toujours agenouillé :*) Relève toi, René. (*René se relève*). Ses yeux vont bientôt s'ouvrir. Elle va recouvrer le sentiment

et avec lui, hélas, la notion du terrible malheur. Ecartons-nous ; notre présence, en un pareil moment, pourrait être inopportune.

(*René et Jean s'éloignent d'Hélène et restent au fond de la scène*).

HÉLÈNE

Elle revient lentement à elle et regarde devant elle, les yeux égarés. Elle passe, à plusieurs reprises, les mains sur son visage, se relève un peu — puis, doucement : Mon Père !.... Mon Père..... (*Avec un cri déchirant*). Mon Père.... Oh ! mon Père..... (*D'une voix entrecoupée de sanglots*). Oh ! quel affreux malheur ! Oh, mon Père, mon Père, est-ce bien vrai que je ne vous reverrai plus ? (*Elle se relève lentement sur les genoux*). Mon Père.... mon bon Père.... Oh, mon Dieu, mon Dieu que vous êtes terrible ! Mon Père, je ne vous reverrai plus ; je ne reverrai plus vos traits chéris, je n'entendrai plus ta voix adorée. Mon Père, mon bon Père, pourquoi nous as-tu quittées ? (*Elle sanglotte*). Nous t'attendions avec tant d'impatience ! Nous t'eussions accueilli avec tant de joie ! Mon Père, pourquoi n'as-tu pas eu pitié de nous ? Là-bas... là-bas... dans les glaces... comme tu as du

souffrir... si loin de nous. Et personne n'a pansé tes blessures, personne ne t'a soutenu ni consolé, personne n'a fermé tes yeux... Là-bas... avec Yves.... tous deux seuls.... les autres, au loin, sur le navire.... Mon Dieu, Mon Dieu... ayez pitié de nous. En pleine joie,... en pleine espérance,... apprendre ainsi.... par un indifférent. Nous, à qui chaque minute écoulée apportait le bonheur de savoir ton retour plus prochain. Ta fille, ta petite Hélène qui t'aimait tant, tu ne la reverras plus (*elle laisse tomber la tête en sanglotant*)... jamais.... jamais.... jamais.... jamais plus.... jamais plus.

Oh! comme ils sont rapides les moments de bonheur! Ta vie a passé si courte parmi nous! quand,toute petite,je me blotissais dans tes bras, tu m'embrassais et je t'aimais... je t'aimais... hélas ! hélas! jamais plus... jamais plus...; mon père pourquoi nous as-tu abandonnées? *(elle sanglotte désespérément).*

Et maintenant nous sommes seules sur la terre, seules sans force, désespérées, sanglantes, ma mère et moi sans toi, sans soutien, sans guide, sans ton amour qui nous remplissait de courage et de joie. Toutes seules,sur la route vide et triste

si malheureuses, si désolées! Mon Dieu, pourquoi nous l'avez-vous enlevé?

Pourquoi nous avoir quitté une fois encore pour ce voyage? N'étais-tu pas bien au milieu de nous, Père adoré? Ne t'aimions-nous pas, ne te chérissions-nous pas? Pourquoi n'avoir pas ici continué de vivre et d'aimer? Pourquoi n'avoir pas laissé la vie lentement s'adoucir et faiblir sous le poids des années? Pourquoi n'avoir pas attendu, dans ta maison, au milieu des tiens, la vieillesse paisible? Et quand plus tard, beaucoup plus tard, dans un temps bien long, bien long, tu aurais eu fini d'accomplir ta destinée, alors pieusement, doucement, tes chères mains entre les nôtres, après nous avoir dit encore que tu nous aimais et que tu nous pardonnais, tu serais allé...

Et brutalement tu es parti, sans un adieu, sans un mot, sans qu'une fois encore nous puissions voir, oh rien que voir, voir seulement ton visage. Mon Père, mon Père ne nous abandonne pas. Du haut des Cieux, veille sur nous, aime-nous, protège nous.

(Elle pleure quelque temps silencieusement).

(A genoux les bras tendus vers le ciel): Mon Père, toi dont l'Esprit, dégagé du contact de la

terre, repose confondu avec l'Esprit du Maître et du Créateur des choses, mon Père, toi dont l'âme plane radieuse parmi les âmes des Justes, mon Père, toi qui désormais, dans le séjour des Bienheureux, goûtes les félicités éternelles, mon Père qui m'avez aimée sur cette terre, qui avez lutté et souffert pour moi, mon Père qui m'avez créée et sans lequel rien de moi ne serait, Père qui m'avez donné mon corps et mon âme, Père auquel je dois d'être, toi dont le cœur semblait ne faire qu'un avec le mien, tant je t'aimais et tant tu m'aimais, Père que Dieu vient de placer à sa droite et auquel nous devons nos prières comme on les doit aux Elus que sa Justice a choisis, abaisse tes regards sur ta fille qui t'implore à genoux.

Combien j'aurais voulu, une fois encore, enlacer de mes bras le corps qui, de son enveloppe terrestre, étreignait ton âme chérie. Combien j'aurais voulu que sur ton épaule, une fois encore, doucement, comme jadis, ma tête s'inclinât. Et comme je voudrais pouvoir déposer sur tes yeux et sur ton front un dernier et pieux baiser. Revoir une fois, une fois encore, une dernière fois, ton visage et comprendre à tes yeux que le murmure d'amour, que ta présence chérie

ferait monter de mon cœur à mes lèvres, arrive jusqu'à toi ! Oh ! comme je voudrais entendre encore ta voix aimée et, comme jadis, recevoir de ta bouche tes conseils si précieux et si doux. Appuyé sur mon bras, encore une fois, une fois encore, comme je voudrais te conduire par les chemins, écouter une fois encore, une dernière fois tes paroles pleines de sagesse, savourer encore une fois, une fois encore, rien qu'une fois, les fruits de ton savoir et m'énivrer du parfum de ton amour.

(Elle se lève)

Hélas ! Hélas ! Pour nous, rien de toi ne sera plus sur cette terre. Dieu t'a rappelé à lui et, dans notre désespoir infini, nous devons accepter, sans révolte, sa loi inexorable. Que Dieu t'accueille, mon Père, comme le plus méritant de ses fils. Ta vie ne fut qu'une longue suite de bonnes actions ; ta mort est celle d'un martyr. Que Dieu te remette tes fautes, mon Père, si tu en as commis. Aucun homme ne fut plus vertueux que toi, aucun ne fut pour Dieu un meilleur serviteur.

Mon père, toi qui es dégagé des souillures de la terre, dirige-nous, guide-nous. Je te consacre ma vie. Que tous mes actes, que toutes mes pensées ne soient que le reflet de ton Esprit. Soutiens

nos forces. Eloigne de nous les fautes et les tentations de mal faire. Endurcis nos sens et affermis nos âmes contre le péché. Inspire-nous l'amour de la vertu. Trace-nous la voie du devoir. Empêche-nous de succomber aux embûches. Que ta Volonté nous conduise, que ton Intelligence nous éclaire, que ton Amour nous protège.

Soutiens ma bonne et sainte mère. Ecarte d'elle les chagrins et les maux. Donne-lui l'apaisement, mon Père, et inspire-moi le courage de la consoler car, toutes deux désormais, par le chemin aride et morne, le cœur accablé d'une inexprimable désespérance, nous irons tendrement appuyées l'une sur l'autre.

N'oublie pas ceux qui, courbés sous ta volonté bienveillante, vécurent en te servant et en t'aimant. Etends sur nos serviteurs ta protection et ton pouvoir.

Mon Père, n'oublie pas ta fille; tu la chérissais ici-bas. Aime-moi. Protège-moi.

Accorde tes bénédictions à tous, mon Père. Mon Père, délivre-nous du mal.

Toi qui guérissais les malheureux, toi qui consolais et réconfortais tous ceux qui allaient, innombrables, recourir à tes soins, car tous savaient ta bonté et ton dévouement, diminue les

souffrances des malheureuses créatures humaines. Allège les maux de l'humanité. Soulage les hommes, mon Père, du fardeau de leurs misères et de leurs maladies.

Garde-nous tous du mal, mon Père. Garde du mal celle qui fut ta compagne vénérée, garde ma mère chérie. Garde aussi du mal ta fille bien aimée, garde du mal nos serviteurs et nos amis.

Mon Père, éloigne le mal de ceux qui, par moi, sortiront de toi. Écarte d'eux les maux à venir et détruis l'influence pernicieuse du mal passé. Mon Père, garde-les du mal.

Mon Père, Père aimé, Père chéri, Père adoré, Père désormais délivré des incertitudes et des erreurs des hommes, mon Père, Père infiniment juste, Père infiniment bon, Père miséricordieux, garde du mal celui que j'ai choisi, pour être, dans la vie, mon époux et mon maître. Abaisse sur lui, mon Père, un regard sans courroux. Protège-le. Aime-le. Pardonne-lui, comme je la lui ai pardonnée, la source impure de son mal.....

JEAN

Hélène! (*Il se précipite auprès d'Hélène, se jette à ses genoux et presse contre son front une des mains de la jeune fille.*)

HÉLÈNE

Elle baisse les yeux sur René à genoux à ses pieds et le regarde un instant comme inconsciente; elle retire doucement sa main, puis doucement :

Laissez-moi pleurer mon immense douleur.

Les deux femmes, appuyées l'une sur l'autre et pleurant, passent devant René et Jean qui, chapeau bas, les regardent s'éloigner. Le rideau est baissé.

TROISIÈME ACTE

TROISIÈME ACTE.

La bibliothèque du docteur Beyrnedotte. Rayons chargés de livres. Un escabeau pour permettre d'atteindre les rayons élevés. Aux murs quelques trophées d'armes ; des objets rapportés des colonies. A gauche de la scène un cabinet dont sort, à la scène II, Yves qui s'y tenait caché. A droite de la scène une porte donnant accès aux appartements de René. Au fond une porte ouvrant sur le vestibule et sur l'escalier. Un bureau chargé de livres Sur le devant de la scène une table minuscule sur laquelle un petit panier plein de broderies et de menus ouvrages de dames.

SCÈNE I.

Madame Beyrnedotte puis *Hélène.*

Au moment où le rideau se lève, Madame Beyrnedotte ferme la porte du cabinet de gauche dans lequel Yves se tient caché. Elle va à la porte de droite, prête l'oreille et, entendant venir sa fille, elle s'assied sur un canapé, le petit panier de broderies sur ses genoux, dans l'attitude d'une personne qui s'assoupit. Hélène entre.

HÉLÈNE

Vous reposiez, chère maman. Je suis bien contrariée de vous avoir éveillée. Ne bougez pas, ne bougez pas, chère mère. (*Elle force à s'asseoir Madame Beyrnedotte qui tentait de se lever*). Je vous embrasse et je me sauve. Je vais recommander qu'on ne vous dérange pas et que personne ne trouble votre sommeil. On vous laissera toute seule, maman, toute seule, bien tranquille.

MADAME BEYRNEDOTTE

Je ne dormais pas, Hélène; mais je m'apprêtais à sommeiller un peu. Comment va ton mari?

HÉLÈNE

René va mieux. Il est encore très abattu. Les moindres de ses mouvements sont douloureux et il est faible comme un petit enfant. Mais le médecin qui vient de le quitter trouve son état satisfaisant, — autant qu'il peut l'être en ce moment; il affirme que, dans quelques semaines, mon cher malade sera tout à fait guéri, aussi bien portant, aussi fort que par le passé.

MADAME BEYRNEDOTTE

Et ton bébé ?

HÉLÈNE

Mon petit Jacques va tout à fait bien. Les vilaines taches rouges de l'éruption qui avait couvert tout son joli corps, ont disparu ; il faut presque savoir qu'elles ont existé pour en discerner les derniers vestiges. Le docteur dit que c'est un très bel enfant et qu'avec les soins convenables nous l'élèverons sans peine et en ferons un homme superbe. Savez-vous, chère mère, que déjà l'on perçoit, dans ses beaux yeux, de fugitifs éclairs d'intelligence et dans ses traits il semble que l'on reconnaisse déjà le grand air autoritaire de son grand-père. Comme je suis heureuse! Cette double guérison, après tant de jours et de nuits d'inquiétudes, passés au chevet de mes deux malades, et, pour comble de bonheur, la nouvelle, l'adorable nouvelle du retour miraculeux de mon père! Dites, maman, n'est-ce pas là de quoi rendre folle de joie ? Comme il va être heureux, ce bon père, de nous revoir après une séparation si cruelle et si longue! Comme nous allons l'embrasser et le caliner!

MADAME BEYRNEDOTTE, *froidement.*

Oui, Hélène ; il va être heureux. (*Après un temps de silence*). Dis-moi n'es-tu pas fatiguée ? Tu t'es tant prodiguée.

HÉLÈNE, *gaiement.*

Ne savez-vous pas que je suis faite pour soigner les malades ? La maladie est mon élément, maman; je ne me sens jamais autant de forces qu'aux moments où je dois lutter contre le mal. Je suis très dispose et très heureuse. Mais vous, mère chérie, toutes ces heures de veille, ces angoisses et l'abandon constant de vos habitudes, tout cela ne vous a-t-il pas un peu abattue ?

MADAME BEYRNEDOTTE

Je vais bien, Hélène ; mais, à mon âge, il est permis, n'est-ce pas, de dérober au jour une heure pour s'assoupir un peu. Il me faut un bon moment, un long moment de repos, ma chère petite. Je vais le passer dans ce fauteuil.

HÉLÈNE

Il vaudrait mieux, maman, aller dans votre chambre et vous étendre sur votre lit.

MADAME BEYRNEDOTTE

Non, Hélène ; cela ne me conviendrait pas du tout et je suis certaine que je ne m'en trouverais pas bien. Tu vas être bien sage. Retourne auprès de René et de ton petit Jacques et laisse-moi ici toute seule, bien seule, sans bruit, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE

Oui, maman. Un instant seulement, un tout petit instant que je vous installe commodément (*Elle dispose des coussins*). Là, celui-ci par là ; celui-là, par ici ; un autre sous la tête. Là, là ; est-ce bien ainsi ? Oui. Alors, je m'en vais.

(Elle embrasse sa mère à plusieurs reprises et s'en va sur la pointe des pieds par la porte de droite qui conduit aux appartements de René. Restée seule, Madame Beyrnedotte se lève et se dirige vers la porte que vient de refermer sa fille. Elle écoute un instant, près de cette porte, pour savoir si Hélène s'est éloignée; puis elle se dirige vers le cabinet de gauche. Elle en ouvre la porte. Yves parait).

SCÈNE II.

Madame Beyrnedotte, Yves.

MADAME BEYRNEDOTTE

Doucement, mon enfant. Ne fais pas de bruit. *(Yves marche sur la pointe des pieds.)* Parle bas, tout bas. Mon gendre est à côté, *(Elle lui indique la porte de droite)* très malade, le pauvre garçon, et si faible que la plus petite émotion pourrait lui faire beaucoup de mal. Il ne faut pas, Yves, que l'on entende ce que tu as à me dire. Personne, dans la maison, ne se doute de ta présence. En venant secrètement tu t'es comporté, mon enfant, avec autant de dévouement que d'habileté. J'ai écarté ma fille. Tu peux poursuivre le récit que sa venue avait interrompu. Ne me cache rien, Yves. Je dois connaître la vérité, même s'il te semble qu'il me soit pénible de l'entendre. Il faut que je sache tout, entends-tu, tout. Il faut que tu m'expliques ce qui s'est passé, avec la plus grande exactitude. Ne fais pas de bruit, ne parle pas trop fort ; prends bien garde qu'on ne t'entende.

YVES

Je ferai bien attention, Madame; je parlerai bas et je dirai tout ce que je sais.

MADAME BEYRNEDOTTE

Tu en étais au moment où, après avoir quitté le «*Saint-Sauveur*» malgré les ordres du commandant, le Docteur t'avait entraîné loin du navire. Vous marchiez depuis un temps infini et, malgré tes supplications, le Docteur refusait de rejoindre le bord. Il paraissait ne pas t'entendre; vous étiez perdus et tu étais désespéré.

YVES

C'est bien cela, Madame. Les grands froids de l'hiver du Pôle étaient déjà passés. La neige durcie craquait sous nos pas et permettait d'avancer très vite. Nous allions dans une sorte de crépuscule clair, silencieux et pressés comme si nous étions poursuivis. Autour de nous rien que l'immensité blanche, immobile et sans bruits. J'ignore combien d'heures s'écoulèrent. Je n'avais pas de montre et, dans ces régions désolées, le cours du soleil n'indique pas la division du temps ; c'est un jour qui dure six mois ;

c'est une nuit qui dure six mois. Je suivais avec peine le Docteur ; il est âgé et je suis jeune ; je suis plus robuste que lui, plus endurci à la peine ; je me vante d'être bon marcheur ; j'étais exténué. La fatigue semblait n'avoir aucune prise sur lui. Poussé par une force incroyable, il s'élançait, il bondissait, il courait ; on eut dit qu'il avait des ailes ; une chance singulière le protégeait ; il se jouait des obstacles. Rien n'arrêtait son élan, ni les pentes glissantes, ni les amas énormes des blocs de glace durcis, ni les précipices, ni les fondrières masquées par la neige. Un instinct mystérieux le poussait ; il évitait le danger avec autant d'adresse et de bonheur qu'une bête forcée. Moi je venais derrière lui, suivant exactement l'empreinte de ses pas pour éviter le péril. Je cherchais à le joindre. Nous rencontrâmes une crevasse large, profonde, si profonde qu'on n'en voyait pas le fond et, qu'à la regarder, le vertige m'eut pris. En un clin-d'œil, le Docteur jette sur le bord son fusil, son coutelas de chasse, un paquet de cartouches, une ceinture qui gêne ses mouvements; il saute ; le voilà de l'autre côté. Je me débarasse de tout ce qui me rend moins agile ; je franchis l'abîme à mon tour et nous continuons notre

course insensée, allégés de nos armes. Ce sont ces armes, Madame, qui, retrouvées par les gens du «*Saint-Sauveur*», firent croire à notre mort.

Longtemps, longtemps encore, nous allâmes. Haletant, je suppliais le Docteur de s'arrêter. Je lui rappelais les ordres du commandant; j'implorais, je lui parlais de vous, Madame, et de sa fille, Mademoiselle Hélène. J'invoquais votre souvenir; je lui disais la joie que vous auriez de son retour, la peine que vous ferait sa mort; je parlais de ma mère..... Mes prières eussent attendri un tigre. Lui ne m'écoutait pas. Sombre et muet, il avançait toujours. Ce n'était plus un homme; c'était un démon.

Enfin, désespéré, harassé, à bout de forces, je résolus de le ramener coûte que coûte au navire. Par un dernier effort j'arrive à ses côtés; je pose ma main sur son bras; je m'accroche à lui; il se dégage; je le saisis à nouveau; il résiste; je lutte; il me repousse; je veux l'étreindre; mes pieds glissent sur la neige et je tombe si malheureusement que je ne peux me relever. Ma tête avait heurté un glaçon; le sang ruisselait de mon front; je vis le Docteur se pencher vers moi..., je m'évanouis.

MADAME BEYRNEDOTTE

Mon pauvre enfant !

YVES

Quand je repris connaissance, j'étais étendu dans une sorte de grotte creusée dans la neige. Le Docteur se tenait à mes côtés. Je reconnus qu'il m'avait soigné, car le paquet de pansements qui ne le quittait pas était défait et ma tête était entourée de bandages. Sans parler il me tâta le pouls. Puis, ouvrant une des boîtes de conserves que j'avais dans mes poches il en partagea exactement le contenu entre nous. Il ne me dit pas un seul mot et j'étais trop faible pour l'interroger. Je ne tardai pas à m'endormir. La scène que je viens de vous conter, Madame, se renouvela plusieurs fois. Le Docteur se montrait vis-à-vis de moi scrupuleux et attentif, comme il le fut toujours envers tous ses malades, mais je n'entendis pas le son de sa voix. Nos petites provisions ne tardèrent pas à s'épuiser. Affaibli par ma blessure, mourant de faim, je succombai à une somnolence tranquille qui me parut le commencement de la mort. Combien de temps restai-je dans cet état ? Je l'ignore ; certainement bien des

heures ; peut-être des jours entiers. J'en fus tiré par une sensation étrange. Il me semblait que le souffle d'un animal passait sur mon visage. J'ouvris les yeux ; le Docteur était auprès de moi ; il paraissait dormir. Allant de l'un à l'autre, un chien nous flairait doucement.

Ce n'était pas un rêve. Aussitôt qu'elle me vit éveillé, la bête se mit à donner de la voix ; puis, en hurlant, elle se précipita, à fond de train, hors de notre réduit. Quelques instants plus tard nous étions dans les bras de ces Suédois, que l'équipage du « *Saint-Sauveur* » avait cherchés en vain. Guidé par une inspiration surnaturelle, le Docteur s'était dirigé vers l'emplacement que notre commandant et tous les officiers, malgré leurs savants calculs, n'avaient pu découvrir.

Les Suédois nous soignèrent avec beaucoup de dévouement. En quelques jours nous fûmes sur pieds. Dès que nos forces furent revenues nous voulûmes conduire au « *Saint-Sauveur* » les braves gens qui nous avaient recueillis. Hélas on nous avait crus morts ; le « *Saint-Sauveur* » était parti. Des jours passèrent, puis des mois. J'aidais mes nouveaux camarades dans leurs travaux. Leur navire était brisé ; de ses débris

ils en faisaient un plus petit. Quand ce fut fini, il fallut encore attendre que la mer fut libre de glaces ; des mois passèrent encore. Enfin, nous partîmes et, après mille dangers, exposés d'abord à être broyés par les ice-bergs, puis menacés d'être engloutis par la tempête, nous revîmes des mers plus clémentes. Au large de la Norvège, nous rencontrâmes un vapeur anglais qui faisait route vers la France. Il nous prit à son bord, s'arrêta quelques heures à Christiania pour y déposer les Suédois et nous ramena à Brest.

MADAME BEYRNEDOTTE

Et pendant tout ce temps comment se comporta mon mari ?

YVES

Autour de nous personne ne comprenait notre langue. Le Docteur pouvait rester silencieux sans qu'on s'en étonnât. Il ne parlait qu'à moi ; il me signifiait ses ordres en quelques mots brefs et durs. Il se fâcha souvent mais ne me frappa pas. Les choses allèrent ainsi jusqu'à notre arrivée à Brest. Mais à Brest... (*Il hésite*).

MADAME BEYRNEDOTTE

Que se passa-t-il à Brest, mon enfant? Dis-moi tout, bien exactement.

YVES

Voici, Madame. Une dépêche de Christiania avait annoncé notre retour. Aussitôt que le «*Saint-Sauveur* » fut signalé, beaucoup d'officiers du port de Brest sautèrent dans des embarcations et vinrent à notre rencontre. Ils voulaient voir plus tôt le Docteur et le féliciter d'avoir échappé à la mort, car, dans la Marine, il était aimé de tous, Madame. Le premier arrivé fut un enseigne de vaisseau ; il avait pris le bateau du pilote. C'était un tout jeune homme, imberbe, presqu'un enfant. Il était gracieux comme une jeune fille, vif, charmant, un beau petit officier français. Il se montra fort aimable et fort empressé, se dit votre parent, Madame, et rappela au Docteur que, jadis, il avait reçu des soins de lui. Le Docteur semblait n'accorder aucun intérêt à ce qu'il entendait ; il était tranquille et comme indifférent. Malheureusement, le jeune officier ajouta quelques mots qui le mirent hors de lui.

MADAME BEYRNEDOTTE

Rappelle-toi bien ces paroles, Yves. Rapporte les moi fidèlement.

YVES

J'ai conservé un souvenir précis des moindres d'entre elles *(Imitant le ton de l'officier)* « Monsieur le Docteur, je suis très heureux d'être le premier à vous annoncer un bonheur qui va vous combler de joie. » *(De sa voix naturelle)*. Je ne sais pas pourquoi, Madame, je compris tout de suite que cet officier eut mieux fait de se taire ; mais je ne pouvais l'arrêter. Le Docteur écoutait avidement. *(Il imite à nouveau l'officier)* « Mademoiselle Beyrnedotte a épousé un homme charmant et vous êtes l'heureux grand-papa d'un délicieux bébé, auquel on a donné votre prénom. » *(De sa voix naturelle)*. Je regardai le Docteur. Il était pâle et tremblant. D'une voix étranglée par l'angoisse il demanda : (*Il imite la voix du Docteur*) « Comment s'appelle ma fille ? *(Il reprend le ton habituel de sa voix)*. L'officier répondit en souriant : « Elle s'appelle la vicomtesse Kair... (*Il cherche*).

MADAME BEYRNEDOTTE

Kairfer de Rainnefons.

YVES

Oui, Madame, c'est bien ce nom ; mais le jeune homme ne put achever de le prononcer car à peine en avait-il dit les premières syllabes le Docteur se jetait sur lui et le frappait au visage avec tant de force que le sang jaillit.

MADAME BEYRNEDOTTE

Ah ! mon Dieu !

YVES

Je me précipitai ; on m'aida ; nous maîtrisâmes le Docteur. Aussitôt que l'ancre eut fixé le navire le Docteur fut débarqué et conduit à l'hôpital de la Marine. Je fus séparé de lui. En vain j'implorais les uns et les autres pour obtenir de rester à ses côtés. Sans doute il ne me réclama pas ; peut-être même demanda-t-il qu'on m'écartât. Réduit à mes seules forces, personne ne me prétait attention. C'est bien peu de chose, Madame, qu'un

simple marin auprès de tant d'officiers et de médecins galonnés. Je demeurai aux abords de l'hôpital, rôdant autour de ses murs, quêtant, mais en vain, les moindres nouvelles de la santé de mon maître. Hier, un infirmier voulut bien me renseigner. Le Docteur allait mieux. Sous la dictée du médecin-chef, il avait écrit une lettre d'excuses à l'officier blessé. Il était calme et devait quitter prochainement l'hôpital pour retourner chez lui. J'ai pris aussitôt le train et suis venu vous avertir.

MADAME BEYRNEDOTTE

Tu m'as rendu un grand service, mon enfant, et je ne puis trop de remercier de ton dévouement; tu as montré autant de zèle que d'intelligence; tu es un digne et brave serviteur. Mon pauvre Yves, je vais encore avoir recours à toi. Sans doute tu es pressé d'aller embrasser ta vieille mère; mais tu nous aimes bien; tu vois ma peine et tu ne voudras pas me laisser dans l'embarras.

YVES

Après ma mère, vous êtes la personne que je vénère le plus au monde. Parlez, Madame, j'obéirai.

MADAME BEYRNEDOTTE

Merci, Yves. Tu sais que nous t'aimons; — nous t'aimons comme si tu étais notre enfant. J'ai besoin de toi, Yves. Ecoute. Il faut que je revoie mon mari avant qu'il ne soit de retour. Ce soir je partirai pour Brest; tu m'accompagneras.

YVES

Oui Madame.

MADAME BEYRNEDOTTE

Bien. Va à la bibliothèque. Là, au troisième rayon (*Yves pose sa main sur le troisième rayon*) Qu'est cela?

YVES

C'est une trousse de médecin. Je l'ai souvent vue entre les mains de Monsieur le Docteur.

MADAME BEYRNEDOTTE

Non. Plus haut. Tu n'y peux atteindre? Prends l'escabeau. (*Yves va chercher l'escabeau, le met en place, monte et atteint le quatrième rayon*). Bien. Ne vois-tu pas un indicateur des chemins de fer?

YVES

Si fait, Madame. Le voici.

MADAME BEYRNEDOTTE

Apporte-le. (*Yves apporte l'indicateur à Madame Beyrnedotte; elle le prend sur ses genoux et le consulte*). Voyons... Nantes... Nantes à Brest page 60 A... Nantes 10 h. 27; non, ce n'est pas cela. Nantes... Nantes 5 h. 26... Nantes..... (*On entend dans l'escalier un pas lourd, Madame Beyrnedotte se lève et laisse échapper l'indicateur; elle porte les mains à son cœur. Yves et elle se regardent interdits*). Ah. mon Dieu!

La porte du fond s'ouvre violemment, le docteur Jacques Beyrnedotte paraît.

SCÈNE III.

Le Docteur Beyrnedotte, Madame Beyrnedotte, Yves.

MADAME BEYRNEDOTTE.

Elle s'élance vers son mari les bras tendus.
Jacques!

LE DOCTEUR

Va-t'en. Va-t'en. (*Il la repousse brutalement*). Va-t'en, mauvaise femme. Tu as laissé le mal entrer dans la maison. Va-t'en, je ne te connais plus. N'approche pas de moi ; tu n'es plus ma femme. (*Il la saisit par les épaules et la pousse avec violence vers la porte par laquelle il est entré*). Va-t'en, va-t'en, va-t'en. Mais va-t'en donc.

YVES

Sortez, Madame. Il ne faut pas contrarier Monsieur le Docteur quand il est en colère. (*Madame Beyrnedotte sort en pleurant*).

LE DOCTEUR, *à Yves, sévèrement.*

Que fais-tu ici ?

YVES

J'ai appris votre retour, Monsieur le Docteur, et suis venu pour vous servir, comme d'habitude.

LE DOCTEUR

As-tu vu mon gendre ?

YVES

Non, Monsieur le Docteur. J'arrive et n'ai encore rencontré que Madame Beyrnedotte.

LE DOCTEUR

Il doit être par ici. (*Il se dirige vers la porte qui conduit aux appartements de René. Yves va se placer devant cette porte*).

YVES

Cette porte est condamnée, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR

Ote-toi de là. On dirait que tu veux m'empêcher de passer. Allons file et rapidement.

YVES

Pardonnez-moi, Monsieur le Docteur; je ne puis vous laisser ouvrir cette porte.

LE DOCTEUR, *menaçant*.

Tu ne veux pas me laisser ouvrir cette porte ! As-tu perdu la tête ? Ote-toi de là. Je suis ton

chef; je te commande de me laisser passer. Obéis. Va-t'en.

YVES, *résolument.*

Il n'y a ici, Monsieur le Docteur, ni Commandant ni matelot. Il n'y a que deux hommes en présence. Je vous jure sur la tête de ma mère que vous ne passerez pas cette porte.

LE DOCTEUR

Misérable ! (*Il lève sur Yves ses poings fermés ; Yves se met sur la défensive et regarde le Docteur d'un air menaçant; le Docteur laisse retomber ses bras et éclate de rire ; le délire le prend. Riant :*) Ah ! ah ! ah ! — Ah ! ah ! ah ! — Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! — Ah ! ah ! La comédie est plaisante. Tu as de bonnes dents, mon gars. Un chien de berger ne ferait pas mieux que toi. Les crocs sont acérés et la mine n'est pas rassurante. Va, console-toi, je n'enleverai pas la porte que tu gardes avec tant de jalousie. Sois donc tranquille, je ne la déroberai pas en ta présence, cette porte que tu chéris. Commande, mon bon Maître, puisque tu es le plus fort ; je suis ton subordonné très obéissant. (*Il s'incline devant*

Yves). Que m'autorises-tu à devenir ? Me permettras-tu au moins de m'asseoir à ma propre table.

YVES, *d'un air contrit.*

Excusez-moi, Monsieur le Docteur. Vous ferez tout ce qu'il vous plaira de faire, mais je ne puis vous laisser ouvrir cette porte.

(*Le Docteur s'est dirigé vers la bibliothèque, y a pris la trousse de médecin dont Yves avait, à la scène précédente, signalé la présence à Madame Beyrnedotte. Il revient sur le devant de la scène, s'assied à la petite table, ouvre la trousse, en tire un rasoir et un morceau de cuir. Avec beaucoup de méthode il affile la lame du rasoir et, de temps à autre, vérifie sur son pouce, l'état du tranchant.*)

YVES, *qui s'est rapproché du docteur et surveille ses mouvements.*

Laissez ce rasoir, Monsieur le Docteur ce n'est pas le moment de vous faire la barbe.

LE DOCTEUR

Hé ! Qui te parle de me faire la barbe, imbécile. Ai-je besoin de tes leçons pour donner du

fil à un rasoir et ne suis-je pas assez grand garçon pour savoir quand les poils de mon menton ont besoin d'être coupés ?

(*Au moment où le Docteur, jugeant l'opération terminée, ferme le rasoir et s'apprête à le mettre dans sa poche, Yves le lui saisit des mains, le replace dans la trousse et va déposer celle-ci sur le rayon de la bibliothèque, à l'endroit où le Docteur l'avait prise.*)

LE DOCTEUR

Que fais-tu ? Tu m'as promis la liberté et tu m'accordes seulement celle d'agir à ta guise. Avoue que c'est une époque singulière que celle qui donne aux petits le pouvoir sur les grands. Aujourd'hui les serviteurs commandent et les chefs se soumettent. Tu dois m'obéir et tu m'empêches d'entrer dans ma chambre à coucher. Tu es mon esclave et tu ne veux pas que je me fasse la barbe. Va, mon Maître, ton autorité est trop sévère et ton palais manque d'agrément. J'ai bien envie de m'en aller.

(*Il fait mine de sortir par où il est venu; la porte s'ouvre; Hélène, suivie de sa mère, se précipite vers le Docteur.*)

SCÈNE IV.

Le Docteur, Hélène,
Madame Beyrnedotte, Yves.

HÉLÈNE

courant pour se jeter dans les bras de son père.

Papa, mon cher papa ; j'ai reconnu ta voix. Oh ! quel bonheur divin de te retrouver.

LE DOCTEUR

qui ne la reconnait pas, la repousse, mais sans brutalité.

Doucement, doucement, la belle enfant. Ces sortes de choses demandent un peu plus de mystère et moins de précipitation ne messied pas. (*De son bras étendu il tient Hélène à distance. A Yves*) : Tu ne m'avais pas dit, l'ami, que tu cachais chez toi d'aussi séduisantes donzelles. Elle est jolie, ma foi. La frimousse est piquante et la jambe doit être bien faite. (*A Hélène*) : Tu es gentille, sais-tu, ma petite. (*Montrant à Hé-*

lène Madame Beyrnedotte qu'il vient d'apercevoir et qu'il ne reconnait pas). Mais pourquoi traines-tu derrière toi cette vieille et puante guenon ? Dieu, qu'elle est laide ! Sa présence ne peut que nuire à tes affaires et c'est pour toi une fâcheuse compagnie.

HÉLÈNE

Mon père, mon père chéri, ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis Hélène, votre fille, la fille qui a tant pleuré sur votre mort et qui est si heureuse de vous revoir.

LE DOCTEUR

Tu es Hélène ? Oui je te connais bien. Je t'ai vu pour la première fois en Alger, voilà plus de vingt ans. Tous les soirs tu chantais et tu dansais dans un petit café de la rue Bab-Azoun et quand les gens sages étaient partis tu te montrais toute nue.

HÉLÈNE, *pleurant.*

Mon père ! Mon père ! Je ne suis pas cette Hèlène-là. Je suis votre Hélène, votre petite Hélène affectionnée.....

LE DOCTEUR

Ne dis-tu pas que tu es Hélèna ? Oui, je te rencontrais souvent à Tahiti ; tu jouais de la flûte et tu donnais ton corps à tout venant. Tu n'as pas maigri, la belle, depuis cette époque lointaine, *(Il touche les vêtements d'Hélène pour indiquer qu'ils sont de prix)* et tu as du monter en grade.

MADAME BEYRNEDOTTE, *implorant.*

Jacques !

LE DOCTEUR

A Madame Beyrnedotte avec colère.

Tais-toi, sorcière édentée. Détourne de nous ton regard vide et méchant, *(Il la force à s'asseoir et vide sur ses genoux le contenu du panier de broderies.)* Travaille; travaille, vieille et malfaisante mégère. Ferme à nos propos tes oreilles rugueuses et ne t'occupe pas de ce que cette enfant et moi avons à nous dire *(Montrant à Hélène Madame Beyrnedotte qui, pour ne pas l'irriter, s'est mise à travailler ; discrètement, et avec douceur:)* C'est bien là n'est-ce pas la digne mère qui tire de tes faiblesses un produit... positif?

HÉLÈNE, *suppliant.*

Oh! mon père! mon père! Quel cruel égarement trouble votre esprit. Ne reconnaissez-vous pas votre femme et votre fille? Par pitié, mon père, laissez déborder l'affection dont votre cœur est plein et chassez au loin les visions mensongères qui font vôtre tourment et le nôtre. Je ne suis ni Hélène d'Alger, ni Hélèna de Tahiti; je suis votre fille, mon père, votre fille que vous berciez sur vos genoux quand elle était toute petite, votre fille que vous aimiez et que vous instruisiez, votre fille dont vous ne pouviez vous passer quand vous étiez parmi nous, votre grande fille à laquelle vous ne cessiez de penser et dont vous aviez fait votre disciple et votre amie. Oh! mon père, n'est-ce pas que vous me reconnaissez? Dites-nous que votre erreur est enfin dissipée. Ouvre-nous tes bras, mon père, mon bon père. (*Elle se jette dans les bras de son père; il se laisse caliner*).

LE DOCTEUR

Tu es tendre, mon enfant; tes caresses sont suaves et ton haleine est plus fraîche que la rosée du printemps (*Il la regarde et la caresse*). Ce

soir..... quand la vieille sera endormie..... m'ouvriras-tu ta porte ? (*Il lui caresse la taille et lui chatouille le menton ; Hélène s'écarte.*)

HÉLÈNE

Mon Dieu, ! mon Dieu ! quelle douleur ! quel atroce chagrin! Avoir son père et ne pas l'avoir ! Le posséder et le sentir loin de soi ! Lui parler et ne pouvoir s'en faire entendre ! Mon Dieu ! Mon Dieu! rendez-lui son bon sens.(*A sa mère*) Je vais chercher mon petit Jacques, ma mère. Il est impossible que la vue du chérubin ne réveille pas sa tendresse paternelle. (*Elle sort*).

LE DOCTEUR

s'apercevant du départ d'Hélène. A sa femme :

Pourquoi l'as-tu éloignée, bête maudite ? Tu es donc de celles qui retardent le moment du plaisir pour rendre le désir plus ardent. Ne te mêle pas à mes occupations, pieuvre infâme. Joue ton franc jeu, la vieille, et quand ton heure sera venue, je te paierai royalement. Sache qu'avec des clients tels que moi tes semblables n'ont jamais perdu. Mais ne gâte pas ta chance et ne

compromets pas davantage ton salaire en mettant trop longtemps là, où il n'a que faire, ton groin poilu et rébarbatif. Ou bien crains ma vengeance, vénérable duègne. Ignores-tu qu'un médecin a la haute main sur les bonnes filles auxquelles tu dois le pain de tes vieux jours ?

(*Hélène revient portant son enfant dans ses bras.*)

HÉLÈNE

Regardez, mon père, comme il est joli et bien fait.

LE DOCTEUR, *apercevant l'enfant.*

Un singe !

HÉLÈNE

Eh oui ; c'est un singe, un joli petit singe qui est venu pendant votre absence, mon père. N'est-ce pas qu'il est charmant ? Ne voulez-vous pas l'embrasser papa ?

LE DOCTEUR

(*Il regarde curieusement l'enfant*). C'est vrai qu'il est joli ton petit singe. Mais pourquoi t'embarasser d'un pareil bagage ? Cela ne vaut rien,

ma fille, dans ta situation. (*Il se penche pour examiner l'enfant de plus près encore*).

HÉLÈNE

Embrassez-le, mon cher papa.

LE DOCTEUR

(*Il s'écarte subitement et semble éprouver un violent dégoût*). Arrière, arrière, femme perverse. Va-t-en, pestiférée, sans vergogne. Là, là, derrière l'oreille. (*Le corps toujours rejeté en arrière, comme s'il craignait un contact dangereux il tend un bras vers l'enfant et du doigt montre à Hélène un endroit près de l'oreille.*) Regarde cette tâche rouge. Ne vois-tu pas que ton enfant est pourri? (*Il se dirige vers l'enfant pour l'étrangler. A Yves qui se précipite:*) Laisse moi tuer ce magot. (*Yves prend les mains du Docteur et le contient. Hélène pousse un cri et se sauve emportant l'enfant. A Yves avec calme* :) Pourquoi m'as-tu empêché d'étrangler cet avorton maudit. As-tu donc perdu la raison?

(*Le docteur va et vient quelques instants en silence puis apercevant sa femme qui pleure*

silencieusement : [1]) Tu p....., vieille guenon, tu p..... Autrefois je pleurais plus en une heure que je ne p.... en un an et maintenant je p.... plus en un jour que je ne pleure en trente ans. P..... vieille guenon, si cela te fait plaisir. P.... donc, p.... et que toute la souillure de ton âme s'en aille avec les eaux de ton corps.

(*A Hélène qui vient de rentrer sans son enfant.*) [2] Eloigne-toi, ma fille; écarte de moi le contact dangereux de tes flancs, pleins des périls auxquels j'ai toujours échappé. Ma vieille peau, tannée et durcie, est plus saine, vois-tu, que le lys n'est blanc. Travaille, ma belle. (*Il la fait asseoir et étale des broderies sur ses genoux. Hélène, imitant sa mère, fait mine de travailler*). Travaille et mets à la besogne autant d'ardeur que ton antique compagne. Jouez toutes deux de vos crochets

(1) *Variante.*— Tu pleures, vieille guenon, tu pleures. Autrefois je pleurais plus en un jour que je ne pleure désormais en trente ans. Pleure, pleure donc et que tes yeux flétris se dessèchent et jaunissent comme la corne crasseuse d'une lanterne fêlée par l'usure. Pleure vieille guenon. Pleure donc, puisque cela te fait plaisir. Pleure. Pleure à ton aise et que toutes les souillures de ton corps s'en aillent avec les larmes de tes yeux.

(2) *Variante :* Eloigne-toi, ma fille. Ecarte ton contact répugnant de ma vielle peau tannée et durcie ; elle est plus saine, vois-tu, que le lys n'est blanc. Travaille, etc.

sans répit et fabriquez-nous de solides chaussons de lisière, jusqu'à ce qu'une voiture solidemment cadenassée vous emporte vers le quartier renommé où l'on répare les femmes de ton acabit.

(*Hélène et sa mère travaillent; le Docteur va à la bibliothèque et prend la trousse. Yves, qui l'a suivi, la lui retire des mains, la remet en place et fait à Hélène, qui s'est levée pour voir ce qui se passait, un geste pour lui indiquer de ne pas s'inquiéter. Le Docteur s'aperçoit du signe échangé entre Yves et Hélène; à Hélène en désignant Yves:*)

Tu regardes ce prodige. Oui, c'est un phénomène déconcertant. On n'a jamais vu pareille tête d'âne sur les épaules d'un homme. (*Il examine attentivement Yves qui est revenu sur le devant de la scène*). Mais pardieu oui, c'est bien un âne. Tiens, vois ses longues oreilles. (*Il lui tire les oreilles*). Si je tirais plus fort elles me resteraient dans la main. (*Regardant Yves de plus près encore, puis s'éloignant*). Mais quelle laide et répugnante bourrique! Dis-moi, l'ami, ta mère devait voir de bien vilains mulets au temps de ses folies ?

YVES

Si cela vous est agréable, Monsieur le Docteur, je reconnais bien volontiers que je ne suis qu'un âne.

LE DOCTEUR

Tu es un âne, dis-tu. Tu ne sais donc pas lire ?

YVES

Pardonnez-moi, Monsieur le Docteur ; je sais lire et écrire.

LE DOCTEUR

Tu sais lire ! *(Il va chercher un livre)*. Eh bien, lis dans ce livre. *(Il force Yves à s'asseoir et lui met le livre sur les genoux)*. Ouvre largement la bouche pleine de tabac et que tes paroles sonnent la fin de ma misère et abattent ta domination comme la trompette fit crouler les murailles de Jéricho. *(Il ouvre l'ouvrage au hasard et du doigt désigne un passage)*. Allons lis, lis, *(avec fureur)* lis, mais lis donc.

HÉLÈNE ET SA MÈRE, *effrayées.*

Lisez, Yves.

YVES

Il lit lentement et mal, mais sans trop ânonner.

« ...erreur de croire que l'eau froide ne « peut donner d'heureux résultats dans le « traitement du paludisme. Sans doute ce « préjugé est venu de ce que la malaria « frappe souvent les imprudents qui se « baignent dans des étangs marécageux « et parfois aussi les chasseurs matineux « que leur ardeur à poursuivre le gibier en- « traîne, au lever du soleil, dans des plai- « nes ruisselantes de rosée. Enfin, il faut « reconnaître que tout refroidissement, les « perturbations les plus légères de l'orga- « nisme, les moindres modifications aux « habitudes peuvent provoquer, chez un « sujet infecté, l'éveil ou le réveil de l'infec- « tion. Il n'en est pas moins certain que, « froids ou tièdes, les bains, employés à la « façon de Brandt, font merveille dans les « formes ataxiques ou comateuses de l'accès « grave et que, combinés à l'usage mé-

« thodique des sels de quinine introduits
« par la voie hypodermique, ils opèrent de
« véritables résurrect..... »

(Pendant qu'Yves lisait, Hélène et sa mère paraissant toujours occupées à leurs broderies, le Docteur s'est doucement rapproché de la bibliothèque, a pris la trousse, l'a brandie victorieusement, puis l'a mise dans une de ses poches sans qu'on s'en aperçoive. Ceci fait il est revenu auprès d'Yves. Au moment où celui-ci arrive à «résurrect...», le Docteur d'un coup de pied[1] *fait voler le livre en l'air. Le livre va toucher Yves au front et tombe, les pages éparpillées. Yves passe la main sur son visage et se baisse pour rassembler les feuillets et ramasser le volume).*

YVES

Monsieur le Docteur, vous venez d'abimer un beau livre.

(1) *Variante :* d'un coup de poing.

LE DOCTEUR

Dis plutôt que c'est ton nez pointu que j'ai gâté, mon garçon. Cela t'apprendra à le fourrer où il n'est pas séant de le mettre. *(Il se dirige vers la porte donnant accès chez René ; Yves se lève aussitôt et, se plaçant devant la porte, lui barre le passage. Le Docteur retourne à la bibliothèque.)*

LE DOCTEUR, *à Yves.*

Tu parles aussi bien que le rossignol chante et le son de ta voix est aussi agréable à entendre que le murmure discret d'une porte qui roule doucement et sans donner d'éveil sur des gonds bien graissés. *(Il prend encore un livre et oblige Yves à lire de nouveau).* Tiens, lis celui-ci.

YVES

Mais, Monsieur le docteur...

LE DOCTEUR

Lis, lis, lis ; lis, te dis-je. *(Avec frénésie, frappant du pied),* mais lis-donc, lis-donc, lis, lis, lis.

HÉLÈNE ET SA MÈRE

Lisez.

YVES, *lisant.*

« ...gulier reproche adressé par ce méde-
« cin qui prétendait avoir dû laisser mourir
« un de ses malades du croup, parce qu'il
« n'avait pas à sa disposion la seringue de
« Roux que l'on emploie d'habitude pour
« injecter le sérum antidiphtérique. Ce mé-
« decin pensait-il donc qu'à chaque variété
« de sérum doit correspondre un appareil
« différent ? Etait-il dénué de sens pratique,
« manquait-il d'esprit d'observation au
« point de ne pas s'apercevoir qu'au prix
« de quelques coups de piston de plus et
« sans consacrer à la petite opération un
« effort sensiblement plus pénible et plus
« prolongé, sa précieuse petite seringue de
« Pravaz lui eût rendu le service demandé ?
« Ou bien osera-t-il avouer qu'il était
« dépourvu de cet instrument dont le
« coût est si modique qu'un praticien qui
« ne le posséderait pas, qui ne l'aurait pas
« sans cesse à sa disposition, serait inexcu-
« sable ? Quand bien même, pour une rai-

« son quelconque, cette ressource lui eût
« fait défaut, ne pouvait-il, sans prodige
« d'imagination, à l'aide d'un artifice, im-
« proviser le dispositif qui lui eût permis
« de faire passer sous la peau de l'enfant
« malade, la quantité nécessaire du sérum
« libé... »

LE DOCTEUR

(Pendant cette lecture, le Docteur, très lentement, à reculons, en prenant beaucoup de précautions pour n'être pas remarqué, s'est rapproché silencieusement de la porte interdite, l'a ouverte, a pénétré de l'autre côté. Au moment où Yves en est à « sérum libé... », *le Docteur qui a passé dans l'entrebaillement de la porte sa tête et sa main droite armée du rasoir, dont il brandit d'une façon menacante la lame nue, s'écrie d'une voix terrible :)*

Je le couperai comme un chat (1).

(Puis il repousse violemment la porte et l'on entend le déclic de la clef fermant la serrure de l'autre côté.

Au cri du docteur Hélène, sa mère et Yves se sont levés).

(1) *Variante :* Je supprimerai la source du mal.
Autre variante : Je détruirai le mal.

YVES

qui se dirige vers la porte du fond.

Pouvons-nous passer par là ?

HÉLÈNE

Non, ce serait trop long. (*Désignant la porte que le Docteur vient de fermer*). Vite, vite, la porte. Enfoncez la porte. (*On entend des cris venant de la chambre de René. « A moi, à moi. Au secours. Aïe, aïe, aïe. Au secours, au secours, A moi ».*) La porte, Yves, la porte. Vite, vite, la porte. Pour l'amour de Dieu enfoncez cette porte. Mais enfoncez donc cette porte.

(Yves, par de vigoureux coups d'épaule essaie d'enfoncer la porte. Elle résiste. Les cris deviennent de plus en plus pressants (1). *Yves s'acharne dans son assaut impuissant contre la porte. Hélène, avec des gestes fous, cherche à l'aider et se meurtrit les mains).*

(1) *Variante :* Les cris deviennent de plus en plus pressants. Il s'y mêle, proférés avec un accent qui paraît n'avoir plus rien d'humain, des menaces et des éclats de voix du Docteur. Yves s'acharne, etc.

MADAME BEYRNEDOTTE,

les bras tendus vers le ciel.

Seigneur, ayez pitié de nous. Seigneur, protégez-nous.

(Les cris redoublent. Comme une bête traquée, Hélène jette autour d'elle des regards désespérés ; elle cherche des yeux un objet dont Yves puisse s'aider. Elle apercoit l'escabeau. Les cris continuent effroyables).

HÉLÈNE,

saisissant Yves par le bras et lui montrant l'escabeau.

Vite, l'escabeau. Vite, vite.

(Yves se saisit de l'escabeau et s'en sert comme d'un bélier. Au moment où Hélène, suivie d'Yves, franchit la porte enfin arrachée et jetée à bas, on entend un cri terrifiant. Madame Beyrnedotte tombe évanouie ; le rideau est baissé).

QUATRIÈME ACTE

QUATRIÈME ACTE.

Le jardin du docteur Beyrnedotte. A l'arrière-plan à droite la maison. Au milieu du jardin une pièce d'eau ; des cygnes. Au moment où le rideau se lève, Jean achève d'installer son ami René sur une chaise longue.

SCÈNE I.

René (sur une chaise longue), *Jean.*

RENÉ

Non, mon cher Jean, je ne te reprocherai jamais d'avoir, par tes conseils, influé sur ma destinée. Je m'efforce vers la résignation. Ce qui doit arriver arrive. « C'était écrit. » disent les musulmans. Ce serait une ingratitude révoltante que d'accuser d'être la cause de mon malheur le bon ami, le frère dont l'affection passionnée n'a voulu que mon bien. L'affreuse tourmente

est passée.... Ma belle-mère morte de chagrin, la maladie, l'horrible blessure que je dois à la folie furieuse de mon beau-père, que de terribles calamités déchaînées subitement sur un foyer paisible! Aujourd'hui le calme est revenu ; l'irréparable, hélas ! est consommé; rien ne rendra à Hélène la mère qu'elle chérissait. L'atroce mutilation que j'ai subie m'a rayé du nombre des hommes; mes forces reviennent de jour en jour; bientôt je pourrai marcher, me promener comme tout le monde, renaître à la vie commune..... hélas ! hélas ! je suis un infirme. La gaieté, les joies pour moi ne seront plus.... jamais.... jamais. J'ai perdu la faculté de rire (D)..... Il me reste celle d'aimer encore. Je n'ai pour toi que de l'affection, mon ami, et de la reconnaissance. Je t'aime bien. Ne te tourmente pas, Jean, ne regrette pas.....

JEAN

Il te reste, René, le joyau le plus précieux, celui que peut-être je ne rencontrerai pas: l'affection d'une créature exquise, l'amour d'une femme dévouée et charmante, empressée à tes moindres désirs.

RENÉ

Hélène seule est restée debout au milieu de la tempête. Son corps n'a pas cédé au choc des angoisses de son âme. Mon mal a touché mon petit enfant dès sa naissance, légèrement, Dieu merci ; il a complètement épargné sa mère (E). Les savants assurent qu'il en va souvent ainsi. Hélène n'a pas subi les effets du poison, elle a résisté au mal ; elle est toujours aussi vaillante, aussi énergique.

JEAN

Et toujours aussi bonne ; quelle admirable compagne que la tienne, mon cher René !

RENÉ

Comme tu en parles avec enthousiasme. Tu l'aimes bien ?

JEAN

Comme la meilleure des sœurs, la plus charmante des amies.

RENÉ

Elle aussi t'aime bien. (*Tristement :*) N'aimes-tu en elle qu'une sœur ?

JEAN

Que veux-tu dire ? Hélène n'est-elle pas ta femme ? N'est-elle pas la femme de mon frère chéri ? Pourrais-je l'aimer d'une affection autre que celle que j'ai pour toi, René. Je vous confonds l'un et l'autre dans une même et profonde amitié et mon cœur ne fait pas de différences entre vous.

RENÉ

Et si tu l'aimais autrement que.... comme une sœur ?

JEAN

Je ne comprends pas. Qu'as-tu, René, et quelle mauvaise pensée te vient ? Ne me connais-tu pas ? Ne sais-tu pas qui je suis ? Si je l'aimais autrement qu'on aime... une sœur.... eh bien, mon bon ami...,as-tu donc perdu toute confiance en moi ?... Ne comprends-tu pas que je saurais m'éloigner. Au lieu d'être ton compagnon fidèle, je serais l'ami lointain. Au lieu de venir tous les jours passer quelques heures à tes côtés, tu recevrais de moi des lettres et de petits souvenirs. Je souffrirais, je vaincrais mes souffrances. Mais pourquoi évoquer ces choses folles ? Tu me fais beaucoup de peine, mon ami.

RENÉ, *prenant la main de Jean.*

Ce n'était pas mon intention. Crois-tu que je ne t'aime pas ? Je t'aime, mon cher Jean, je t'aime et je t'admire. Nul mieux que moi ne sait qu'il n'est pas d'homme plus loyal que toi. Tu foulerais aux pieds l'amour le plus passionné et le plus impérieux pour ne pas mentir au plus indigne de tes ennemis. Tu subirais le martyre plutôt que de trahir. Je n'ignore rien de cela et je n'ai pas changé d'opinion sur ton compte..... mais il ne faut pas dire que j'évoque des choses folles.

JEAN, *un peu impatienté.*

Je ne te comprends pas René. Je crois que tu es mal disposé ce matin. Si tu le veux bien nous allons, en changeant de propos, modifier le cours de tes idées.

RENÉ

Non, Jean. Non. Non. Ecoute-moi. Jean, mon bon ami, écoute-moi.... (*Il se tait*).

JEAN

Qu'as-tu ? Pourquoi restes-tu silencieux ? Hésites-tu à me parler à cœur ouvert ? Va, j'ai eu tort de vouloir fermer tes lèvres. Si un soupçon t'a mordu au cœur et si des anxiétés perfides étreignent ta volonté, tu as raison, il vaut mieux le dire que se taire. A nous deux, nous guérirons le mal ou nous en supprimerons la cause. Parle, mon enfant, parle ; il n'est pas de pensées que tu ne puisses m'avouer.

RENÉ

Oh, Jean, Jean. Comprends-tu quelle horrible chose ? Jean, Jean. J'avais pensé.....; de quel droit moi.....infirme.....Pense donc.... Si jeune, si belle, si séduisante..... Faite pour le bonheur..... Faite pour l'amour.....De quel droit, pauvre infirme..... puis-je mettre obstacle à sa destinée de femme. Frappé par le sort ne serait-il pas odieux d'entraîner avec moi l'amie exquise... si aimée... si aimée... Te souviens-tu, Jean ? Il y a longtemps déjà... tu m'encourageais à l'épouser. Ta parole affectueuse endormait mes scrupules. Et je ne voulais pas. Pourquoi ai-je voulu ? Pourquoi ai-je fait son malheur ? Ma pauvre amie

si bonne... si bonne pour moi. Je ne voulais pas; je ne croyais pas qu'elle pût jamais être à moi; et alors, te sachant si bon, si loyal, toi aussi, te souviens-tu, je te disais, dominant cette sorte de jalousie sauvage, qui dort dans le cœur des hommes, je te disais, te souviens-tu? « Tu es digne d'elle... prends-la ». Oh! je sais que ce que je pense est abominable et qu'à le penser un homme serait infâme... infâme et ridicule. Je suis un enfant, vois-tu, un enfant... rien qu'un enfant...; je ne suis plus qu'un pauvre enfant.....Jean, Jean; ne me juge pas mal. Je l'aime tant... si douce... si aimante... si intelligente! Je ne puis plus penser comme un homme, comprends-tu? Ce qui serait horrible sur les lèvres des autres, sur les miennes n'est que l'expression de ma volonté d'être juste. Ne lui faut-il pas un bras sur lequel elle puisse s'appuyer fermement, un cœur pour l'aimer, un homme pour la chérir, hélas! comme je ne puis plus chérir..... Cela ne doit-il pas être? De quel droit l'empêcher? Quel homme meilleur pourrait-elle rencontrer? Aujourd'hui, comme jadis, Jean, je te dis..... je dois te dire..... « Elle est digne de toi... *(Avec un accent déchirant :)* Hélas! hélas! je ne suis plus un homme ». (*Il pleure*).

JEAN, *embrassant René.*

Mon pauvre René! quelles sottises ont passé par ta tête! Ne sais-tu pas qu'Hélène est le caractère le plus noble qui se puisse rencontrer? Elle eût épousé sans amour un homme brutal et égoïste, elle ne l'eut pas trompé; et tu crois qu'elle consentirait jamais à te trahir, toi qui es bon comme elle est bonne et quelle aime comme tu l'aimes. Moins que jamais, depuis le malheur qui t'a frappé, pareille idée ne lui viendrait à l'esprit; plus que jamais, si tu lui faisais l'injure de l'exprimer devant elle, elle révolterait sa loyauté.

RENÉ

Je le sais, Jean; mais je ne veux pas qu'elle souffre. Je l'aime tant! Je ne veux pas qu'elle souffre à cause de moi. J'ai apporté dans sa vie qui devait être heureuse...

JEAN

Elle ne souffrira pas. Son âme est trop haute pour qu'elle pâtisse dans son corps de privations dont tu t'exagères l'importance. Chez de tels êtres l'esprit domine la matière. A te soigner, à te

chérir, ce cœur généreux trouvera d'incomparables satisfactions, un bonheur profond que certaines femmes ne comprendraient même pas. Ne blasphème pas René. Ne blasphème pas notre amitié qui doit être sacrée. Ne blasphème pas l'amour de la sainte que tu as pour femme. Que jamais plus semblables billevesées ne troublent ton repos. Vite, sèche tes pleurs. La voici : Ecoute-la ; tu vas l'entendre, chanter sa divine chanson d'amour.

(*Hélène arrive suivie d'Anna portant le bébé*).

SCÈNE II.

René, *Jean*, *Hélène* suivie *d'Anna*.
Puis *le Docteur et Yves*.

HÉLÈNE

Bonjour, mon René. (*Elle embrasse René*). J'ai tardé à venir. J'aidais papa à mettre la dernière main à sa toilette. Yves nous l'amènera dans quelques instants. C'est un peu long de

l'habiller, car il pose, sur toute chose, des questions comme un enfant, comme un enfant bien docile et bien sage. C'est terminé ; vite j'ai couru te retrouver. Je m'ennuie loin de toi, René. Ta chère présence me remplit de bonheur ; je ne vis pas quand tu n'es pas à mes côtés. Es-tu comme moi ? Souffres-tu quand je ne suis pas là. (*Elle embrasse de nouveau René*). Oh ! je n'étais pas inquiète de toi ; je savais que notre ami Jean te tenait compagnie. Bonjour Jean. (*Elle serre amicalement la main de Jean*). Regardez notre chérubin. (*Elle fait signe à Anna qui s'approche portant l'enfant*). Embrasse ton fils, René. (*René embrasse passionnément l'enfant*). Comme il est beau et robuste ! Et comme il est intelligent ! (*A l'enfant*). Toutes nos pensées sont pour toi, mon ange. Nous te ferons par nos soins un corps de fer ; par notre exemple nous nous efforcerons de te donner un âme forte et généreuse (*A René*). N'est-ce pas, mon René, que nous serons bien heureux de lui consacrer toute notre vie ; quel bonheur nous éprouverons à voir s'épanouir cette frêle petite âme, à la rendre courageuse et loyale ! M'aimes-tu bien René ? N'est-ce pas que tu ne m'en veux pas, mon ami adoré, de ce qu'en m'épousant tu as rencontré le mal ?

RENÉ

Oh ! Hélène (*Il lui prend le main et y pose ses lèvres*).

JEAN

Vous êtes la meilleure des femmes, Hélène. Loin de vous abattre l'adversité ne vous a touchée que pour vous rendre plus aimante et plus ferme.

HÉLÈNE, *tristement.*

L'adversité, mon ami, m'a touché si durement que la blessure que je lui dois ne guérira jamais. Les maux finissent par s'effacer dans notre mémoire, Jean, et quand on a un cœur pour aimer les plus grands paraissent bien légers. Seule la mort imprime en nous une ineffaçable douleur ; quand elle a passé, quand elle a frappé l'un des nôtres, la vie peut encore sourire à nos désirs, hélas ! le tourment sans répit de la séparation dernière empêche à tout jamais que les joies de ce monde endorment complètement notre désolation. Les chagrins cèdent à la nécessité où nous sommes d'exister ; la meurtrissure de l'âme persiste, inapaisable. Pauvre chère mère, comme elle eût aimé, au milieu

de nous, voir grandir son petit-fils ! Elle est partie... laissant un vide que rien ne comblera..... Pauvre mère si dévouée, si bonne. Elle a été la rançon que le mal a pris pour s'éloigner. Pauvre mère, je l'aimais tant. *(Elle porte la main à ses yeux)*. Que ne l'ai-je chérie davantage ! Hélas ! elle n'a pu résister à l'épouvante que lui causa la déraison furieuse du compagnon affectionné de sa vie. Que n'a-t-elle pu supporter la tourmente ? Aujourd'hui l'intelligence, lentement, s'éveille dans le cerveau qui fut si puissant, de mon père ; comme à tâtons elle revient et j'imagine que notre bébé et lui, bientôt, iront de pair ; leurs regards s'ouvriront aux mêmes curiosités, leurs esprits aux mêmes étonnements ; ils prendront en même temps conscience de la valeur des choses ; ensemble ils franchiront les étapes du savoir ; il semblera qu'ils grandissent ensemble. Un jour encore lointain la raison reviendra à l'aïeul. Je souhaite que ce ne soit pas trop tôt ; mon pauvre père aurait tant de remords ! *(A Jean)* Regardez-le ; *(Depuis quelques instants le docteur, accompagné d'Yves, se promène dans le jardin)*. Yves lui tient compagnie. Il n'est pas d'éloge assez expressif pour louer le dévouement dont le marin fait

preuve envers son ancien chef. Il le guide, le surveille, prend soin de lui comme d'un petit enfant, l'amuse et le gronde doucement, sur tous sujets converse avec lui. Jamais il ne laisse sans réponse quelqu'une des innombrables questions que mon père lui pose à tout propos. Ecoutons.

LE DOCTEUR, *à Yves, lui montrant les cygnes de la pièce d'eau.*

Dis-moi, Yves, comment s'appellent ces jolis oiseaux qui flottent à la surface des eaux ?

YVES

Ce sont des cygnes, Monsieur le docteur.

LE DOCTEUR

Ah ! ce sont des cygnes ! (*Il paraît chercher, rassembler ses souvenirs*). Des cygnes ? N'avions-nous pas aussi des cygnes dans la Marine ?

YVES

Dans la Marine, Monsieur le docteur, nous faisions des signaux pour transmettre les ordres de l'amiral ou pour lui en demander.

LE DOCTEUR

Oui ; c'est vrai : Tu te rappelles bien les choses. Mais ces signes dont tu parles ne ressemblaient pas à ceux-ci et ils étaient de toutes les couleurs. *(Il s'approche davantage du bassin puis s'arrête net, le doigt tendu vers les cygnes :)* Ne sont-ils pas méchants et n'y a-t-il pas de danger à les approcher ?

YVES

Non, Monsieur le docteur ; ce sont des animaux très doux et qui ne font de mal à personne.

LE DOCTEUR

Cependant, regarde bien : n'est-ce pas un serpent blanc qui surmonte leur corps ? Je crains qu'il ne leur prenne fantaisie de se jeter sur nous et j'ai bien peur d'être mordu. *(Il fait mine de s'éloigner).*

YVES

retenant doucement le Docteur par le bras.

Soyez sans inquiétude, Monsieur le Docteur. Croyez-vous que je vous laisserais auprès d'eux s'ils étaient capables de vous faire du mal et que je ne vous défendrais pas si vous étiez attaqué ?

LE DOCTEUR

Il est vrai que tu es un brave compagnon et que tu écartes de moi bien des périls ; mais il convient d'être prudent et de ne pas négliger les précautions nécessaires.

YVES

Ce que vous prenez pour un serpent, Monsieur le Docteur, est simplement le cou de la bête ; il est fort long et très flexible ; de temps en temps elle l'enfonce sous les eaux pour saisir le poisson dont elle se nourrit.

LE DOCTEUR

Vraiment, ces cygnes se nourrissent de poissons. J'en suis bien aise ; ce sont de charmantes bêtes. Tu me mèneras souvent par ici, n'est-ce pas ? Je veux les voir tous les jours.

YVES

Nous viendrons chaque fois que vous le désirerez, Monsieur le Docteur.

(Le Docteur quitte le bord de la pièce d'eau ; il aperçoit Hélène, René et Jean).

LE DOCTEUR

Ah ! voici une dame et des Messieurs. *(A Yves :)* Veux-tu me présenter à eux ?

YVES

Ce n'est pas nécessaire, Monsieur le Docteur. Cette dame est votre fille et c'est votre gendre qui se trouve à ses côtés.

LE DOCTEUR

qui s'est avancé sans écouter Yves.

(Se découvrant et s'inclinant respectueusement devant Hélène :) Bonjour Madame.

HÉLÈNE

Voulez-vous bien ne pas vous découvrir, papa. Ne comprenez-vous pas que le soleil ferait mal à votre tête. *(Elle le force à ne pas rester découvert).* Maintenant embrassez-moi. *(Elle l'embrasse).* Sommes-nous dans un de nos mauvais jours, papa, que vous ne consentez pas à reconnaître votre fille ?

LE DOCTEUR

Etes-vous bien sûre d'être ma fille ? (*Il reste silencieux quelques instants et semble faire des efforts de mémoire ; puis :*) Oui, vous devez avoir raison ; je crois bien que j'avais une fille. Elle s'appelait Hélène. Mais elle n'était pas plus haute que ça *(Il indique la taille d'un enfant d'une douzaine d'années)* et elle portait des robes courtes. Vous voyez bien que ce ne peut être vous.

HÉLÈNE

Si, mon père ; cette Hélène et moi ne faisons qu'une seule et même personne. La petite fille, qui portait des robes courtes, a grandi pendant vos longs voyages. Aujourd'hui c'est elle la femme que tu as devant toi, papa, et elle désire que tu la chérisses encore, comme tu la chérissais autrefois.

LE DOCTEUR

Je ne demande pas mieux d'être ton père, puisque cela semble te faire plaisir. (*Désignant René :*) Celui qui est couché là et qui a l'air souffrant, dis-moi, est-ce ton mari ou..... ton amant ?

HÉLÈNE, *souriant.*

C'est votre gendre, papa. Ne voulez-vous pas lui dire bonjour ?

LE DOCTEUR

Tu dis que c'est mon gendre. (*Avec un accent de reproche :*) Pourquoi l'as-tu pris malade ? Tu aurais mieux fait, crois-moi, de choisir un mari bien portant.

(*Il s'approche de René et lui tâte le pouls comptant à la montre le nombre des pulsations. Quand il a terminé :*)

Je vois avec plaisir qu'il va mieux. Il n'a pas de fièvre du tout. (*Frappant amicalement sur l'épaule de René :*) Allons, allons, ne vous inquiétez pas. Encore un peu de patience. Vous serez bientôt guéri.

(*Il quitte René. En se retournant il aperçoit l'enfant ; à Hélène :*)

Et ce petit, est-ce toi qui l'a fait ?

HÉLÈNE

C'est votre petit-fils papa. Regardez comme il est beau et comme il vous ressemble.

LE DOCTEUR

Puis-je l'embrasser ?

HÉLÈNE

Certainement papa.

LE DOCTEUR

Il s'incline et embrasse l'enfant avec beaucoup de douceur et de tendresse.

(*A Hélène :*) Je suis bien heureux que tu m'aies permis d'embrasser une aussi jolie petite chose. Laisse-moi le prendre sur mes genoux.

(*Il prend l'enfant avec des précautions infinies et s'assied sur un fauteuil. Pendant le reste de la scène il regarde d'abord l'enfant curieusement, mais de façon très affectueuse ; au bout de quelque temps, tout en gardant le bébé sur ses genoux, il écoute Hélène avec une extrême attention, paraissant tendre toutes ses facultés à comprendre le sens des paroles qu'elle prononce.*)

ANNA

qui, de même qu'Yves, s'est approchée du fauteuil du Docteur.

(*A Hélène :*) Sois tranquille ; nous veillons.

HÉLÈNE

Oh ! je suis sans inquiétude ; mon père est devenu aussi calme qu'il était irascible et inquiet. C'est un enfant obéissant et doux. A le voir ainsi mon affection pour lui est devenue plus profonde encore. J'éprouve à lui donner des soins, à aviver, avec précaution, les lueurs incertaines de son intelligence, naguère si brillante, un sentiment pénétrant de tendresse infinie, de véritable tendresse maternelle. (*Désignant à Jean, son mari, son père et son fils*). Je suis la plus heureuse des femmes, mon cher Jean. Les mères de mon âge n'ont que des enfants tout petits. Voyez les miens. Je les chéris tous trois d'un même amour ; pourtant un charme différent m'attache à chacun d'eux. N'est-ce point un bonheur précieux et ravissant et ne serais-je pas ingrate si je ne remerciais Dieu pour les bénédictions dont il me comble ?

JEAN

Je ne vous croyais pas croyante, Hélène; ou plutôt je ne pensais pas que vous le fussiez demeurée. L'adversité qui fait chanceler les âmes faibles et les plonge dans la foi en guérit souvent les êtres vraiment forts ; j'imaginais que vous étiez de ceux-ci.

HÉLÈNE [1]

Je ne suis pas l'athée que vous êtes, mon pauvre Jean. Certes, au choc de la vie, des doutes me sont venus. J'ai banni des respects ridicules et respectables; le voile d'illusions bienfaisantes et absurdes s'est déchiré à mon regard. J'ai vu trop de fidèles cacher, sous les pratiques étroites et sèches, le fiel et la bassesse d'âmes vaniteuses, cupides ou sournoises. J'ai compris combien sous la grimace mondaine des dévôts dissimulent de dédain pour leurs frères et de haine. Trop d'hypocrisies ont terni le pur éclat de la doctrine. La

(1) *Variante.— Hélène :* Je ne suis pas l'athée que vous êtes, mon pauvre Jean. Certes, au choc de la vie, des doutes me sont venus, mais je n'ai point cessé d'être chrétienne. Je suis chrétienne, Jean. La figure divine de Christ m'inspire l'espérance, sa parole sacrée soutient mon courage. Suivons-le, etc. (V. p. 209).

lettre a tué l'esprit. Hélas! reniant par leurs actes le Christ qu'ils prétendent servir, des prêtres ont délaissé les pauvres pour cajoler les riches.

JEAN

Et pour avoir voulu conquérir le royaume du monde par la force et par le mensonge, ils ont perdu le royaume du monde.

HÉLÈNE

Oui, Jean. Celui qui se vêt d'or n'est pas un chrétien. Celui qui dans le temple prend une place d'honneur n'est pas un chrétien. Celui qui lutte contre l'injustice par l'injustice, contre la violence par la violence, cesse d'être un chrétien. Celui qui frappe n'est pas chrétien. Celui qui hait et qui méprise n'est pas chrétien. Hélas! que sont devenus les Chrétiens? Pétrie de vanités, la vie de la plupart d'entre eux n'est qu'une longue insulte à la mémoire du Maître. Mais leurs outrages n'ont pas détruit la foi. La foi est éternelle. Tant que des hommes seront sur la terre des cœurs d'hommes la garderont. Je suis chrétienne, Jean. La figure divine de Christ ne cesse de m'emplir d'espérance, sa parole sacrée de

soutenir mon courage. Suivons-le. Son exemple est trop haut pour n'être pas divin. Il est mort pour nous et son amour offert à Dieu nous a libéré du mal voulu par Dieu.

JEAN

Vous admettez donc que le mal est nécessaire ?

HÉLÈNE

Oui, Jean. Parce que nous existons le mal ne peut pas ne pas être pour nous. Il est infini ; il est éternel ; il est dans tout ; il est partout. Il est dans la brise qui souffle ; il est dans le nuage qui passe ; il est dans le parfum de la fleur ; il est dans toute la nature, dans l'eau des fleuves et des torrents, dans les rochers de la montagne, dans le gazon des prairies..... Il est dans la plante ; il est dans la bête ; il est dans la matière ; il est dans l'homme.... Il est dans le bien même. Pour les avoir trop aimés, pour s'être sacrifié à ses semblables, pour avoir usé trop longtemps ses forces à les secourir, mon père a souffert et fait souffrir. Le mal est sacré car il vient de Dieu ; il doit être béni parce qu'il nous fait meilleurs.

JEAN

Il est beaucoup de gens qu'il rend fort méchants et beaucoup plus mauvais qu'ils n'étaient.

HÉLÈNE

C'est que ces gens n'ont pas découvert, mon cher Jean, la pure félicité humaine qui est de renoncer et d'aimer. Renoncer, mon ami, est la source des plus parfaites satisfactions. Certes, ils sont légers les sacrifices que nous faisons, nous qui, gorgés de toutes les joies de ce monde, goûtons de la vie les charmes les plus exquis. Et ce serait ridicule à moi de parler de renoncement, — à moi qui trouve dans l'affection des miens d'ineffables bonheurs, — si je ne me sentais prête aux plus dures privations. S'il en était besoin, combien j'aimerais pour mon père, pour mon fils, pour mon mari bien-aimé, violenter ma nature, torturer et meurtrir ma chair. Et que serait ceci encore, que seraient des douleurs endurées pour ceux que je chéris au regard des mortifications du cloître? Cependant le cloître peut abriter des âmes radieuses; elles ont souffert; elles ont peiné; elles ont passé leur vie dans la

prière mais elles l'ont fait pour le bonheur des hommes, pour le bonheur de leurs frères inconnus.

JEAN

Vous les jugez trop généreusement, Hélène. Beaucoup de ces êtres pieux ne songent qu'à éviter d'être damnés et le bonheur de leurs frères inconnus ne les inquiète pas beaucoup.

HÉLÈNE

Ceux-là ne méritent pas l'admiration ni même l'estime. Il faut renoncer par amour et non par intérêt. Le Christ est mort pour sauver les hommes et c'est parcequ'il les aimait qu'il voulut les sauver. Son exemple nous a montré la seule source du bonheur. Oui, Jean, son amour offert à Dieu nous a libéré du mal voulu par Dieu. Christ nous a sauvé car il nous a enseigné le sacrifice. Il nous a sauvé car il nous a appris à aimer. Il nous a délivré du mal parcequ'il nous a révélé que l'amour seul est vainqueur du mal. Aimons donc, puisque l'amour est le devoir et le charme de la vie. Après les deuils poignants lui seul nous donne la force de vivre encore et de

nous résigner. Quand, terrassés par le chagrin, notre désolation nous pousse à nous abandonner, quand, désespérés, nous souhaitons la mort, c'est l'affection pour ceux auxquels nous nous devons qui nous oblige à continuer de lutter, à souffrir encore, à aimer encore. Aimons les nôtres ; leur amour est notre sauvegarde ; il est notre joie. Aimons nos amis et fortifions avec eux nos âmes pour qu'elles soient préparées au sacrifice. Aimons nos serviteurs ; nous sommes leur appui et leur guide. Aimons tous les hommes ; des renoncements que nous consentons pour eux viennent leur bien et dans nos cœurs l'apaisement. Efforçons nous d'aimer nos ennemis eux mêmes..... *(Réunissant dans une même étreinte son mari, son père et son fils :)* Sans l'amour la vie serait désolée et morne ou plutôt elle ne serait pas. C'est l'amour qui nous voile les laideurs et le vide des choses ; c'est lui qui nous fait bénir nos souffrances et nos sacrifices ; c'est à lui que nous devons de dominer nos instincts et de goûter, avec l'orgueil de la victoire remportée sur nous-mêmes, la volupté suprême de faire le bien. C'est l'amour qui soutient et qui embellit notre vie, la fait saine et heureuse. C'est lui notre consolateur, notre flambeau,

notre Maître, l'amour qui élève au-dessus des passions, l'amour qui nous rapproche de Dieu, l'amour sauveur, l'amour libérateur, l'amour plus fort que le mal.....

Le rideau est baissé.

Nice, 14 Mai 1906.

VARIANTE

DEUXIÈME ACTE (p. 98)

JEAN

Il calmera ses fureurs, mon cher René ; sa fille et moi l'y aiderons. N'es-tu pas entièrement guéri ? Vit-on jamais jeune homme plus alerte et mieux portant ? Le traitement que t'imposa l'irascible docteur et la facile observance des règles de l'hygiène t'ont fait une santé parfaite. C'est merveille d'admirer ton endurance et ta vigueur. Dans ceux des sports qui nécessitent le plus de souplesse et de force tu tiens en échec Paul de Pontcontroguy lui-même.

RENÉ

Il est vrai que jamais je n'eus autant d'entrain ; il semble que rien ne subsiste de ce qui m'avait abattu.

JEAN

Alors qu'importe la venue aléatoire de dangers qui peut-être ne seront jamais ? Doit-on cesser de vivre par crainte de ce que la vie peut réserver de fâcheux ? Faut-il que les périls prévus, contre lesquels nous sommes prémunis, abattent notre courage, alors que d'autres, autrement redoutables peut-être, nous surprendront à l'improviste ? D'ailleurs, tous les médecins ne pensent pas comme le docteur Beyrnedotte. J'en ai consulté beaucoup à ton intention mon cher Jean. J'ai eu de malades, soumis pour la même cause au même régime que toi, des confidences et des aveux. Parfois, en embrassant les têtes brunes ou blondes de beaux enfants robustes et charmants, je pensais que l'insouciance des papas ou plutôt la sage tolérance de certains praticiens avait corrigé avec bonheur la trop grande sévérité d'un préjugé absurde et qu'il eût été regrettable que d'aussi jolis petits êtres ne fussent pas.

RENÉ

Il est vrai que les médecins ne sont pas toujours d'accord entre eux. Les uns disent oui, d'autres affirment que non ; certains réservent leur opinion. Que faire ? faut-il suivre ses aspirations ? Je crois qu'il est préférable de s'en remettre à sa conscience.

JEAN

Il ne faut pas désobéir à sa conscience, René ; il ne faut pas non plus qu'elle impose des lois injustes. Ta santé est parfaite. Tu es homme de devoir ; pour les tiens, pour toi tu te conformeras strictement aux prescriptions nécessaires.

RENÉ

Certes.

JEAN

Les médecins dont j'ai pris l'avis ne considèrent pas ton cas comme des plus graves ; leur pronostic n'impose pas les réserves qu'ils sont parfois obligés de faire. Il leur arrive d'interdire le mariage, tout au moins d'en exiger l'ajournement pour un temps très long. Si ton mal était plus récent, si je te savais à une phase contagieuse de la maladie, si, en un mot, pour parler le langage des gens de science, une indication quelconque rendait nécessaire d'attendre et de temporiser, je t'engagerais énergiquement à patienter. Il pourrait paraître criminel d'agir différemment. Mais, puisqu'il n'en est pas ainsi, puisque la contamination peut être évitée et même qu'elle n'est vraisemblablement plus à craindre.....

RENÉ

Souviens-toi, Jean ; le mal peut cesser d'être contagieux, il ne cesse pas d'être héréditaire.

JEAN

Héréditaire, hérédité, voilà de jolis mots pour masquer l'obscurité des phénomènes et les ignorances des savants.

RENÉ

Comment, tu ne crois pas à l'hérédité ?

JEAN

Si j'y crois ? J'y crois, mon cher ami, comme je crois à ma propre existence. Si j'y crois ! J'y crois tellement que je me représente une lignée d'êtres humains comme une longue chaîne dont il n'est pas de maillon qui ne doive à ceux qui ont été faits avant lui ses moindres qualités et ses moindres défauts. Si je crois à l'hérédité ? Mais il n'est pas d'homme, à mes yeux, qui ne lègue à ceux qui naissent de lui, tout ce que ses habitudes, ses vertus ou ses vices ont, à son insu, développé en lui de perfections ou de déformations. Je pense qu'il n'est pas de menus faits d'une existence, si minimes fussent-ils, qui, par l'effet insoupçonné des forces cachées en elle, ne se répercutent indéfiniment sur les existences qui sortent d'elle. Je crois qu'il n'est rien de ce qu'un homme pense, dit ou fait, qui ne contribue à faire penser, parler ou agir ceux dont il fera

souche. Je crois que tout homme doit à ceux qui l'ont précédé et dont il est issu d'être ce qu'il est. Il n'est aucun de nous qui ne résume en lui les héroïsmes et les faiblesses, les aptitudes et les tares d'une longue série d'ascendants qui, soumis aux mêmes lois que nous, furent victimes de passions identiques. Comme ils ont lutté, souffert et résisté, nous luttons, souffrons et résistons ; nous succombons comme ils ont succombé. La vie que nous tenons d'eux, c'est leur vie même, qui prolongée par delà leur mort, tantôt vaincue par le mal et tantôt maîtresse de lui, continue un combat qui durera autant que l'humanité. Qui oserait dire ce qui est dans un homme ou dans une femme ? Des énergies sommeillent mystérieusement au plus profond de chacun des êtres vivants ; inconnues de lui, parfois le choc des circonstances les éveille et les ressuscite à nos regards étonnés. Un criminel naît de parents honnêtes ; un honnête homme de parents criminels. Une difformité, oubliée depuis des générations, reparaît chez un nouveau-né. Les maux ne meurent pas ; ils se prolongent dans la substance de l'espèce ; leur influence secrète domine et pousse au gré des événements, comme de pitoyables fantoches, les marionnettes ridicules et orgueilleuses que nous sommes. La sagesse humaine peut atténuer l'effet des maux héréditaires, la prudence la plus attentive peut ne pas les écarter, les précautions les plus minutieuses ne pas les empêcher d'éclore.

RENÉ

Je sais tout cela, mon cher ami, et je devine ce que tu peux me dire à ce sujet. Il ne m'en paraît que plus abominable de charger volontairement sa race d'un fléau de plus. Ceux qui se rendent coupables de ce forfait mériteraient le mépris et l'éxécration de leurs descendants.

JEAN

Dernièrement, dans la capitale de l'un des grands pays de l'Europe, je rencontrai un jeune homme que sa naissance destine à régner. C'est un superbe jouvenceau, alerte, robuste, rompu à tous les sports, et dont l'entrain infatigable se joue des épreuves de la vie militaire. On vante son endurance et l'on cite des traits de sa bravoure et de sa force. Sa vive intelligence fait l'admiration des hommes d'Etat ; la bonté de son cœur est connue de tous. Il promet d'être un homme accompli ; il est doux, élégant et fin comme toi, René, et, comme toi, il serait loyal si, destiné à devenir un grand politique, on ne le dressait attentivement au mensonge et à la fourberie. C'est un des êtres les plus séduisants qui se puisse voir ; c'est un plaisir d'admirer l'aisance et la grâce de ses mouvements, la douceur pénétrante de ses yeux clairvoyants. Peu de créatures sont aussi belles, aussi vigoureuses, aussi saines, et cependant, René, au cours de l'histoire, minutieusement enregistrée

par les chroniqueurs, de ses ancêtres princiers que de débauchés, que de criminels, que de malfaiteurs, que de..... malades ont terni, de l'éclat fâcheux de leur mémoire exécrée ou... honnie, les fastes de l'altière lignée ! Ces criminels ces débauchés, ces... malades ont fait cet admirable enfant, René.

RENÉ

Bah ! Quelques grands seigneurs et peut-être des valets ont aidé à la tâche.

JEAN

Peste, mon ami René, je ne te savais pas irrévérencieux à ce point et je ne croyais pas que tu fisses aussi allégrement bon marché du respect que l'on accorde aux bergers de ces troupeaux toujours bêlants et toujours grugés que sont les peuples. Mais, dis-moi, les grands seigneurs et les valets qui firent chanceler, tu l'affirmes, la vertu de tant de nobles dames, penses-tu qu'ils furent exempts des vices et des... tares que l'on reconnût à leurs maîtres. Ou bien, crois-tu, par contre, que seules, au cours des âges, les familles royales eurent le privilège de bénéficier parfois de la correction imprévue que des amours clandestines peuvent valoir à un sang appauvri ?

Les maux vois-tu, René, ne frappent pas selon nos prévisions. Ils sont en nous et je ne comprends pas pourquoi nous attribuons à celui dont tu souffres plus d'impor-

tance qu'à d'autres qui sont davantage nocifs. Certains, qui sont héréditaires, nous laissent désarmés et impuissants; nul n'est assuré de se soustraire a leurs atteintes ; inaccessibles aux plus puissants de nos procédés d'observation, ils sommeillent sournoisement dans la profondeur de nos organes et les malheurs que nous leur devons fondent sur nous à l'improviste. Loin de s'atténuer, ils reparaissent dans l'espèce toujours semblables à eux-mêmes. Il en est, mon cher René, dont l'apparition sonne inévitablement le glas de celui qui en est porteur; ils ne laissent pas d'espoir; aucun traitement ne permet d'en retarder l'évolution fatale; il s'en trouve de si atrocement douloureux que l'homme le plus cruel et le plus endurci hésite à les souhaiter au pire de ses ennemis. Dans la suite des temps, au cours des siècles écoulés, il n'est pas une famille qui n'ait subi les atteintes des pires maladies ; il n'est pas une tumeur dont n'ait pâti certains de nos ancêtres ; il n'est pas de poison qui n'en ait souillé et imprégné d'autres. En naissant, tout homme porte, en quelqu'un de ses organes, l'ébauche de la lésion dont, — à défaut d'accident qui le briseront par hasard, — il mourra, après un temps si long parfois, que sa longévité deviendra une cause d'étonnement et d'envie. Tous, nous avons en nous les germes latents des fléaux héréditaires. Et la pure jeune fille que tu aimes recèle peut-être en son corps charmant plus d'atavisme dangereux que tes enfants ne te devront d'hérédité redoutable (C).

RENÉ

Raison de plus pour ne pas ajouter un mal certain au mal inconnu.

JEAN

Ton mal, René, est bénin. Des fléaux héréditaires, dont je viens de te rappeler l'influence occulte et parfois soudainement mortelle, sais-tu qu'aucun ne s'est comme lui affaibli au cours des siècles ? Sais-tu qu'il ne ressemble pas aux autres, qu'il n'en est pas dont nous puissions mieux déceler la présence, surveiller l'évolution et prévenir les suites ? Sais-tu que les remèdes ont sur lui un empire singulier ? Des maux que nous portons en nous, sans même connaître qu ils sont en nous, sais-tu que la plupart sont autrement dangereux, qu'ils occasionnent des désordres plus étendus et plus graves, le sais-tu ?

J'ai connu un homme qui ne t'eût pas donné sa fille, René ; le sot pris pour gendre un rhumatisant dont le cœur en piètre état ne tarda pas à faiblir et qui succomba à des œdèmes répugants, laissant des enfants chétifs. Une femme, qui n'eut pas voulu de toi pour mari, épousa un homme de santé resplendissante ; c'était un cancéreux ; son estomac se prit à refuser les aliments ; il mourut de faim. Semblables à des aveugles qui se heurtent aux arbres d'un chemin, nous subissons, et sans même pouvoir discerner de quelles causes elles proviennent, le choc des calamités

ancestrales. La faiblesse de notre esprit nous fait craindre un mal que des soins attentifs permettent généralement de contenir et de rendre bénin et nous ne nous inquiétons pas des prédispositions les plus fâcheuses que, sans le savoir, nous apportons en naissant.

RENÉ

Je t'accorde mon cher Jean, qu'il est beaucoup de maux plus terribles que celui dont je suis atteint. Mais l'introduire dans une famille où il n'a jamais exercé ses ravages...

JEAN

Le crois-tu ? Va il n'a guère épargné de sangs. Qu'elle soit de sang royal, de sang noble ou de sang roturier, quelle créature serait assez dénuée de raison pour prétendre que nul des siens ne lui a payé quelque tribut depuis l'époque lointaine où, tellement oubliée qu'ils le tinrent pour nouveau, il fondit sur nos Pères qui, moins timorés que nous, l'acceuillirent par des couplets et par des épigrammes ? Aux désastres d'antan ont fait suite des accidents de moindre gravité. Le mal et la vie ont fini par aller de pair. La vie a usé le mal. Ce mal, dont tu crains les conséquences pour ceux qui naîtront de toi, sera un jour vaincu. Il s'efface jusqu'à disparaître. Parfois il ne

subsiste en nous que suffisamment pour nous préserver de lui-même. On l'ignore et il protège. On s'en croit exempt et c'est à lui qu'on doit l'immunité. Si d'aucuns, plus heureux que toi, demeurent indemnes de ce mal méprisé ; si d'autres — et peut-être es-tu du nombre — sont, en quelque mesure, garantis des désordres qu'il peut occasionner, c'est que ses attaques sont moins violentes qu'elles le furent jadis et c'est aussi parce que la souillure des ancêtres a enlevé aux descendants la faculté d'être souillés. Redoutable aux aïeux il n'est plus pour les arrière-petits enfants qu'un inconvénient léger et supportable. Peut-être même leur vaut-il un avantage, puisque, par un effet comparable à celui de la vaccination, il paraît les sauver d'une atteinte nouvelle. Le mal du passé garde du mal à venir.

RENÉ

A t'en croire, Jean, il serait d'un bon père de famille de contracter cette maladie, puisqu'aux dépens de sa propre santé il en préserverait ses descendants. Ton opinion, mon cher Jean, risque de paraître paradoxale. Justifié ou non, un préjugé aussi puissant que celui qui frappe mon mal de réprobation est un obstacle insurmontable à mes projets, car il tire de la créance qu'on lui accorde un crédit dont un sage ne peut dédaigner la force.

JEAN

Les préjugés ! Te souviens-tu de nos promenades dans cette radieuse Algérie dont, comme moi, tu admirais tantôt les immensités vides et baignées de lumière, tantôt les rudes montagnes pleines d'inconnu et tantôt les sites pittoresques semés de gourbis sombres, de minarets coquets et de maisons plates, éclatantes de blancheur ? Te souviens-tu de ces tribus qui, à la façon des Anciens, nous accueillaient comme des envoyés de Dieu car pour les musulmans l'hôte est divin et le respect qu'on lui témoigne est un hommage sacré. Il était de ces tribus que ton mal a touché et nul de ceux qui les composaient n'avait échappé à ses atteintes. Nous eussions bien étonné ces Arabes, René, si nous leur avions dit que les Européens tiennent pour méprisable la maladie qui les ronge. Eux se glorifient d'en être la proie. Tu te rappelles comment ils la nomment : ils l'appellent le mal royal, la maladie du Sultan.

Les préjugés René, expirent à la limite des Etats. Ne pas les combattre est un manque d'énergie, leur sacrifier son bonheur une lâcheté. Quelle croyance, dis-moi, mérite davantage le mépris que cette croyance, commune aux gens de nos pays, qui fait d'un mal immérité le synonyme de honte et d'infamie ! Si la honte doit échoir à quiconque a couru le risque de le contracter, dis-moi, combien méri-

tent d'être épargnés? Et,parmi ceux qui jugent sévèrement d'infortunés malades, combien ne doivent pas à leur vertu d'avoir été protégés et combien d'autres, que leurs excès destinaient à être ses victimes les plus pitoyables,sont devenus, préservés par leur chance, les plus rigoristes des censeurs ? Dans quel esprit de mauvais prêtre ou de laïc sournois est née l'idée infâme qu'un mal peut-être honteux et quels masques hypocrites jetèrent en pâture à l'insondable pharisaïsme des foules le sophisme avilissant, plus honteux mille fois que la faute qu'il prétend flétrir ?

Si la faute fait le mal et si la honte doit s'attacher au mal venu de la faute, si toute faiblesse mérite la honte, soit ; honnissons chacune d'elles ; fermons nos cœurs à la pitié. Honte au gourmand qui mange trop et dilate son estomac. Honte au buveur qui rend ses artères semblables à des tuyaux de métal. Honte aux débauchés dont les orgies, souvent secrètes, affaiblissent le système nerveux et détériorent le cœur ou les poumons. Honte au travailleur lui-même qui, dans le but grossier d'augmenter ses richesses ou son influence, surmène son cerveau et ses yeux, devient chauve pour avoir trop pensé et, parce qu'il a laissé en friche ses richesses musculaires, succombe à la neurasthénie. Honte encore à l'héréditaire qui, né de parents paresseux et corrompus, apporte en venant au monde l'aptitude aux fautes de ceux qui l'engendrèrent. Honte à tous, honte à toutes les faiblesses, honte à tous les péchés,

à toutes les fautes, à toutes les tares, à tous les excès. Honte à la moindre des malformations, car est-il de malformation qui ne reconnaisse pour cause plus ou moins lointaine un excès ou une faute ? Mais non pas honte seulement pour le mal auquel s'expose, dans leur jeunesse, l'immense majorité des hommes ; non pas honte pour une maladie à laquelle aucune créature humaine ne peut avoir l'absolue certitude d'échapper puisque le contact banal d'un objet quelconque peut la donner au plus innocent des enfants, à la plus chaste des femmes. Il est de grandes dames, parmi les plus hautaines et les plus méprisantes, dont il imprègne l'organisme, — sans qu'elles s'en doutent..... Parfois, il serait bien difficile de discerner si la source à laquelle certaines l'on puisée était, ou non... impure.

Impuissants à doser le mal, incapables d en connaître l'origine avec précision, ignorants des intentions et des actes de nos semblables, faisons mieux que flétrir des malades ; répudions hardiment l'orgueil insensé qui nous aveugle et condamnons plutôt la honte que ce à quoi la méchanceté des hommes prétend l'attacher. Bannissons, sans hésiter, tout ce qui peut fermer notre esprit à la justice et à la bonté. Honte à la honte elle-même et que maudit soit l'anathème qui, semant partout discordes et suspicions, scelle le secret douloureux sur la bouche du fils ou de l'époux malades et les prive des soins et du réconfort dont ils ont besoin.

Bonnes gens qui ne savez pas et qui croyez sur la foi de gens qui ne savent pas plus que vous; bonnes gens, trompés par des savants pleins de trop de vanité et dupés par des hypocrites sans entrailles, ne vous mêlez pas de juger vos frères. Savez-vous ce que, vous-mêmes, vous valez, de quelles fautes l'intérêt ou le besoin peuvent vous rendre coupables et quels poisons latents dorment en vous ? Avant d'accabler les misérables, calculez vos propres faiblesses, avant de jauger votre voisin, vérifiez vos mesures et ne pesez pas ses mérites au poids de vos erreurs, de votre ignorance et de votre sottise.

RENÉ

Plus que la crainte de désastres hypothétiques et lointains, plus que celle d'un préjugé sans doute trop sévère, le respect, etc. (V. p. 123).

(A) p. 65. — Le docteur est un adversaire violent du malthusianisme.

(B) p. 67. — Le traitement que le docteur Beyrnedotte inflige à son gendre (acte III) a été réclamé par des gens de science pour tous les criminels et pour les malades atteints du mal de René.

(C) p. 103. — *Hérédité* s'applique à la transmission de caractères par filiation directe et ininterrompue, c'est-à-dire par transmission des parents aux enfants ; *atavisme* désigne la réapparition imprévue de certains caractères qui ont existé chez des ascendants parfois fort éloignés et qui ne se sont pas manifestés chez les intermédiaires.

(D) p. 188. — Les blessés qui ont subi la même mutilation que René *perdent leur hilarité*. C'est là l'expression consacrée par l'usage et reproduite dans tous les traités de chirurgie pour indiquer que ces infirmes n'ont plus de gaieté, que rien ne provoque plus leur rire.

(E) p. 189. — Cette particularité porte en médecine le nom de *loi de Colles ou de Baumès*. La mère peut n'avoir pas été et n'être pas contaminée, alors que l'enfant auquel elle a donné naissance et qu'elle nourrit a été, du fait du père, infecté, dès sa conception, par le mal qui est celui de René.

Erratum

Page 33 avant dernière ligne, lire : Le Docteur regarde René avec attention.

NICE — IMPRIMERIE RÉGIONALE — A. CLÉRICY

1.Q.18.
Plus fort que le mal. Essai sur 1907
Countway Library BFU2001
3 2044 046 388 591

COUNTWAY LIBRARY
HC 2098 V

U. HOLZER
BINDER
BOSTON, MASS.

1.G.18.
Plus fort que le mal. Essai sur1907
Countway Library BFU2001
3 2044 046 388 591